HEROS

DE LA

NOUVELLE FRANCE

PAR

FREDERIC DE KASTNER

Professeur de Français et d'Allemand au "High School" de Québec.

DEUXIÈME SÉRIE

Lemoyne de Bienville et l'établissement de la Louisiane.

Lemoine de Sérigny.
Lemoyne de Chateauguay.
Juchereau de St-Denis.
Dugué de Boisbriant.

Si vous voulez dans votre cœur,
Quand mes os seront sous la terre,
Sauver ce que j'eus de meilleur,
Garder mon âme toute entière....
Aimez, sans vous lasser jamais,
Sans perdre un seul jour l'espérance.
Aimez-la comme je l'aimais
Aimez la France !

VICTOR DE LAPRADE.



CHAPITRE I

De la Fondation à l'Administration de Crozat

1699-1712

Intérêt qu'offre l'histoire de la Louisiane aux Canadiens.—Lemoyne de Bienville —Fondation de la Mobile.—Bienville devient le chef réel de la colonie.—Etablissements qui la composaient à ce moment.—Différence de milieu pour les Canadiens.—Rapports avec les Espagnols.—Guerre contre les Alibamons et les Chétimachas.—Sœurs hospitalières, fièvre jaune.—Guerre des Chactas et des Chickassas.—Mort de d'Iberville, faiblesse de la colonie.—Dissentions entre Bienville et La Salle.—Muys nommé gouverneur.—Recensement de 1708, les coureurs de bois.——Diron d'Artaguette commissaire-ordonnateur.—Lamothe-Cadillac nommé gouverneur.—Etat de la colonie au moment où Crozat en prenait l'administration en mains.

L'ETUDE de la fondation et de l'établissement de la colonie française de la Louisiane est presque aussi intéressante pour les Canadiens-Français que celle du Canada lui-même, et la raison en est bien simple, c'est que les Canadiens ont été les principaux ouvriers de la colonisation de cette vaste région de l'Amérique du Nord. En lisant ce travail, ils retrouveront à chaque pas les traces de leurs pères, et verront briller sur les rives du Mississipi quelques-uns des noms qui se sont illustrés sur les bords du Saint-Laurent. Les historiens canadiens-français ont fait ressortir, avec une légitime fierté, la part considérable prise par leurs compatriotes à cette entreprise coloniale qui, si elle eût été poussée comme elle aurait dû l'être, nous eût

assuré l'empire d'un demi continent. Ecoutons d'abord Garneau : " C'est aux Canadiens que la France doit la conservation de la Louisiane comme elle leur devait celle du Canada depuis 25 ans", et M. Benjamin Sulte nous en explique la raison. " C'était à l'organisation des coureurs de bois (tous Canadiens) que les compagnies devaient le peu de prospérité dont elles jouissaient. Les cultivateurs les plus sérieux se recrutaient aussi principalement parmi les Canadiens. Les colons amenés d'Europe se trouvaient pour la plupart incapables d'adopter la nouvelle existence qui leur était faite. Un bon nombre d'entre eux n'étaient ni des gens de métier ni des cultivateurs. La moindre tâche les effrayait. Lorsque les magasins de la compagnie manquaient de provisions, ce qui arrivait souvent, les pauvres exilés ne savaient ni recourir à la chasse ni tirer parti des autres ressources de la contrée. En un mot, ils n'étaient pas débrouillards et périssaient où les Canadiens éprouvaient simplement un peu de gêne ". Enfin l'éminent historien américain Bancroft qui ne saurait être accusé de partialité pour les Français du Saint-Laurent, dit à son tour : " les colons les plus prospères étaient de vigoureux émigrants du Canada qui n'avaient guère apporté avec eux qu'un bâton et les vêtements grossiers dont ils se couvraient habituellement ".

Né à Montréal en février 1680, Jean-Baptiste Lemoyne, deuxième sieur de Bienville, était le huitième fils de Charles Lemoyne. Que dire de son enfance, une enfance comme il n'y en a plus, trempée dans l'héroïsme pur, ayant pour jeux les combats ? A l'âge où, de nos jours, on étudie l'histoire dans Cornelius Nepos, il contribuait à la faire en prenant part à plusieurs campagnes pénibles et périlleuses. Encore jeune adolescent, il avait bravé la mer mauvaise, les brouillards, les icebergs et vu plus d'une fois la mort en face. Garde-marine à 12 ans, il avait, de 1692 à 1699, constamment servi sous son glorieux frère d'Iberville, sur les côtes de la Nouvelle-Ecosse, à Terre-Neuve, à la baie d'Hudson où il se signala notamment dans la fameuse campagne de 1697, au cours de laquelle il fut gravement blessé le 5 septembre, à bord du *Pélican*, dont il commandait une des batteries.

1699. — Dans ma première série des « Héros de la Nouvelle France » (pages 43-53), j'ai raconté la part prise par lui à la découverte par mer de l'embouchure du Mississipi et au voyage que cette découverte nécessita. (Octobre 1698 à avril 1699). Je n'y reviendrai donc plus. D'Iberville, après avoir établi un fort à la baie de Biloxi sur terre ferme, à quatre lieues au Nord de l'île aux Vaisseaux, entre la baie de la Mobile et la passe orientale du Mississipi, était parti le 4 mai pour la France, laissant dans le nouvel établissement une garnison de soldats, de marins, de flibustiers et de Canadiens, avec Sauvolle pour commandant et Bienville pour second.

Mais le jeune explorateur n'était pas venu là pour se consumer sur les sables de Biloxi. A peine son frère parti, il commençait cette série de voyages et d'excursions qui, au bout de quelques années, devait faire de lui l'homme le mieux renseigné sur les besoins et les ressources de la nouvelle colonie. C'est au cours d'une de ces expéditions, le 16 septembre, que Bienville rencontra à un coude du fleuve, (nommé depuis détour aux Anglais), une frégate anglaise, au capitaine de laquelle il fit croire qu'il n'était pas dans le Mississipi, que ce fleuve était bien plus à l'ouest et que le cours d'eau où il se trouvait appartenait à la France. Il le sommait en même temps d'en sortir, ce que l'Anglais fit. — En octobre il était de retour à Biloxi.

1700. — D'Iberville et Surgères y arrivèrent à leur tour, le 6 janvier, sur la *Renommée* et la *Gironde*, avec Juchereau de Saint-Denis, oncle de la femme de d'Iberville et Dugué de Boisbriant, nommé major à Biloxi, deux autres Canadiens dont l'histoire est liée à celle des premiers temps de la colonie. Soixante immigrants, coureurs de bois et découvreurs, nés également aux bords du Saint-Laurent, les accompagnaient, ainsi que Lesueur qui se proposait d'explorer le haut Missouri et que suivaient 30 ouvriers. Une commission du roi nommait Bienville commandant en second de la Louisiane. Le 10 janvier, d'Ibervillle ayant résolu de former un établissement sur le Mississipi, charge son jeune frère d'en chercher le site. Je renvoie le lecteur à ma première série (pages 60 à 62) pour le récit du voyage accompli

par les deux frères chez les Natchez et l'établissement du fort Maurepas. Bienville, au lieu de redescendre à Biloxi avec d'Iberville, partait le 22 mars de chez les Taensas, avec Saint-Denis, 22 autres Canadiens et un sauvage, pour son exploration de la rivière Rouge d'où il revint en mai, sans avoir pu tirer des Indiens aucun renseignement sur les Espagnols qu'on supposait avoir des établissements dans ces parages. Le 28 mai, d'Iberville repartait pour la France et Bienville allait prendre le commandement du fort Maurepas. Pendant qu'il s'y trouvait, il eut occasion d'envoyer des secours à son parent, Lesueur, qui était monté avec ses ouvriers dans le Missouri et y avait ouvert une mine.

1701.—Le 22 juillet, Sauvolle mourut et Bienville redescendit à Biloxi pour prendre le commandement, laissant celui du fort Maurepas à Saint-Denis. En septembre, des Chactas arrivèrent au fort avec des Mobiliens, pour demander aux Français d'aller en guerre avec eux contre les Chickassas. Ce n'était pas chose facile que de se concilier les Indiens, tout en refusant ce qu'ils demandaient, mais le jeune chef commençait dès lors à déployer cette connaissance approfondie du caractère des sauvages qui lui permit de rendre tant de services à la colonie et de la sauver de la ruine. Rien d'aussi retors que les soi-disant enfants de la nature. Pour ne pas devenir leur dupe et leur victime, il fallait un mélange de pénétration et de fermeté n'excluant pas la bonté, quand elle était opportune, qui constitue, avec la fondation de la Nouvelle-Orléans, le meilleur titre de gloire de Bienville aux yeux de la postérité. Nul ne l'a surpassé dans le maniement des indigènes, maniement que rendaient si difficile l'inconstance de leur caractère et le manque, chez eux, d'une autorité universellement reconnue et respectée. C'est ainsi que, parfois, l'on se trouvait en guerre avec une partie seulement d'une nation et qu'il fallait châtier ceux qui nous avaient offensés ou attaqués, sans nous mettre les autres à dos. D'ailleurs, ce n'est pas seulement à sa pénétration et à sa fermeté que Bienville dut l'ascendant extraordinaire qu'il sut prendre sur les tribus les plus rapprochées de nous, mais à son esprit de justice.

Le 18 décembre, une chaloupe apporta la nouvelle de l'arrivée

à Pensacola de trois navires de France qui amenaient d'Iberville, ses deux frères Sérigny et Chateauguay (âgé de 20 ans), et Nicolas de la Salle, frère du célèbre explorateur et qui avait été nommé commissaire-ordonnateur de la colonie.[1] Cette nouvelle fit d'autant plus de plaisir que la garnison était réduite depuis trois mois à un peu de maïs, et qu'elle avait perdu 60 hommes par les maladies. L'officier qui arriva dans la chaloupe apporta à Bienville l'ordre d'évacuer Biloxi qu'il quitta, en conséquence, le 6 janvier 1702, n'y laissant que 20 hommes sous Boisbriant. A l'île Massacre, il rencontra ses deux frères, Sérigny et Chateauguay, et La Salle qui faisaient construire un magasin pour les effets et les vivres arrivés de France.

1702.—La baie de la Mobile a cinq lieues de large et neuf du sud au Nord, jusqu'à l'embouchure de la rivière du même nom qui se compose de deux branches dont l'orientale s'appelait la branche espagnole, parceque les Espagnols prétendaient que le pays leur appartenait jusque-là, tandis que nous le réclamions jusqu'à la rivière Perdido ou de los perdidos, (ainsi nommée, d'après Charlevoix, à cause d'un terrible naufrage qui avait eu lieu à son embouchure), qui se trouvait à peu près à moitié chemin entre la baie de la Mobile et Pensacola. D'autre part, la rivière de la Mobile est formée par la réunion de l'Alabama (notre rivière des Alibamons) et du Tombigbee (notre Tombecbé), lequel prend sa source chez les Chickassas, et dont un des affluents, la rivière de l'Ecor noir [2] prend la sienne dans le territoire des Chactas. Or, ces derniers et les Chickassas étaient les deux nations indiennes les plus puissantes et les plus guerrières de toute cette région. Cela donnait une importance considérable au nouvel établissement dont Bienville fixa le site, le 16 janvier, à 18 lieues de la mer, sur la rive droite de la branche occidentale de la Mobile. On le nomma fort Louis en l'honneur du grand Roi dont

---

(1) La fonction de commissaire-ordonnateur correspondait à celle d'intendant dans les établissements plus considérables. (Garneau.)

(2) Un morne ou écor est une montagne très rapide et quelquefois à pic du côté de la mer ou d'un fleuve et dont la pente est plus douce du côté des terres, ce qui la fait ressembler à une montagne coupée. (Le Page du Pratz).

l'astre à son déclin brillait encore sur la France. Lorsque d'Iberville eut quitté la petite colonie en mars, après avoir engagé par ses présents et ses conseils les chefs Chactas et Chickassas que Tonti lui avait amenés, à vivre en paix, Bienville devint réellement le chef de la colonie, en sa qualité de lieutenant du roi. Son frère, en s'en retournant en France, emmena avec lui Le Sueur dont l'expédition avait été infructueuse et qui ne reparut plus dans le pays.

Au moment où Bienville prenait en mains les rênes de l'administration, nous avions donc en Louisiane les quatre établissements dont le nom suit : l'île Dauphine (île Massacre), les forts Louis de la Mobile, Biloxi et Maurepas. L'île Dauphine, située à deux lieues de la terre ferme et à une quinzaine de lieues à l'ouest de Pensacola, se trouvait au sud-ouest de l'entrée de la baie de la Mobile. Ce n'était pour ainsi dire que du sable, mais elle offrait ce précieux avantage qu'il suffisait d'y creuser à 6 pieds du rivage, pour y trouver de l'eau douce. Il n'y poussait guère que des pins et une espèce de poirier sauvage épineux, dont le fruit était un excellent remède contre la diarrhée et la dyssenterie. Elle était longue de 7 lieues et large d'une petite lieue du Nord au Sud, surtout à l'Est où s'était formé l'établissement, à cause de la proximité du port qui se trouvait au midi, à ce bout de l'île.[1] L'établissement de la Mobile était le plus important. Il consistait en un fort de 60 toises en carré avec une batterie de 6 pièces de canon à chaque coin, des logements pour le gouverneur et les officiers, des magasins et des corps de garde, une chapelle et une place d'armes au milieu pour la parade et les exercices. Les casernes des Canadiens et des soldats étaient hors du fort. Il y avait 25 lieues de la Mobile au Mississipi, sur l'embouchure orientale duquel se trouvait le petit fort Maurepas. Quant à Biloxi, j'en ai déjà indiqué la position au Nord de l'île aux Vaisseaux qui, elle-même, se trouvait à l'ouest de l'île Dauphine.

---

(1) Le Page du Pratz, à qui nous devons ce détail, habita la Louisiane 16 ans, de 1718 à 1734, et nous a laissé une histoire des premiers temps de la colonie et une description des produits des trois règnes. Il parlait les langues sauvages et apprit à bien connaître les plantes de la région. Il envoya à la Compagnie d'Occident une collection de plus de 300 simples.

La tâche imposée à Bienvilie était ardue. Il ne s'agissait pas seulement de se concilier les Indiens tributaires des eaux de la Mobile et du Mississipi ; il fallait aussi les détacher des intérêts anglais ou espagnols, puis explorer et coloniser graduellement toute cette vaste région.

Les tribus qui habitaient le pays aux premiers temps de la colonie étaient au nombre de 18, presque toutes apparentées aux Natchez. Elles se soutenaient mutuellement contre les étrangers, mais une fois le danger disparu, elles se battaient entre elles. Elles périrent les unes par les autres.[1] C'est ainsi que les Bayogoulas qui avaient exterminé les Mongoulachas avec lesquels ils cohabitaient, furent massacrés à leur tour par les Taensas fugitifs, expulsés de leur terre par les Yasous et qu'ils avaient accueillis comme des frères. Les Tonicas chassés de leurs foyers par les Alibamons et les Chickassas, en firent autant aux Oumas.

Le 24 juin, un navire espagnol vint demander des secours de vivres de la part de don Francisco Martinez, gouverneur de Pensacola. D'après Shea (Catholic Church in the colonies), le père Davion et le père Limoges, missionnaires, seraient arrivés le premier octobre à la Mobile, et auraient informé Bienville que les guides Coroas qui accompagnaient le père Foucault et trois autres Français les avaient tués dans leur sommeil, pour leur voler les marchandises qu'ils transportaient avec eux. [2] Bienville ne put, vu la distance et le manque d'hommes, tirer vengeance de ces assassinats que l'année suivante, où il obtint des chefs Coroas qu'ils fissent mourir les quatre assassins. D'autre part, donnant par avance aux Indiens l'exemple d'une justice sévère et impartiale, il fit condamner à mort deux Français qui avaient assassiné deux Pascagoulas. Le père Foucault tué par les Coroas était un prêtre du Séminaire de Québec et descendait du Canada pour visiter le père Davion aux Yasous.

Par cet épisode tragique, on voit les dangers auxquels s'exposaient ces hardis pionniers de la France, missionnaires, explorateurs, coureurs de bois, dans la descente ou la remontée du

---

(1) Victor Debouchel, *Histoire de la Louisiane.*

(2) Wallace, *Illinois and Louisiana under French rule.*

grand fleuve Saint-Louis (c'est ainsi qu'on appelait alors le Mississipi). Et quelle différence de milieu et d'aspect pour les Canadiens qui sillonnaient la Basse-Louisiane dans toutes les directions !

Ce n'étaient plus les paysages austères et grandioses du Canada, ses bois d'érables, de merisiers et de résineux s'étendant à perte de vue, mais déjà coupés ça et là de clairières et de défrichements, indices d'une société commençante. Ce n'étaient plus les flots bleus du Saint-Laurent, celui de tous les fleuves qui, par les merveilles de son cours, par la série des grands lacs dont il est la quintessence, la chûte unique du Niagara, les paysages ravissants des Mille Iles, nous révèle mieux que tout autre la puissance du Créateur et la grâce de son sourire ; ce n'étaient plus ces flots chastes que pénètre la lumière, et dans lesquels se mirent les Laurentides, premières nées des entrailles du globe qui, longtemps avant les Alpes et les Pyrénées, attendaient dans une majestueuse solitude les peuples de l'avenir. Point de glorieux promontoires sur lesquels villes et villages s'étageaient en lançant vers le firmament leurs brillants clochers, symboles éloquents du cri de l'âme vers Dieu et des espérances qui la soutiennent ici-bas, point de traits d'union entre la terre et le ciel ! Sous un soleil aussi chaud que celui de l'Espagne, les eaux troubles et bouillonnantes du Missississipi descendaient vers le golfe du Mexique, entraînant avec elles les dépouilles des forêts septentrionales. Sur ses rives basses et noyées, des roseaux et encore des roseaux, rideau monotone, bornant la vue de toutes parts, et qui enfermait les yeux et l'âme dans un horizon sans perspective. La faune elle-même se ressentait de la différence du climat. Sans doute, on y trouvait comme au Canada l'ours dodelinant et paterne, partout plus avide de végétaux et de fruits que de chair, qui ne devient agressif que pour se défendre et qui, d'après Le Page du Pratz, n'était pas carnassier dans cette région.(1) Dans les terres éloignées des

(1) Toutefois, le colon naturaliste nous apprend que maître Martin était sans politesse et prétendait avoir le pas dans les sentiers qu'il s'était tracés pour aller au fleuve, de sorte qu'à moins d'être bien armé, il valait mieux s'ôter de son chemin quand on le voyait venir.

bords du fleuve, comme au Canada, l'on rencontrait le cerf et le chevreuil, celui-ci par troupeaux, mais à la place de l'orignal, le noble fauve du Nord qui semble avoir emprunté ses ramures aux formes arborescentes les plus prestigieuses de la forêt natale, on ne voyait de temps en temps qu'un bœuf sauvage, enfant perdu des prairies immenses où broutaient des milliers de ses frères, un bison, ressource précieuse pour l'alimentation, mais une des formes les plus frustes et les plus disgracieuses du règne animal. Au lieu des bêtes à fourrure, on voyait les monstres de la fange, crocodiles et serpents à sonnettes, créés sans doute par Dieu pour servir d'antithèse aux beautés suprêmes dont il a paré la création, et nous faire voir ce que peut contenir de terreurs sa droite souveraine, ou les félins obscènes et cruels, assez rares heureusement et beoucoup moins gros que leurs congénères d'Afrique et d'Asie, le tigre, le pichou ou chat pitois qui suçait le sang des volailles, mais dédaignait leur chair, tous deux rodeurs nocturnes, guetteurs de proie, brigands ténébreux. Certes, dans ce milieu si différent de celui où s'était écoulée leur enfance, la pensée des Canadiens, tandis qu'ils fatiguaient leurs bras robustes à remonter le courant rapide du Père des eaux, dut se reporter plus d'une fois vers la patrie lointaine, ses montagnes avec leurs échappées qui donnent la sensation de l'audelà, ses frais ombrages et son atmosphère si pure, la pourpre magnifique de ses automnes, les étincelants cristaux de son hiver.

Le 11 novembre, don Francisco Martinez arriva de Pensacola pour annoncer que la France et l'Espagne étaient en guerre avec l'Angleterre. Il demanda à Bienville un secours d'armes qui lui fut accordé. Le 28 du même mois, autre demande de la part du gouverneur espagnol de la ville de Saint-Augustin à la Floride, assiégée par 17 vaisseaux anglais et 2000 sauvages. On lui envoya des fusils et des munitions ; 14 vaisseaux de la Havane firent lever le siège aux Anglais.

1703.— Deux Toüachas ayant tué un Chickassas, Bienville obligea les chefs Toüachas à tuer les deux meurtriers.

Cette même année commença la guerre contre les Alibamons, nation sauvage placée sur le haut Alabama et qui était alors sous

l'influence des Anglais de la Caroline. Cinq de nos Français étant partis de la Mobile pour trafiquer, en compagnie de dix Alibamons, ceux ci les assassinèrent en chemin à l'exception du canadien Charles qui, bien que blessé dans sa fuite, parvint à s'échapper et arriva le 24 mai à la Mobile avec le bras cassé. Pour les punir, Bienville organisa une forte expédition en septembre. Avant le départ, il y eut de grandes fêtes. Les Indiens consacrèrent plusieurs jours à la médecine, c'est à dire à la consultation des augures et à boire la boisson noire faite avec les feuilles du Youpon.(1) La petite armée se composait de 1800 Mobiliens, Thomés, gens des fourches (là où le Mississipi commence à se bifurquer) et Chactas, et de 70 Français sous le commandement de Bienville avec Saint-Denis et Tonti pour seconds. Les Mobiliens, alliés et amis des Alibamons, désertèrent en chemin, ainsi que la plupart des autres sauvages. Au bout de 18 jours, il en restait très peu et l'on n'avait fait que 30 lieues, nos prétendus alliés nous faisant faire à dessein beaucoup de détours inutiles. Bienville revint au fort de la Mobile en quatre jours, mais il connaissait maintenant le chemin et, quelques jours après, il repartit secrètement avec 50 Français sur 10 canots. Au bout de quelques jours de marche, il arriva près de l'endroit où nos quatre compatriotes avaient été tués. On eut bientôt connaissance d'une bande d'Alibamons. Bienville voulait les attaquer de jour, mais Saint-Denis et Tonti s'y opposèrent et l'attaque eut lieu la nuit. Le bruit fait par nos gens mit les ennemis en éveil. Ils se sauvèrent, mais pas avant d'avoir tué un des nôtres, et il fallut se contenter de brûler leurs cabanes et de saisir leurs canots chargés de marchandises, qui furent amenés à la Mobile.

Les Chactas ayant demandé à Bienville un petit Français pour apprendre leur langue, on leur donna le petit Saint-Michel, âgé de 14 ans, qu'ils emmenèrent avec eux. En mai 1699 il avait été envoyé par Sauvolle aux Oumas et en 1702, il avait accompagné un chef Chickassas chargé d'une mission de paix pour les nations

(1) Hamilton, *Colonial Mobile*. D'après Le Page du Pratz, la boisson de guerre bue au festin qui précédait les départs guerriers, etait faite d'une quantité de feuilles d'une plante qu'il appelle apalachine, bouillies dans assez d'eau pour être cuites, malgré leur dureté. En pressant fortement ces feuilles, on en tirait uue boisson enivrante.

du Mississipi, de sorte qu'il apprenait petit à petit toutes les langues de la région et devint un interprète précieux. Sur ces entrefaites, les Taensas ayant brûlé le village des Bayogoulas et massacré une grande partie de cette tribu, ce qui en restait se réfugia sous les canons de Saint-Denis au fort Maurepas, où ils s'établirent avec sa permission.

Les coureurs de bois canadiens constituaient jusqu'alors le principal élément militaire de la colonie. Chateauguay et Volez passèrent en France pour recruter deux compagnies. Le premier revint en août sur la *Loire* avec 90 passagers dont 17 colons canadiens, 6000 livres de marchandises et des provisions. C'était le premier de ces envois de secours que l'influence de d'Iberville obtenait pour la colonie, et il fut le bienvenu.(1)

Au commencement de décembre, Boisbriant demanda à Bienville l'autorisation de faire une expédition contre les Alibamons. Le 22, il partait avec 40 hommes dans 5 canots et remontait la rivière des Alibamons jusqu'à 70 lieues de son embouchure. Arrivé là, il rencontra et surprit un détachement ennemi, tua les hommes et emmena les femmes et les enfants à la Mobile avec leurs canots chargés de leur chasse. Les Mobiliens ayant vu passer nos gens avec les esclaves, vinrent supplier Bienville de les leur rendre, parcequ'ils étaient de leurs parents, ce à quoi le jeune chef consentit. Cette générosité judicieuse fut cause que les Mobiliens se joignirent à nous par la suite dans les guerres qu'on eut avec les Alibamons.(2)

1704.—Les Chétimachas (3), tribu qui habitait près du Mis-

(1) Hamilton.

(2) Pénicaut à qui j'emprunte ces détails met cette expédition en 1702, mais j'ai préféré suivre B. de la Harpe qui me paraît plus exact. La discordance des dates est une des grandes difficultés qu'on rencontre dans l'étude des premières années de l'établissement de la Louisiane. Pénicaut qui y résida de 1699 à 1721 et qui y était employé comme menuisier, nous a laissé une relation très intéressante sur ce qui s'y est passé de remarquable pendant ce laps de temps. Cette relation se trouve tout au long dans la belle collection de M. Margry : "Etablissements des Français dans l'Amérique du Nord," vol. V. Formation d'une chaine de postes.

(3) Gayarré dans son *Histoire de la Louisiane*, les appelle Tchioumachaqui. L'historien Gayarré (c'st un nom espagnol) descendait par sa mère d'une famille canadienne, établie à la Louisiane avec Bienville, les Boucher de Grand pré.

sissipi, un peu au-dessous des Natchez, ayant massacré le père Saint-Cosme missionnaire avec trois Français qui l'accompagnaient,[2] Bienville vengea promptement ces meurtres. Saint-Denis chargé de l'exécution, à la tête de 10 Français et de 200 sauvages amis, Oumas, Chaouchas et Bayogoulas, surprit un village des Chétimachas, en tua une quinzaine, en blessa une quarantaine et emmena le reste prisonniers. Bienville fit casser la tête à celui qui avait tué Saint-Cosme et demanda à toutes les nations indiennes alliées d'aller en guerre contre les Alibamons et les Chétimachas, en leur promettant 10 écus pour chaque chevelure d'homme qu'elles apporteraient ou chaque prisonnier qu'elles feraient.

Chateauguay, à la tête de quelques Français et de quelques Illinois qui étaient descendus à la Mobile avec des pelleteries, fit à son tour contre les Alibamons une expédition dans laquelle il en tua une quinzaine. Les autres étant allés donner l'alarme dans les villages de leur nation, il ne put les surprendre comme il en avait l'intention.[2]

Entre temps, les Chickassas, terribies chasseurs d'hommes, apportaient des chevelures d'Alibamons, pour chacune desquelles on leur donnait un fusil, cinq livres de poudre et autant de balles, conformément au traité qu'on avait passé avec eux. La civilisation, à l'origine de presque toutes les colonies, a été obligée d'emprunter à la barbarie ses propres armes pour lutter contre elle.

Les vivres apportés par la Loire en 1703, avaient fini par s'épuiser. Bienville envoya un traversier à la Havane pour y acheter de la farine et dut permettre à 50 de ses hommes d'aller chasser chez les Indiens amis, nécessité déplorable à tous les points de vue, aussi bien pour notre prestige que pour la moralité des jeunes gens qu'on envoyait ainsi vivre, pendant des mois, au milieu de tribus dont les mœurs étaient plus que libres. Pendant de longues années, le gouverneur fut obligé de recourir à cet expédient. Il faisait revenir les hommes quand les bateaux de secours arrivaient de France.

---

(1) Pénicaut. Toujours la discordance des dates. Wallace prétend qu'on n'apprit sa mort qu'en janvier 1707.

(2) Pénicaut.

Le Canadien Juchereau étant mort sur le Wabash (notre Ouabache), rivière que sépare les états de l'Illinois et de l'Indiana, sur les bords de lequelle il avait établi un fort et une tannerie, Bienville envoya 6 ouvriers pour construire des canots et ramener les engagés au nombre de 35. Les envoyés de Bienville exécutèrent leur mission heureusement et arrivèrent au fort Maurepas, non seulement avec les engagés, mais avec 12000 peaux de bœuf qu'ils y laissèrent, tandis que Saint-Lambert qui avait pris le commandement après la mort de Juchereau, descendait à la Mobile avec 30 hommes. Le lecteur n'a qu'à jeter un coup d'œil sur la carte, pour se rendre compte de ce que signifiait une expédition de ce genre et du travail accompli par ces six braves ouvriers dans ce voyage.

Bienville, à la même époque, envoya trois Français par la rivière de la Madeleine pour découvrir les nations sauvages de ce côté-là. Il n'en revint que deux qui avaient poussé à plus de 100 lieues avant dans les terres. Là malheureusemeht, ils étaient tombés sur une nation cannibale, les Attakapas qui avaient mangé le compagnon manquant.(1) Il se trouve encore quelques descendants de cette tribu près du village de Charenton fondé par les Acadiens établis en Louisiane, mais ils disparaissent rapidement ou se métissent avec les nègres.(2)

Le 1er mai, le *Pélican* arriva de France ; d'Iberville qui devait venir n'avait pu le prendre, empêché qu'il était par la maladie. Ce navire amenait 75 soldats et cinq prêtres dont un curé, M. de la Vente, premier titulaire de la paroisse du fort Louis de la Mobile. Mgr de Saint-Valier, évêque de Québec en avait fait, en 1703, une paroisse de son vaste diocèse. Il était aussi arrivé des artisans et 23 filles à marier, la plupart parisiennes, choisies par l'évêque de Québec qui se trouvait alors en France et qui furent toutes mariées au bout d'un mois, à l'exception d'une seule " timide et difficile " qui ne trouvait aucun homme à son goût dans la colonie. Le climat de la Louisiane, sans être malsain, occasionnait des fièvres fréquentes à ceux qni n'y étaient pas habitués, et

(1) Pénicaut.

(2) M. Alcée Fortier, professeur de langues à l'université Tulane à la Nouvelle-Orléans, *Acadians of Louisiana and their dialect.*

jusqu'alors on n'avait eu personne chargé spécialement de soigner les pauvres malades. D'ailleurs, le *Pélican* avait touché à Saint-Dominique et apportait la fièvre jaune. Une calamité terrible allait frapper cet embryon de colonie. Heureusement, sur cette terre qui ne connaissait encore que le poteau de torture et le supplice du cadre,[1] sur ce sol vierge encore de la grande pitié qui, du Golgotha, a coulé comme un baume sur le monde, arrivaient enfin deux sœurs grises, celles qui personnifient par excellence la charité à nos yeux, et bravent au cours de toute une vie les fatigues, les dégoûts, la sanie et l'infection des hôpitaux. Comme des soldats fidèles accourus au moment du danger, elles étaient venues, les compagnes de la souffrance, qui essuient les sueurs de la fièvre et consolent les agonies, qui veillent l'homme malade ou blessé et redevenu enfant. Ce n'est pas nous, jadis frappés sur les champs de bataille, soignés par elles, qui songerions jamais, sous prétexte de laïciser la société, à chasser des établissements hospitaliers qu'elles administrent si bien, les humbles sœurs de charité que la splendeur de leur dévouement met au dessus des couronnes des rois, des arguties des philosophes et des politiques, des rêves des sociologues et des humanitaires. Pour lutter contre les épidémies, pour seconder les médecins dans leur lutte héroïque, il faut de ces âmes lumineuses dans lesquelles les scories terrestres se sont fondues au feu de l'amour divin, diamants purs coulés au creuset de l'Infinie Mansuétude, qui resplendissent au front de l'Eglise et que le grand Lapidaire a s rtis dans des corps de femmes, pour leur donner plus de lustre encore et rendre le sacrifice plus éclatant.

La luttre contre le fléau fut âpre. La moitié de l'équipage du *Pélican*, 30 soldats, le père Dongé missionnaire, Le Vasseur qui commandait les Canadiens et Henri de Tonti que sa fidélité au grand explorateur La Salle et ses propres voyages ont immorta-

---

(1) Ce supplice consistait, après avoir préalablement scalpé la victime, à l'attacher par les mains et les pieds à un cadre de bois, de manière à ce que ses membres formassent une croix de Saint André, puis à la brûler à petit feu avec des éclisses de roseaux enflammées, des clous rougis au feu, etc. Quelquefois une Indienne compatissante, avec un flambeau de canne bien allumé, faisait mourir le malheureux en un instant pour mettre fin à ses souffrances.

lisé, furent emportés par la fièvre. A peu près à la même époque, c'est-à-dire en septembre, le curé, M. de la Vente, prit charge de son office au milieu de cérémonies imposantes décrites dans le préambule de la première page des vénérables régistres baptismaux qui se trouvent encore entre les mains de l'évêque catholique de Mobile. On constate des naissances dans ces régistres, dès le mois d'octobre. L'humble commencement de la Louisiane y revit à nos yeux en évoquant le souvenir des vieilles figures historiques. Ils s'étendent de 1704 à 1778 ; à côté de la signature claire et nette de Bienville s'y étale la large et audacieuse paraphe de Chateauguay.(1)

Les établissements sur le Ouabache qui étaient considérés comme dépendant de la Louisiane furent détruits par les Indiens, alliés des Anglais. Chactas et Chickassas se faisaient une guerre terrible dont nous n'étions que simples spectateurs, mais on avait beau rester neutres, quelques-uns de nos gens qui se trouvaient avec les sauvages pour trafiquer ou pour tout autre motif, furent tués ou blessés dans les rencontres qui avaient lieu entre ces ennemis acharnés, et la colonie elle-même courait parfois le risque de se trouver impliquée malgré elle dans le conflit, comme la suite de ce récit va le faire voir. Vers la fin de l'année, un certain nombre de chefs Chickassas arrivèrent à la Mobile pour demander à Bienville de leur faire avoir la paix avec les Chactas. La guerre avait éclaté entre les deux nations, par suite de la mauvaise foi des premiers. Ils avaient vendu comme esclaves aux Anglais plusieurs familles de Chactas qui étaient allées les voir de bonne foi. En février, Bienville envoya aux Chactas, sous l'escorte de 25 soldats commandés par Boisbriant, 70 Chikassas, au nombre desquels se trouvaient les chefs qui étaient venus solliciter son intervention. Les Chactas qui ne voulaient point faire la paix, recoururent à un de ces subterfuges perfides dont les Indiens étaient coutumiers, quand leurs mauvaises passions étaienté veillées. Ils prétendirent que le petit Saint-Michel avait été brûlé par les Chickassas dont il était allé apprendre la langue. Ces derniers demandèrent et obtinrent qu'on envoyât deux des leurs pour chercher le petit Français et démontrer ainsi la fausseté de

(1) Hamilton.

l'accusation portée contre eux, mais ces deux hommes n'étant pas revenus au temps fixé, pour la bonne raison que les Chactas les avaient tués, ceux-ci en tirèrent prétexte pour faire mourir leurs ennemis. Que pouvait faire Boisbriant ? Abandonner à la fureur des Chactas des gens qui s'étaient mis sous notre protection, c'était dur, mais on ne pouvait, avec 25 soldats, songer à les défendre par la force contre une tribu puissante qui comptait des milliers de guerriers et dont l'alliance, ou tout au moins la neutralité, était indispensable à l'existence de la colonie. En outre, Boisbriant qui ignorait le moyen perfide employé par les Chactas pour arriver à leur but, pouvait fort bien croire à la cruelle mort de notre compatriote. Il dut donc abandonner à leur malheureux sort ceux qu'il avait escortés, mais il ne le fit qu'à condition que les Chactas deviendraient les amis des Français, ce qu'ils devinrent en effet et sont toujours restés, du moins la masse de la nation. Les chefs Chickassas furent massacrés et les femmes réduites en esclavage. Dans la bagarre qu'occasionna cette tuerie, Boisbriant fut blessé et les Chactas, pour en marquer leur regret, l'escortèrent en triomphe au nombre de 300 jusqu'à la Mobile. Sur la fin de l'année, les Chickassas ramenèrent Saint-Michel auquel ils n'avaient fait aucun mal.(1)

Au commencement de cette même année, les Toüachas qui se trouvaient exposés aux incursions des Alibamons et que les Espagnols ne protégeaient pas, quittèrent le territoire de ces derniers et vinrent, avec le consentement de Bienville, s'établir près de la Mobile. C'étaient d'excellents chasseurs qui nous fournirent souvent du gibier, quand on n'avait pas autre chose à se mettre sous la dent. On fit une grande réception à don Guzman, gouverneur de Pensacola, qui vint voir Mobile, ce qui n'empêcha pas la disette de se faire sentir. Bienville se vit obligé derechef d'envoyer un certain nombre d'hommes à la chasse chez les sauvages.(2)

1706.—La nouvelle année ne commença pas sous de meilleurs auspices. Il fallut abandonner le fort Maurepas à cause de son insalubrité et parce qu'on n'avait pas de bonnes chaloupes pour

(1) Pénicaut.

(2) Pénicaut.

le ravitailler. Toutefois, Saint-Denis, qui était revenu à Mobile, ne tarda pas à se fatiguer du fort Louis et alla s'établir avec ses gens à Biloxi.[1] En outre, Bienville eut à combattre une insurrection féminine qui exerça sa patience et sa sagacité. Les Parisiennes, toutes mariées qu'elles fussent, pestaient cordialement contre ceux qui les avaient envoyées dans le pays, sans en excepter Mgr de Saint-Valier, et se plaignaient qu'on les eut trompées sur le compte de leur nouvelle patrie. Elles en avaient assez du pain de maïs qu'on devait, cette année-là, à la générosité des Espagnols qui nous nourrissaient à leur tour. Enfin d'Iberville mourut, le plus grand malheur qui pût arriver à la colonie, car Bienville n'avait ni son influence ni son prestige. M. de la Salle qui détestait ce dernier profita de la mort du glorieux aîné pour attaquer le cadet sans mesure. J'ai rapporté à la page 71 de ma premlère série les accusations outrageantes qu'il lança contre les frères Lemoyne. Bienville qui ne paraissait avoir aucun souci de ces cabales, [2] eut peut être tort de trop les dédaigner. Toute fois dans une dépêche au ministre en date du 20 février, il se plaint du commissaire qui avait refusé de donner à son frère Chateauguay une compensation pour un voyage qu'il avait fait à la Havane (en vertu d'un ordre du ministre), afin de ravitailler la colonie. Bienville craignait avec raison qne personne ne voulût, à l'avenir, entreprendre un voyage de ce genre. Dans cette même dépêche, il rend compte de l'état fâcheux de la colonie, de la disette et des assassinats de Français par les sauvages. Il expliquait ces derniers par le peu d'appréhension qu'ils avaient de nous. Ils voyaient l'établissement dans un état si misérable que les chefs des Chactas et des Chickassas lui avaient demandé s'il y avait bien autant de monde en France qu'en Louisiane, et ne voulurent point croire ce qu'en disait Bienville. Ils représentaient que s'il y avait eu autant de monde en France qu'il le prétendait, il en viendrait pour venger la mort des Français ou alors que nous n'avions pas de naturel, et ils ajoutaient : " il y a six ans que vous êtes ici......au lieu d'augmenter, vous diminuez. Les bons hommes meurent et il ne vient que des enfants à la place ",

(1) Hamilton.

(2) Gayarré.

ce qui se trouvait malheureusement vrai. Bienville demandait au ministre des hommes plus forts et moins enfants, capables de soutenir les guerres qu'il fallait faire en Louisiane. Quand on les envoyait à la mer, ils se hâtaient de déserter à la première terre espagnole. Mais quoi d'étonnant à cela ! La plupart du temps, les troupes étaient composées en grande partie des plus détestables éléments, faux sauniers et déserteurs, voyous chétifs et vicieux sortis de toutes les prisons du royaume et embarqués de force pour la Louisiane. Voilà ce que le gouvernement d'alors envoyait à nos gouverneurs pour faire respecter le drapeau de la France. Leurs doléances à cet égard sont perpétuelles et se ressemblent, qu'il s'agisse de Bienville, de Périer ou de Vaudreuil. Dans sa dépêche de cette année, Bienville ajoutait : " Je vous avoue, Monseigneur, que je ne sais ce que serait devenue cette colonie si j'eusse congédié les Canadiens, comme M. Bégon, intendant de Rochefort, me le mandait. Les Canadiens sont des hommes propres à tout, sur lesquels on peut compter. " Il demandait aussi qu'on établit un fort aux Chickassas pour s'attacher cette nation, la plus aguerrie de toutes, excellent conseil que l'on eut tort de ne pas suivre, comme il arrivait d'ordinaire sous ce gouvernement à la fois despotique et incapable qui prétendait mieux connaître les choses que ceux qui se trouvaient sur place et savaient ce qu'on aurait dû faire. L'habileté avec laquelle Bienville opposait les Indiens les uns aux autres remédiait en partie au défaut de ressources en hommes dont il se plaignait. C'est ainsi que les Chétimachas qui, en 1704, comptaient 400 familles, étaient réduits à 80 en 1706.

La discorde entre les chefs ne fit que s'accroître dans le courant de l'année. Le nouveau curé, M. de la Vente, se déclara à son tour contre Bienville. Les habitants auraient voulu qu'on le rappelât et regrettèrent amèrement qu'on ne leur eût pas donné, comme ils l'avaient demandé, le père Gravier, jésuite qui avait été blessé aux Illinois et que Bienville aimait.[1]

Je ne voudrais pas fatiguer le lecteur par des redites continuelles. L'histoire des premiers temps de la Louisiane depuis sa

---

(1) Hamilton.

fondation jusqu'à sa prise de possession par la Compagnie d'Occident et même parfois au delà, se ressemble d'une année à l'autre. Elle peut se résumer en quelques lignes. Les colons tour à tour en proie à une disette à laquelle on remédiait en envoyant les célibataires au milieu des sauvages, ou jouissant d'une abondance relative lorsque les secours arrivaient de France, n'étaient point venus la plupart avec l'idée de cultiver, mais de se faire nourrir par le gouvernement, en attendant que la découverte de quelque miraculeux Eldorado leur permît de s'enrichir subitement. Des négociations avec les Indiens, de temps en temps quelques assassinats de coureurs de bois ou de traitants par les tribus où ils trafiquaient ou qu'ils avaient à traverser, des politesses échangées avec les Espagnols, des désertions de soldats et de matelots, l'arrivée et le départ des navires constituaient les événements les plus saillants de cette existence monotone. Ajoutez-y les dissentions des chefs de la colonie et les divisions qui en résultaient entre les colons partagés en deux camps, et vous aurez un tableau assez complet de la vie de la Louisiane dans la période que j'ai indiquée.

1707.—En dépit d'une lettre du 27 février dans laquelle le père Gravier défendait Bienville, les ennemis de celui-ci finirent par prévenir le ministre contre lui. Le 23 juillet, Pontchartrain lançait une ordonnance où il enjoignait au sieur de Muys, capitaine des troupes de la marine et nommé gouverneur du pays, de vérifier les faits avancés contre Bienville et, s'ils étaient véritables, de le faire arrêter et envoyer en France. M. de la Salle accusait Bienville d'être sans dignité, de retenir les salaires, de spéculer sur les effets du roi et généralement d'être un grand coquin. Il s'élevait contre ce qu'il appelait une clique de Canadiens. M. de la Vente, de son côté, désapprouvait avec raison la vente de l'eau de vie aux sauvages, honteux moyen de corruption que Français et Anglais pratiquaient à l'envi et qui produisait parmi les pauvres indigènes, dont il faisait de vraies bêtes sauvages, les effets les plus funestes. Il se plaignait aussi de la débauche des hommes.[1]

(1) Hamilton, Journal.

La nouvelle de sa disgrâce lui étant parvenue secrètement d'avance, Bienville feignit de l'ignorer et écrivit au gouvernement pour demander son congé et la permission de retourner en France. Les habitants de la Mobile qui lui étaient extrêmement attachés, ayant été informés de cette demande, adressèrent une requête au ministre pour le supplier de renvoyer leur ancien gouverneur aussitôt qu'on le pourrait, parcequ'ils en étaient très contents et qu'il leur procurait tout ce dont ils avaient besoin. Pendant qu'on se disposait à le remplacer, Bienville marchait, le 24 novembre, au secours de Pensacola assiégée par les sauvages, sous la conduite de 13 Anglais. Les ennemis se retirèrent à l'approche de ce secours.(1) Les Mobiliens ayant tué un Toüacha, il les obligea à envoyer la tête du meurtrier à la tribu offensée.

1708.—M. de Muys mourut à la Havane en venant prendre son poste. Diron d'Artaguette qui l'accompagnait et qui avait été nommé commissaire ordonnateur à la place de La Salle qu'on avait destitué, adressa aux ministre, le 26 février, un rapport où il traitait de misérables calomnies les accusations portées contre Bienville. La Salle, malgré sa démission, resta dans la colonie, mais sa haine ne désarma pas ; il continua d'écrire au ministre en accusant tout le monde et prétendit que Bienville et d'Artaguette s'entendaient ensemble et ne valaient pas mieux l'un que l'autre.(2)

En dépit de toutes ces misères, la colonie avait un peu augmenté. En voici l'état, envoyé en août par La Salle :

Garnison : 14 officiers majors ; 76 soldats, 13 matelots ; 2 Canadiens commis de magasin, 1 maître valet aux magasins, 3 prêtres, 6 ouvriers, 1 interprète (Canadien) et 6 mousses ; total 122. Habitants : 24 qui n'ont aucunes concessions de terre assurées, ce qui les empêche d'ouvrir des habitations ; 28 femmes, 25 enfants, 80 esclaves sauvages et sauvagesses ; 157. Total général : 279 plus 60 Canadiens errants dans les villages sauvages situés le long du Mississipi, sans permission d'aucun gouverneur,

---

(1) B. de la Harpe ! Debouchel met cette expédition en 1708.

(2) Gayarré.

et qui détruisent par leur mauvaise vie libertine tout ce que messieurs des Missions étrangères et autres leur enseignent sur les mystères de la religion. »

On remarquera la sévérité de ce jugement qui n'admet aucune circonstance atténuante, et ne pouvait sortir que de la cervelle étroite d'un fonctionnaire européen, inapte à se rendre compte de la nature des choses et du milieu. Dieu me garde de chercher à excuser les excès des coureurs de bois et, cependant, la question est de savoir si la faute en était entièrement à eux, et si elle ne remontait pas un peu à ce gouvernement qui prétendait fonder des colonies et ne savait y retenir les colons. Remarquez dans ce rapport ces habitants à qui l'on ne donne aucune concession de terre dans une région qui nourrit aujourd'hui quinze millions d'hommes. Si l'on avait encouragé l'agriculture (comme le demandait Bienville), si l'on avait aidé les colons à s'établir, si on leur avait amené de France des compagnes vertueuses, agréables et laborieuses, ce qui eût couté moins cher que d'envahir périodiquement la Flandre et l'Allemagne, combien en serait-il resté dans la colonie, de ces jeunes gens, pleins de courage et de force qui, une fois qu'ils avaient pris le goût de la vie sauvage, de la libre vie sans règle et sans frein des bois, étaient presque perdus pour la civilisation ? En s'enfonçant dans les solitudes immenses qui s'étendaient devant eux et dont l'amplitude devait d'autant plus frapper leur imagination qu'on en ignorait les limites, les coureurs de bois, il est vrai, disaient adieu à tout ce qui donne son prix à la civilisation. Adieu la famille, les êtres qu'on avait aimés, la vue salutaire du clocher natal, les influences consolantes et secourables qui peuvent servir de règle de conduite et de frein à la fougue du jeune âge, adieu les conforts et les satisfactions de toute espèce que donne la vie civilisée ! mais l'existence de ces hommes de fer avait bien aussi ses plaisirs et ses compensations. Elle était, comme l'œuvre de La Fontaine, un drâme à cent actes divers. Les péripéties de leur destinée se déroulaient sur une des plus grandes scènes qu'il soit donné à l'esprit de concevoir. La brise qui susurrait mystérieusement les secrets gracieux ou terribles des forêts vierges cent fois séculaires, l'harmonie des flots des plus beaux cours d'eau du monde, le trémolo

formidable de la tempête et de l'ouragan valaient bien la musique de nos orchestres et sur la cime des hautes futaies, comme sur les flots de l'Océan, courait un souffle d'infini. Les parfums de nos fleurs cultivées paraissaient fades, comparés aux âpres senteurs de cette terre jusqu'alors inviolée, quintessence d'innombrables vies végétales et animales à jamais disparues. Et quelle variété de dangers à surmonter, d'ennemis à combattre pour empêcher la vie de devenir monotone ! Forces élémentaires de la nature, lourds plantigrades, ours noirs et grizzli, reptiles et sauriens, crotales et crocodiles, fils de l'épouvante, et le plus redoutable de tous, l'homme sauvage, l'Indien, se dérobant dans l'ombre de ses forêts, prêt à vous surprendre dans votre sommeil et maître passé en fait de tortures. S'il y avait de durs moments à passer, des fatigues inouïes à supporter, des privations à endurer, il y avait aussi, sous forme de distractions plus douces, quoique viriles encore, des revanches exquises et généreuses : la chasse au gibier de toute plume et de tout poil, palmipèdes et gallinacés, canards, oies, outardes, perdrix, coq d'Inde ; ruminants, le chevreuil, le cerf, l'orignal, le bison et la pêche foisonnante dans les lacs et les rivières que bordaient les plus vieilles forêts du monde. Et après le massacre de toutes ces créatures, les agapes plantureuses, les festins homériques qui dégénéraient trop souvent en orgie et en débauche, quand on avait avec soi de l'eau de feu, à côté de soi des tribus amies.

Quoi qu'on pût dire d'ailleurs contre les Canadiens coureurs de bois, il était moins facile de se passer d'eux que de signaler leurs vices, comme nous l'avons déjà vu et le verrons encore. Il ne nous convient point de jeter la pierre à ces vieux fils de notre race. Leur esprit d'aventure, leur vaillance, les dangers qui les menaçaient continuellement, l'endurance et la force physique qui leur étaient indispensables dans leur dure existence, entourent leur front d'une auréole de légende qui touche de bien près à la gloire. Ils étaient à la peine et au péril ; ceux qui les employaient à leur dangereux trafic de pelleteries et d'esclaves n'étaient, eux, qu'au profit, et sans avoir toujours l'excuse de la pauvreté. S'ils ont bien des fois prévariqué, ils ont plus d'une fois exposé leur vie et versé leur sang pour l'honneur de la patrie lointaine, à laquelle

ils ne demandaient que des armes, de la poudre et du plomb, et dont ils étendaient le commerce dans des régions jusqu'alors inaccessibles. S'ils ont souvent donné de mauvais exemples qui désolaient le cœur des missionnaires, parfois aussi, leurs bras robustes qui maniaient si bien l'aviron, faisaient parvenir jusqu'au centre du continent les héros de l'Evangile. L'Amérique du Nord, d'un océan à l'autre, porte la trace de leurs pas hardis. Plus d'une ville, aujourd'ui florissante, doit son nom à l'un d'eux et se dresse là où, sans peur, sinon sans reproche, il avait élevé sa cabane d'écorces et de feuillage, au milieu de la forêt primitive où sa voix audacieuse faisait sonner aux oreilles indiennes et repéter par les échos le glorieux verbe de la France. Enfants perdus de la civilisation, soit ! mais ils lui ont servi d'éclaireurs. A la rame, à la raquette, la hache au poing, le fusil à l'épaule, dans toutes les directions, ils lui ont tracé des chemins.

On ne pouvait guère compter sur les sauvages pour la culture des terres et, quant à les y forcer, il n'y fallait pas songer. A la moindre coercion ils se sauvaient dans les bois, leur vraie patrie. Aussi Bienville et La Salle, d'accord pour une fois, demandaient-ils tous deux des nègres au gouvernement. Le premier proposait, le 12 octobre, au ministre d'échanger des sauvages pour les noirs avec les habitants des îles (Antilles), à raison de 3 sauvages pour 2 nègres, mais on lui répondit que les habitants des îles qui avaient de bons nègres les garderaient [1] La Salle demandait aussi avec raison un certain nombre de jeunes filles pour donner en mariage aux coureurs de bois, les fixer ainsi dans la colonie et empêcher les désordres qui se produisaient par suite de la vie trop libre d'une partie de nos hommes au milieu des sauvages. Certains voyageurs [2] allaient chercher des esclaves dans toutes les tribus de la Louisiane que cela animait contre nous.

On remarquera, en même temps, que Bienville qu'on s'était proposé d'arrêter, continuait à gouverner le pays. Que penser d'un gouvernement qui laisse en fonction, pendant des années, un homme qu'il soupçonne de corruption et de malversations ? Le

(1) M. Benjamin Sulte.

(2) Synonyme de coureurs de bois. Il a fini par prévaloir à la fin du dix-huitième siècle.

nouveau commissaire, Diron d'Artaguette, fit ce qu'il put pour encourager l'agriculture. Jusque là, l'embryon de la colonie n'avait vécu que de ce qu'on apportait de France et d'échanges avec les indigènes et les voyageurs canadiens, descendus aux Illinois et de là le long du Mississipi.(1)

Bienville et d'Artaguette ayant appris que des Canadiens établis chez les Illinois Kaskaskias excitaient les sauvages les uns contre les autres à se faire la guerre, et y allaient eux-mêmes pour avoir des esclaves qu'ils revendaient ensuite aux Anglais, on envoya M. d'Erraque avec 6 hommes pour pacifier le pays, faire des présents aux Indiens et menacer de peines sérieuses les délinquants, s'ils recommençaient.

Dans le même temps, deux Mobiliens, mariés et établis chez les Alibamons, découvrirent un complot que ceux-ci avaient ourdi avec d'autres sauvages pour venir massacrer les Mobiliens, puis nos propres gens et brûler le fort de la Mobile. Bienville et d'Artaguette partirent à leur rencontre avec un fort détachement, mais les Alibamons s'étant aperçus de la fuite des deux Mobiliens, ne vinrent pas quand on les attendait. Six semaines après, 4000 sauvages parurent devant le village des Mobiliens, à 6 lieues du fort, et brûlèrent quelques cabanes, mais Bienville avait pris ses précautions, on se gardait bien et les assaillants se retirèrent aussitôt. Chateauguay ayant appris qu'un parti ennemi était allé du côté de Pensacola, se mit à sa poursuite à la tête de 60 Français et de 60 Mobiliens, surprit les Alibamons, en tua 30, en blessa 7 qu'on acheva et auxquels on enleva la chevelure ainsi qu'aux morts. On en prit 9 auxquels on cassa la tête au fort. Les autres s'étaient enfuis.(2)

Un des premiers soins de d'Artaguette avait été de faire construire un bateau de 60 tonnes pour commercer plus facilement avec l'île Dauphine.

1709.—Ce serait au commencement de cette nouvelle année, d'après Pénicaut, que le fort de la Mobile et les environs auraient été inondés. On établit un nouveau fort sur l'emplace-

(1) Eugène Guénin, *La Nouvelle-France*.

(2) Pénicaut.

ment occupé actuellement par la ville de Mobile, sur un terrain assez élevé à l'anse aux Chactas, ainsi appelée, parceque des hommes de cette nation, rebutés de la domination espagnole, étaient venus s'y établir avec l'autorisation de Bienville. On plaça ces Chactas à deux lieues plus bas en descendant à la mer, sur la rivière aux Chiens. On travailla toute l'année à ce nouvel établissement, où il y eut deux batteries de 12 canons chacune qui commandaient la mer. Nos voisins Mobiliens et autres nous accompagnèrent dans notre migration.

Cette même année, 15 Chactas rencontrèrent 50 Alibamons dans les bois. Le chef Chactas, le « Dos grillé, » posta ses hommes derrière des arbres sur une colline. Il reçut au commencement de l'action une balle dans la bouche, l'en retira et en tua celui qui l'avait blessé. A lui seul il tua 8 ennemis, ses hommes 22. Le reste s'enfuit. Les Chactas rapportèrent à Mobile 30 chevelures et deux chevreuils qu'ils avaient tués en chemin. On leur fit des présents et, pour les récompenser de leur bravoure, on leur donna beaucoup de poudre et de balles.[1] Les Pascagoulas ayant tué un Mobilien, Bienville, fidèle à son système de justice conforme aux idées indiennes, fit envoyer la tête du meurtrier à la tribu offensée. Grâce à ce système qui peut paraître dur ou même barbare au lecteur, on évitait des guerres funestes entre les nations qui nous étaient attachées.

1710.—A la date du 5 mai, Lamothe Cadillac fut nommé en France gouverneur de la Louisiane, à la place de Bienville, mais il devait s'écouler deux ans avant qu'il arrivât. Comme on le verra par la suite, on ne pouvait faire un plus mauvais choix.

Un capitaine de Saint-Malo, Lavigne-Voisin, avec l'autorisation de Bienville et de d'Artaguette, bâtit un fort et une église à l'île Dauphine, ce qui fut cause que plusieurs habitants de la Mobile allèrent s'y établir. Ils y étaient d'ailleurs attirés par l'espérance d'être plus promptement secourus à l'arrivée des vaisseaux de France, et la perspective d'une pêche plus abondante et d'un commerce plus facile avec Pensacola. La *Renommée* arriva avec un certain nombre de personnes qui s'établirent également à

(1) Pénicaut.

l'île Dauphine. On envoya Remonville qui la commandait à la Vera-Cruz, pour s'y procurer des farines et des bestiaux. Il revint à la fin de l'année avec de la farine, mais le gouverneur de la Vera-Cruz n'avait pas voulu lui permettre de commercer ouvertement.

Il fallut envoyer de nouveau un sergent avec 12 hommes aux Illinois Kaskaskias, parceque le père Gabriel Marest, jésuite, avait fait savoir à Bienville que des marchands canadiens y commettaient des désordres, débauchaient la population et l'empêchaient de se convertir à la foi. Les coupables décampèrent avant de pouvoir être arrêtés.

Une nouvelle guerre éclata entre Chactas et Chickassas que Bienville, en courant des risques personnels, avait réussi pour quelque temps à réconcilier. 30 Chickassas se trouvaient à la Mobile, Chateauguay les escorta avec 30 soldats et réussit à les sauver, malgré les efforts des Chactas pour les surprendre.[1]

1711.–Jusque-là, aucune attaque contre la Louisiane résultant de l'état de guerre qui existait entre la France et l'Angleterre, n'avait eu lieu. En septembre, un corsaire de la Jamaïque, se figurant trouver de grandes richesses à l'île Dauphine, y débarqua et la pilla. Il brûla les magasins et les habitations et soumit les colons qu'il put atteindre aux plus effroyables tortures, pour leur faire avouer où ils avaient caché leur argent.[2] D'après Wallace, il y aurait pris pour 60000 livres de butin.

1712.—Il ne restait en Louisiane que 28 familles plus pauvres les unes que les autres, dit Garneau, lorsqu'on vit avec surprise Crozat demander et obtenir pour 15 ans le commerce exclusif de la Louisiane et à perpétuité l'exploitation des mines (qu'on se figurait exister).

A ce moment, la Louisiane ne renfermait encore que 400 âmes (on en avait transporté 4000 depuis l'origine de la colonie) ainsi distribuées : 2 compagnies de 56 hommes chacune, 75 Canadiens volontaires—on avait beau faire, on ne pouvait s'en passer,—28

(1) La Harpe.

(2) Guénin.

familles d'habitants et 20 nègres. Il y avait cinq forts construits en pieux, en latanier et en terre : Biloxi, Mobile, l'île Dauphine, l'île aux Vaisseaux, la Balize dans le Mississipi. On ne travaillait guère que des jardins. L'agriculture était négligée, bien que l'on eut reconnu que la terre pouvait produire coton, tabac et indigo.[1] Dix ou douze familles seulement cultivaient sur les vingt huit qui formaient la population civile de la colonie. Le reste était composé de marchands, de cabaretiers et d'ouvriers. Diron d'Artaguette qui retourna cette année en France en faisait un portrait peu flatteur dans un rapport qu'il composa après son arrivée en Europe. « Les habitants languissent, ils sont en petit nombre et ne peuvent rien entreprendre de considérable. D'ailleurs leurs femmes les ruinent par le luxe. Ils sont naturellement paresseux. Ils n'ont fui le Canada que pour le libertinage et l'oisiveté » et il ajoutait : « les soldats désertent aux Anglais de la Caroline (les sauvages les arrêtaient et nous les ramenaient). Il est nécessaire d'envoyer des filles et des laboureurs ». Grâce à lui, on envoya du moins des chevaux à la Louisiane qui n'en avait pas encore, bien qu'elle possédât déjà 300 bêtes à cornes. Il avait d'ailleurs compris que Bienville, avec les moyens mis à sa disposition, ne pouvait faire prospérer la colonie.



(1) Debouchel.

CHAPITRE II

Administration de Crozat

1712-1718

Monopole ruineux pour le commerce de la Louisiane.—Vaines tentatives pour ouvrir des relations commerciales avec le Mexique.—Etat lamentable de la colonie en 1713.—Lettre de Bienville à Longueil.—Guerre des sauvages contre les Anglais de la Caroline.—Paix avec les Alibamons.—Le fort Toulouse.—Eloge de Bienville par Duclos.—Aveuglement de Cadillac.—Fertilité et produits de la Louisiane.—Dissentions entre les chefs de la colonie.—Premier voyage de Juchereau de Saint-Denis au Mexique.—Cadillac aux Illinois, sa crédulité.—Bienville, par son habilité, nous conserve l'amitié des Chactas.—Français massacrés par Natchez.—Expédition de Bienville contre eux.—Le père Davion.—Le deuxième voyage de Saint-Denis et son retour.—De l'Espinay gouverneur et Hubert commissaire ordonnateur.—Crozat remet l'administration de la Louisiane au roi.

1712


NTOINE Crozat était conseiller secrétaire de la maison et couronne de France au département des finances. Le monopole qu'il avait demandé lui fut accordé par lettres patentes du 14 septembre à Fontainebleau, enrégistrées dix jours après par le parlement. Elles forment un document très élaboré que Le Page du Pratz reproduit tout au long dans son premier tome. Le gouvernement de la Louisiane restait subordonné à celui du Canada. Il s'étendait jusqu'au Michigan. Crozat s'associa Lamothe Cadillac qui avait été nommé gouverneur, en remplacement de M. de Muys, et eut soin de l'intéresser dans l'entreprise en lui assurant une part dans les profits qu'il comptait faire. Duclos fut nommé commissaire ordonnateur à la place de Diron d'Artaguette.

1713.—Le nouveau gouverneur et le nouveau commissaire arrivèrent le 17 mai sur le *Baron de la Fosse*, avec Durigouin et Laloire des Ursins, directeurs généraux pour Crozat, des filles bretonnes, beaucoup de munitions de guerre et de bouche et 400,000 livres de marchandises. Cadillac possédait des privilèges équivalant à ceux des directeurs de la compagnie marchande fondée par Crozat. Les règlements qu'il apportait changeaient la base du trafic de la colonie. Bientôt les navires des îles cessèrent de venir à la Louisiane. Les habitants se virent contraints de ne vendre le peu qu'ils produisaient qu'aux employés du financier qui faisaient les prix à leur guise, si bien que les chasseurs préféraient porter leurs pelleteries aux comptoirs anglais et même jusqu'au Canada. Tout le système de la compagnie consistait à ruiner les colons pour augmenter ses propres bénéfices. La durée du bénéfice de Crozat devait être de 15 ans, à condition qu'il enverrait régulièrement de France un certain nombre de navires chargés de cultivateurs et des ustensiles et subsistances nécessaires au développement de la colonie, mais comme les 100 associés au Canada, Crozat fit de ces conditions une lettre morte.[1]

Une commission nommait Bienville lieutenant gouverneur. Cadillac jaloux de l'affection que portaient à son second les troupes et les Indiens, au lieu de s'entendre avec lui pour le bien de la colonie, chercha à le desservir dans toutes les occasions. Il en résulta la formation de deux partis. Quelques jours après son arrivée, le gouverneur envoya le capitaine de la Jonquière qui avait amené le *Baron de la Fosse*, et le directeur Durigouin à la Vera-Cruz, pour ouvrir des relations commerciales avec les Espagnols, mais le commandant espagnol leur fit porter quelques vivres et quelques bestiaux à bord, avec ordre de se mettre à la voile immédiatement.

Pour se faire une idée de l'état de la colonie à cette époque, il faut lire une lettre écrite le 2 octobre du fort Louis de la Mobile par Bienville à son frère aîné, le baron de Longueil ; M. Benjamin Sulte en reproduit une grande partie dans son Histoire des Canadiens Français. Les habitants prêts à fuir le pays, les vivres à un prix exorbitant, les soldats qui n'ont pas été payés

(1) M. Benjamin Sulte.

depuis sept ans et auxquels on donne pour ration réglementaire une livre de farine par jour, qui sont prêts à déserter quand l'occasion s'en présente et qu'on est obligé de faire vivre continuellement au milieu des sauvages, les coureurs de bois, obligés de donner leurs pelleteries à vil prix et remontant tous aux Illinois, jurant qu'on ne les y reprendrait plus, les officiers relativement aussi pauvres que les hommes, tel est le portrait que Bienville fait de l'état de la colonie. A coté de toutes ces misères, il y a des détails qui pourraient servir de thèmes à un opéra-bouffe. On interdisait le mariage entre blancs et sauvagesses *même chrétiennes*, maintenant ainsi une distinction de race injurieuse pour les indigènes et absolument contraire à l'esprit du christianisme et, d'autre part, Duclos, par une lettre du 15 juillet, se plaint au ministre qu'on ait envoyé de France 12 filles si laides et si mal faites que les voyageurs canadiens «qui sont tous gens bien faits,» s'enfuirent jusqu'aux Illinois pour ne pas les épouser, affirmant qu'ils préféraient les Indiennes avec lesquelles ils pouvaient se marier dans le haut du fleuve, car les pères jésuites, plus larges d'idée que les officiers de la Louisiane, consacraient les unions de ce genre.

De son côté, Cadillac que sa hauteur, sa jalousie et son avarice ne tardèrent pas à se rendre insupportable, fait un portrait peu flatteur des colons. Il prétend que c'est la lie du Canada, tous gens de sac et de corde, sans respect pour la religion et le gouvernement. Lui, à qui Crozat graisse la patte, et qui a tout ce qu'il lui faut, s'indigne vertueusement (c'est toujours la vieille histoire), contre les vices de tous ces pauvres gens qui vivaient comme ils pouvaient. Il s'élève contre l'usage qui prévalait dans la colonie qu'une grande partie des colons, des officiers, des Canadiens et même des soldats non mariés avaient des sauvagesses à leur service, et c'est lui, ainsi que Duclos qui, consulté par le ministère, s'opposait aux unions entre les Indiennes et nos gens qui disaient qu'il leur en fallait pour les blanchir, faire leur marmite et garder leur cabane.[1] Dans le même rapport où il dit tant de mal des Canadiens établis en Louisiane, il en demande et affirme que, sans eux, on ne pouvait faire aucune entreprise. «Il

---

(1) M. Benjamin Sulte, tome VI, pages 107 à 109.

en faudrait une cinquantaine aux gages du roi pour faire des découvertes.» Par une de ces mesures absurdes dont l'ensemble constitue le plus gros de l'administration de la Louisiane par notre gouvernement, on avait congédié quelques années auparavant les Canadiens qui étaient aux gages du roi, avec l'idée absolument renversante de remplacer ces maîtres passés dans la vie des bois par les recrues de France.

Cadillac envoya les deux frères Laloire des Ursins avec 12 hommes aux Natchez pour y établir un comptoir. Ils y trouvèrent trois Anglais qui étaient venus pour y acheter des esclaves qu'ils se proposaient d'emmener à la Caroline. Un autre anglais Yon (ce doit être Young), qui était venu en Louisiane pour suborner les sauvages du Mississipi, fut arrêté et emmené à la Mobile. Les Chactas qui l'avaient suivi ayant rapporté à leur village la nouvelle de son arrestation par les Français, leurs compatriotes se mirent à massacrer tous les Anglais qui étaient chez eux et à piller les magasins qu'ils y avaient établis. Sainte-Hélène, neveu de Bienville, se trouvait chez les Chactas quand cet évènement eut lieu, et il venait d'assister au massacre de 15 Anglais quand deux jeunes sauvages, le prenant lui-même pour un Anglais, le tuèrent. A la même époque, sans qu'il y eut aucune excitation de notre part, les Alibamons, les Canapouces et les Abécas allèrent au nombre de 3000 faire une irruption en Caroline,(1) piller et faire des prisonniers anglais et nègres qu'ils emmenèrent chez eux. Bienville fit racheter les Anglais, hommes, femmes et enfants, pour les renvoyer à la Caroline quand il en trouverait l'occasion.(2)

Les Alibamons ayant demandé qu'on fit un fort chez eux, Bienville leur envoya M. de la Tour, capitaine, deux lieutenants et 100 hommes qui construisirent non seulement un fort, mais un magasin. Ce fort fut toujours conservé et tenu en bon état depuis, parceque c'était le passage pour aller dans la Caroline et en sortir.(3) On l'appela Toulouse en l'honneur de M. de Toulouse,

(1) La Harpe dit que c'est en 1715 que les nations sauvages se soulevèrent contre les Anglais et en tuèrent plus de 800.

(2) Pénicaut.

(3) ibid.

amiral de France et directeur des colonies. Il était près du confluent de la Coosa et de la Tallapoosa, affluents de l'Alabama. De l'établissement de ce poste, Coxe, dans un ouvrage contemporain intitulé « Carolana », date le déclin de l'influence anglaise chez les Alibamons et les Chactas.[1] Les Taensas, fatigués de leurs hostilités continuelles contre les Oumas, vinrent à leur tour s'établir à la Mobile et, depuis lors, ils sont restés nos amis fidèles, suivant notre drapeau dans ses migrations. Il s'en trouvait encore à la Louisiane au commencement du siècle dernier.

Duclos ne partageait pas à l'égard de Bienville les sentiments de Lamothe Cadillac. Le 25 octobre, il écrivait au ministre : « Je ne saurais trop exalter la manière admirable dont M. de Bienville a su s'emparer de l'esprit des sauvages pour les dominer. Il a réussi par sa générosité, sa loyauté, sa scrupuleuse exactitude à tenir sa promesse et toute promesse faite, ainsi que par la manière ferme et équitable dont il rend la justice entre les différentes nations qui le prennent pour arbitre. Il s'est surtout concilié leur estime en sévissant contre tout vol ou déprédation commis par les Français qui sont obligés de faire amende honorable, chaque fois qu'ils ont fait quelque injure à un sauvage. » Dans le même rapport, Duclos accusait Cadillac de vouloir détourner à son profit les présents pour les sauvages et recommandait de lui imposer l'obligation de s'entendre à ce sujet avec Bienville « qui connait mieux que personne la force des nations sauvages et sait toute l'utilité et l'importance des présents à faire en conséquence. »[2]

Dans le même rapport déjà cité, Cadillac daignait toutefois reconnaître que l'on pouvait cultiver dans le pays le tabac et l'indigo et élever des vers à soie, mais dès le lendemain, ayant sans doute subi l'influence d'une des phases de la lune, il écrivait que c'était un mauvais pays bon à rien, ne pouvant produire ni tabac, ni blé, ni légumes, même à la hauteur des Natchez. Cantonné dans les sables de Biloxi et de l'île Dauphine dont il semble ne pouvoir s'éloigner, il juge ainsi à tort et à travers, sans avoir pris de renseignements sérieux, l'immense pays qu'il avait pour mission de développer. Qu'était-ce enfin que cette Louisiane, ainsi

(1) Hamilton.

(2) Tout cela m'est fourni par Gayarré.

calomniée, et que son aveugle gouverneur accusait de ne rien pouvoir produire ? tout bonnement un des pays les plus fertiles du monde ! Toutes les céréales y prospéraient ; les légumes d'Europe qui y étaient importés y réussissaient mieux que dans leur patrie d'origine, ainsi que certains fruits, les melons par exemple. Le petit maïs mûrissait en si peu de temps qu'on en pouvait faire deux récoltes dans un même champ et la même année. Je ne parle pas du riz, du coton, du tabac qui y sont chez eux. Les arbres de haute futaie, propres à construire des maisons ou à creuser des canots et à faire des mâts, y abondaient, ainsi que les plantes médicinales. Comme si la nature eut voulu y mettre le remède à côté du mal, de puissants sudorifiques permettaient d'y combattre la fièvre si redoutée dans ce pays. On y trouvait aussi l'herbe à serpent à sonnettes dont le bulbe, mâché et appliqué sur la plaie, guérissait en quelques heures la morsure du reptile, et dont les graines noires, au nombre de quatre, rendent le même son que sa queue, quand on secoue la tête de la plante arrivée à maturité. A cette époque, l'arbre le plus précieux de la région était le cirier dont le nom seul indique le produit qui se vendait aux îles 100 sous la jaune et 40 sous la verte. Cet arbre était indispensable dans un pays où les abeilles s'établissaient en terre pour s'abriter des ours. Au commencement d'avril les prairies étaient toutes rouges de fraises, et depuis le mois de mai jusqu'à la fin de l'été, des fleurs variées et belles parmi lesquelles on distinguait particulièrement les gueules de lion, se trouvaient en telle abondance qu'on voyait à peine l'herbe des prairies.(1)

Cadillac demandait la construction d'une église, mais il croit que les habitants seraient ravis de n'en point avoir. « Il y a 7 ou 8 ans, dit-il, que la plus grande partie n'a pas approché des sacrements » et il signale que ni officiers, y compris Bienville, ni soldats n'ont fait leurs Pâques. Il attaque en même temps le commissaire ordonnateur Duclos, le commensal et l'ami de Bienville. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les relations entre Cadillac et Bienville restèrent toujours tendues et pourtant, dans une lettre à son frère le baron de Longueil, Bienville parle avec éloge de la

(1) Je renvoie le lecteur qui aimerait plus de détails sur l'histoire naturelle de la Louisiane au tome deux de l'ouvrage de Le Page du Pratz.

fille de Cadillac qui avait beaucoup de mérite et qu'il songeait à épouser, mais le mariage n'eut jamais lieu, et il n'y a nullement lieu de croire la légende qui prétend qu'elle s'éprit de Bienville et que, quand Cadillac lui offrit sa main, il la refusa.[2]

Nous avons déjà parlé à plusieurs reprises de Juchereau de Saint-Denis. Ce Canadien est certainement, avec les frères Lemoyne, la figure la plus intéressante de l'histoire de la Louisiane à son origine. Sa carrière aventureuse pourrait fournir matière aux poètes et aux romanciers. Il était arrivé en Louisiane en 1699. Plein de force, de courage et de prudence, il parlait en outre toutes les langues sauvages de la région. A l'instigation de Cadillac, il partit cette année pour sa fameuse expédition du Mexique, aussi intéressante et pleine d'incidents romanesques qu'un feuilleton. Pénicaut qui l'accompagna jusqu'aux Natchitoches et Le Page du Pratz en donnent d'intéressants détails. Avant de partir, il envoya le premier chercher les Natchitoches pour les emmener avec lui et les rétablir à leur ancienne habitation qu'ils avaient abandonnée, 5 ans auparavant, par suite d'une inondation, mais ce ne fut pas sans peine qu'on les fit partir. Les Colapissas qui avaient toujours vécu en paix avec eux, furieux de les voir s'en aller, en tuèrent 17, et Pénicaut eut beaucoup de peine à sauver les autres. Arrivé aux Natchitoches, Saint-Denis, après y avoir rétabli la tribu de ce nom, y laissa 10 Français et avec 12 autres de nos gens, 15 Tonicas et 15 Natchitoches, il s'en alla à 50 lieues plus haut, dans la Rivière Rouge, aux Assinaïs et, de là, partit pour le Nouveau-Mexique afin d'y ouvrir des relations commerciales, car Crozat espérait y écouler ses marchandises. Après bien des jours de marche, il arriva à la forteresse Saint-Jean Baptiste ou Presidio del Norte, sur le Rio Bravo, dont le gouverneur, don Pedro de Villescas, le reçut très affablement, mais dut mander à son supérieur de Caouïs, à 180 milles de distance, l'arrivée de Saint-Denis. Le gouverneur de Caouïs envoya 25 cavaliers pour lui amener l'explorateur canadien, qui, pendant son sejour à Saint-Jean-Baptiste, avait conquis les bonnes grâces de la fille de don Pedro de Villescas. Le gouverneur de Caouïs le

(2) Hamilton.

garda sous différents prétextes jusqu'au commencement de 1715 et lui déclara alors qu'il était de son devoir de l'envoyer au vice-roi du Mexique, à Mexico, à 750 milles de distance. Avant de partir de ce dernier lieu, Saint-Denis écrivit à ses compagnons qui l'attendaient au Presidio del Norte de retourner aux Natchitoches. Nous le laisserons au moment de son départ pour le Mexique où nous le retrouverons plus tard.

Cette même année, sur 32 villages que possédaient les Chactas, 2 n'ayant pas voulu, à l'encontre des autres, recevoir d'Anglais chez eux, leurs habitants furent chassés par leurs compatriotes et vinrent s'établir près de la Mobile.

1715.—Cadillac fit un voyage aux Illinois. En chemin, par son humeur fantasque et sa hauteur intempestive il s'aliéna complètement la puissante nation des Natchez, tout en s'attribuant le mérite d'avoir poussé partout les Indiens contre les Anglais, résultat dû à l'admirable politique de Bienville qui avait su gagner les bonnes grâces des sauvages et les lancer contre nos adversaires.(1) Le gouverneur ne rêvait que mines d'or et d'argent au lieu de penser à l'agriculture. Il battit pendant 8 mois les forêts de l'Illinois à la recherche de mines chimériques. Un nommé Dutigné, venant du Canada, lui avait présenté, comme trouvés aux Illinois, des morceaux de minerai contenant une assez grande quantité d'argent qui avaient été apportés aux Illinois par un Espagnol venant du Mexique. Celui-ci en avait fait cadeau à un habitant de Kaskakia qui, à son tour, l'avait donné à Dutigné. C'est à la suite de cette belle expédition que Cadillac prétendait que le Mississipi était un torrent pendant 6 mois de l'année et que, le reste du temps, les eaux y étaient si basses que les piroques pouvaient à peine y passer. En remontant le Mississipi et en le descendant, il avait refusé le calumet de paix des Natchez, ce qui leur avait fait croire qu'on voulait leur faire la guerre. Du reste, sa conduite stupide envers les sauvages, depuis son arrivée, les avait aliénés et les Anglais avaient profité de ces dispositions pour établir des magasins aux Chactas, aux Natchez, aux Yasous et aux Chickassas, d'où ils envoyaient des émissaires pour déta-

(1) Gayarré.

cher de nous les nations qui persévéraient encore dans notre alliance.[1] Heureusement, Bienville réussit à faire échouer leurs projets, du moins en ce qui concernait les Chactas.

Il envoya chercher les chefs des 30 villages qui avaient reçu des Anglais chez eux, en leur faisant savoir qu'il ne voulait pas de commerce avec eux, à moins qu'ils ne reçussent en paix leurs compatriotes des deux villages qui nous étaient restés fidèles et qu'on lui apportât la tête d'Outactachton, frère du chef principal de leur nation, comme ayant le plus contribué à faire recevoir les Anglais et à fomenter la guerre civile. L'interprète étant arrivé chez les Chactas leur exposa la communication dont Bienville l'avait chargé et qui excita un grand murmure. Cependant tous les chefs convinrent qu'il fallait écouter la parole de l'esprit de leur père et, dans l'instant, ils firent couper la tête du frère du grand chef, et les indigènes des deux villages qui avaient été chassés retournèrent au milieu de leurs frères qui leur donnèrent semences et vivres, en attendant qu'ils pussent de nouveau subsister par eux-mêmes. Avant d'envoyer l'interprète, Bienville avait représenté aux chefs Chactas qu'ils étaient loin des Anglais, qu'ils recevaient difficilement d'eux des marchandises qui ne leur parviendraient que par l'intermédiaire de tribus sur la bonne foi desquelles ils ne pouvaient compter, qu'au contraire, les Français dont ils avaient eu leurs principales denrées, pouvaient leur en fournir facilement, vu leur proximité. Ils promirent de nous être fidèles, et, quelque temps après, pillèrent les effets des traitants anglais qui se trouvaient chez eux et en menèrent trois à la Mobile.[2]

Le 15 août, la flûte la *Dauphine* qui amenait deux compagnies d'infanterie, apportait en même temps à Bienville une commission de commandant du Mississipi et rivières y affluentes.

Quatre Français étant montés aux Illinois pour y trafiquer, les quatre Natchez qu'ils avaient pris en passant pour les aider, moyennant salaire, à remonter le fleuve, les assassinèrent pendant leur sommeil, les deshabillèrent et les jetèrent dans le fleuve, puis redescendirent chez eux avec les marchandises qu'ils avaient

(1) Gayarré.

(2) B. de la Harpe.

trouvées dans le canot de nos gens. Vu la distance et le manque de communications, on fut quelque temps sans savoir ce qui s'était passé. Quand Cadillac en eut connaissance, ainsi que des menées de certains Natchez qui s'étaient emparés des marchandises de M. Laloire des Ursins, il envoya Bienville avec un petit détachement et les vivres nécessaires pour 3 mois, aux Natchez. Bienville, suivant l'ordre de M. de Pontchartrain, avait demandé 80 hommes à Cadillac, mais celui-ci refusa et il fallut partir avec la compagnie de M. de Richebourg qui n'était que de 34 hommes et 15 matelots, ce qui n'était pas beaucoup pour aller contre une tribu qui comptait au moins 800 guerriers, (1200 d'après Pénicaut qui était de l'expédition). Le 23 avril, on arriva aux Tonicas, à 18 lieues au dessous des Natchez, après avoir trouvé une lettre enveloppée dans un petit sac de toile. Ce sac pendait à la branche d'un arbre qui s'avançait assez sur le bord du Mississipi pour qu'on aperçut le sac sur lequel on avait inscrit en gros caractères : « au premier Français qui passera ». C'était M. Davion qui se trouvait aux Tonicas et qui mandait à nos gens que les Natchez avaient arrêté un Canadien nommé Richard qui descendait des Illinois et, après lui avoir pris ses marchandises, lui avaient coupé les mains et les pieds et l'avaient jeté dans un bourbier. Le père Davion faisait aussi savoir que les Tonicas avaient reçu des présents pour tuer Bienville. Celui-ci qui avait cru d'abord que les rapports qu'on lui avait faits de la désaffection des Natchez étaient exagérés, vit que la chose était sérieuse. Il fit donc débarquer son monde à la croix du Portage des Tonicas, alla camper dans une île au milieu d'une baie et, dès le 24 avril, y éleva un fort pour se garder contre toute surprise, Quand le fort fut avancé, quelques voyageurs canadiens qui descendaient le fleuve se joignirent à la troupe de Bienville. Celui-ci envoya M. de Tissenel avec 20 hommes aux Natchez, pour parler aux chefs et leur dire qu'il les attendait à la baie des Tonicas. Le 27 avril, il arriva trois Natchez envoyés par les chefs qui présentèrent le calumet de paix à Bienville, mais il le refusa en disant qu'il ne le recevrait que lorsqu'il lui serait présenté par les chefs soleils. Ils s'en retournèrent le 28 avec un petit Français qui parlait bien leur langue et, le même jour, Bienville envoya un Canadien des

plus adroits et des plus hardis remonter le fleuve, pour avertir 15 habitants qui devaient descendre des Illinois de s'arrêter, car le père Davion avait prévenu que les Natchez se proposaient de les surprendre et de les tuer. Bienville remit à ce Canadien une douzaine de grandes feuilles de parchemin pour les placer aux pourtours de la rivière. Il s'y trouvait écrit en gros caractères : « les Natchez ont déclaré la guerre aux Français et M. de Bienville est campé aux Tonicas. » Le 4 mai, arrivèrent au camp 6 Canadiens qui avaient été pris par les Natchez avec leurs marchandises et menés au village de Le Barbu, un chef redouté pour ses méfaits et qui nous était particulièrement hostile, mais ils furent délivrés par les grands chefs qui grondèrent Le Barbu de ce qu'il avait fait arrêter ces Français et piller leurs marchandises. Le 8, arrivèrent 28 chefs Natchez avec le jeune Français, envoyé comme interprête, et un habitant des Illinois qui ignorait l'état des affaires. Du plus loin qu'on les aperçut, on tendit quantité de toiles avec des piquets et des perches, en façon de tentes, dans le fort, de sorte que le petit parti français semblait comme un camp de 600 hommes. Dès que les Indiens furent dans le fort, on les conduisit à Bienville auquel ils voulaient présenter le calumet de paix, mais il le refusa, à leur grand effroi, et ils crurent leur dernier jour venu. Bienville leur déclara d'une voix forte qu'il leur demandait satisfaction des cinq Français qu'ils avaient tués et qu'il voulait avoir les sauvages qui avaient commis ces meurtres ou leurs têtes, entre autres, celle du chef appelé la Terre Blanche.[1] En attendant leur décision, il les fit mettre aux fers. Le soir, il fit venir dans sa tente le grand chef de la nation, le grand Soleil et ses deux frères, le Serpent Piqué et le petit Soleil. Il les rassura en leur disant qu'il savait bien que ce n'était point par leur ordre qu'on avait tué les Français, et il les prévint qu'il ne se contenterait pas de la chevelure des meurtriers, mais qu'il lui fallait leurs têtes, afin de les reconnaître par leurs piqures ou tatouages. Il leur accorda cette nuit pour se consulter sur les moyens qu'ils avaient à prendre pour lui faire prompte satisfaction, et il leur rappela les nombreux exemples de

(1) Pénicaut.

justice qu'il avait donnés. Le lendemain 9, les 3 chefs demandèrent à lui parler et lui dirent qu'il n'y avait personne assez puissant et ayant assez d'autorité pour entreprendre de tuer les hommes dont il demandait la tête, que s'il voulait le permettre, le Serpent Piqué irait tenter d'accomplir cette dangereuse mission, mais Bienville envoya le Petit Soleil avec une pirogue armée qui le conduisit à 2 lieues au dessous de son village qu'il gagna à pied.

Le 10 mai, arrivèrent au camp deux Canadiens qui avaient trouvé au-dessus des Natchez une des feuilles de parchemin qui prévenaient nos gens de ce qui se passait. Le 12, le Canadien qui était parti, le 27 avril, avec un Illinois, pour distribuer les morceaux de parchemin le long du fleuve, arriva avec 11 Français qu'il avait rencontrés au dessus des Natchez et qui allaient se livrer à cette nation, lorsqu'ils firent cette heureuse rencontre. Ils avaient 7 pirogues chargées de grains et de farines qui furent les bienvenues, car nos gens commençaient à en manquer. Un des leurs et deux Illinois qui les accompagnaient s'étaient égarés en chemin et avaient été se faire prendre aux Natchez. Le 14 mai, le Petit Soleil revint et rapporta à Bienville trois têtes dont deux appartenant aux meurtriers, mais la troisième était celle du frère d'un des meurtriers qui s'était enfui. Bienville le fit avouer au Petit Soleil et lui reprocha d'avoir fait mourir un innocent. Le chef Natchez avait ramené avec lui le Français et les deux Illinois dont il est parlé plus haut et qui l'avaient échappé belle, car il les avait délivrés du poteau de torture où ils allaient être brûlés. Le 15, on envoya aux Natchez deux chefs de guerre et le grand prêtre du temple qui se faisaient forts de rapporter la tête du chef La Terre Blanche (Oyelape), et ce même jour, le chef des Tonicas vint avec le père Davion proposer 40 de ses guerriers pour nous garder la nuit, parceque, prétendait-il, les Natchez avaient pris la résolution de descendre tous en pirogue et de venir égorger nos gens. Bienville qui se méfiait des Tonicas le remercia, mais lui dit qu'il n'avait pas besoin de secours.

Le Mississipi commença à déborder et à inonder tout le terrain de l'île où se trouvait notre camp. L'eau passa à un demi-

pied au-dessus des plus hautes terres et, comme il faisait déjà des chaleurs excessives, cela ne tarda pas à occasionner des fièvres, des coliques et des maux de jambes parmi les troupes et les habitants. Bienville ne pouvant rester sous sa tente, se fit faire une baraque entourée de pieux et couverte d'écorces d'arbre. Le Serpent Piqué ayant attrapé la fièvre, Bienville le fit sortir de prison ainsi que ses deux frères. Il leur permit de se tenir tout le jour chez lui et leur fit faire des lits dans sa baraque. Sous son influence, les trois chefs finirent par avouer que les chefs de guerre des villages des Noyers, de la Terre Blanche et des Grigas étaient les seuls auteurs des désordres arrivés dans leur nation, les seuls qui eussent attiré les Anglais dans leur village et que, par leur ordre, les Français avaient été tués ; qu'il y en avait deux aux fers dans la prison, le Barbu, leur frère de mère et Alahoflechia, que le troisième, la Terre Blanche, n'était pas descendu avec eux ; que ces trois chefs avaient pris une autorité si grande sur leur nation qu'ils étaient plus craints et plus obéis qu'eux-mêmes. Ils avertirent aussi Bienville qu'il y avait dans la prison deux autres guerriers qui avaient tué en mars le pauvre Canadien qui avait été jeté dans un bourbier, après avoir eu les mains et les pieds coupés. Le 25 mai, les deux chefs qui avaient été envoyés aux villages Natchez pour avoir la tête du chef la Terre Blanche revinrent, disant qu'il était en fuite.

Cependant il fallait en finir. Le nombre des malades augmentait dans le camp de Bienville. D'ailleurs les Natchez pouvaient intercepter notre commerce par le Mississipi. Le 1er juin, on fit sortir du fort, à l'exception des meurtriers, tous les Natchez qui y étaient depuis plus de trois semaines, et Bienville leur accorda la paix et la vie sauve aux conditions suivantes : Ils tueraient le chef La Terre Blanche aussitôt qu'ils pourraient l'attraper ou qu'il reparaîtrait dans son village ; ils restitueraient tout ce qu'on avait pillé tant dans les magasins de la Compagnie que dans la cabane du chevalier de la Loire des Ursins ou indemniseraient pour tout ce qui avait été perdu ; enfin ils consentiraient à l'établissement chez eux d'un fort, pour l'érection duquel ils prépareraient les bois et les écorces nécessaires, avant la fin de juillet.

Le 3 juin, M. de Pailloux avec 2 soldats alla au village avec

tous les chefs, à l'exception du Serpent Piqué et de ses deux frères qu'on garda comme ôtages. Les autres allaient consulter leurs guerriers pour savoir s'ils voulaient accepter la paix aux conditions indiquées. Sur le conseil du Serpent Piqué, on fit courir le bruit que les 4 criminels (Le Barbu, Alahofléchia et les deux autres guerriers) qu'on gardait seraient seulement envoyés dans le bas de la colonie, et il alla les trouver dans leur prison pour leur assurer qu'ils ne mourraient point, bien qu'il sût le contraire, mais il craignait que si on savait la vérité, cela occasionnerait du tumulte. Le 7 juin, 2 vieillards arrivèrent des Natchez, qui présentèrent à Bienville le calumet de paix. Le 8 on les renvoya chez eux et, avec eux, quatre soldats, des outils et des ferrements pour aider à construire le fort. Pailloux avait trouvé un site favorable sur un cap de 200 pieds de haut au dessus du Mississipi. On donna au nouveau fort le nom de Rosalie, la femme de Pontchartrain, le ministre de la marine.[1]

Le 12 juin, Bienville permit aux voyageurs canadiens qu'il retenait depuis quelque temps d'aller à leur commerce, au bas de la colonie, et leur fit remettre les deux chefs de guerre avec l'ordre de leur casser la tête, quand ils seraient à 10 ou 12 lieues. Le Barbu, aussi intrépide qu'il était cruel, chanta sa chanson de mort en s'embarquant et déclara qu'il regrettait de ne pas avoir tué plus de Français. Quant aux deux autres guerriers, on les exécuta sur place. Bienville fit passer les malades et les convalescents aux Tonicas dont il ne se méfiait plus, dont les terres sont plus hautes et où nos gens furent très bien soignés.

Le 14 juin, ayant appris par des Natchitoches que les Espagnols du Mexique, au nombre de 500, avec 250 mulets de charge, venaient s'établir sur la Rivière Rouge, il fit partir sur le champ 6 soldats et un sergent pour aller occuper le haut de la rivière avant eux.

Le 3 août, le fort aux Natchez étant entièrement terminé, on y laissa le major des troupes Pailloux avec 12 hommes. Le commun du peuple qui n'avait point pris part au meurtre des Français nous accueillit très bien. Le 28 août, Bienville redescendait à la Mobile où il arriva le 4 octobre et où il reçut un paquet con-

(1) Garneau.

tenant un ordre du roi qui lui enjoignait de commander dans la colonie, en attendant l'arrivée du nouveau gouverneur, M. de l'Epinay, de sorte qu'il n'eut pas le désagrément de rendre compte de l'expédition qu'il avait si bien conduite et si bien terminée à Lamothe-Cadillac. Celui-ci l'accusait d'avoir violé le droit des gens en faisant mourir les chefs dont il s'était emparé par surprise. Sans doute, le procédé de Bienville n'était pas conforme aux idées des peuples civilisés, mais s'il s'y était pris autrement avec les faibles moyens qu'il avait à sa disposition, il courait peut-être au devant d'un échec qui serait devenu un désastre pour la colonie et aurait causé la mort d'un grand nombre d'hommes. Il se présente de ces cas difficiles où l'on est obligé de sacrifier les principes pour, de deux maux, choisir le moindre.[1]

Les plaintes perpétuelles de Cadillac avaient fini par faire perdre patience à Crozat qui mit cette apostille à une des dépêches du gouverneur de la Louisiane : « je suis d'opinion que tous les désordres dont M. de Lamothe se plaint dans la colonie proviennent de la mauvaise administration de M. de Lamothe lui-même, » et le ministre y ajouta de son côté : « M. de Lamothe-Cadillac et Duclos qui ont des caractères incompatibles, sans avoir l'intelligence nécessaire à leurs fonctions, sont révoqués et remplacés. »

Détournons notre pensée de ces misères pour contempler quelque chose de plus haut et de plus intéressant, je veux dire le père Davion, dont nous avons déjà parlé et qui mérite plus qu'une mention banale. Nous avons vu les services qu'il nous avait rendus dans l'expédition contre les Natchez. Sentinelle perdue de la patrie et du christianisme, véritable Bayard de l'Evangile et comme Bayard, sans peur et sans reproche, passant sa vie presque seul au milieu des Indiens, c'est une de ces figures héroïques de prêtre que leur zèle apostolique poussait à braver toutes les fatigues, tous les dégoûts et tous les dangers, que nous rencontrons si fréquemment alors et qui constituent à cette époque pour tout bon Français, quelles que soient ses opinions politiques ou ses croyances religieuses, une des plus pures et des plus hautes gloires

(1) Tous les détails que j'ai donnés sur cette première expédition contre les Natchez sont extraits du mémoire de M. de Richebourg, reproduit en partie par Gayarré.

de la France et de la civilisation. Pour comprendre de pareilles âmes, il faut relire Polyeucte, ce chef d'œuvre par excellence du plus grand de nos tragiques ou Athalie, le chef d'œuvre de Racine. Comme le héros de Corneille, le père Davion aurait pu dire «Dieu fait part, au besoin, de sa force infinie.» Comme le grand-prêtre Joad, il aurait pu ajouter : «je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.» Un soir il était allé dans le temple des Yasous (Yazoos)(1) briser leurs idoles et en avait rapporté les morceaux chez lui. Il pensait bien que les Indiens allaient le faire mourir et avait dit à Brunot, le petit Français qui le servait, de fuir et de descendre le fleuve pour arriver à nos établissements. Les sauvages, en effet, coururent à sa cabane pour les tuer tous deux, mais le grand chef des Yasous qui aimait le bon prêtre lui sauva la vie.

J'ai lu quelque part une magnifique légende où une jeune romaine, patricienne et païenne, voyant passer le Christ sur son douloureux chemin du Calvaire, est frappée à l'aspect de la résignation suprême mêlée de force,empreinte sur la face de l'Homme-Dieu. Elle profite des détours de la voie douloureuse pour se trouver une deuxième fois sur son passage et, quand il repasse devant elle, mue par une impulsion soudaine et irrésistible, elle lui crie qu'elle croit en lui. Atteinte presque immédiatement après d'une maladie mortelle, au bout de 3 jours, elle se trouve sur son lit d'agonie, entourée de tous les siens qui la pleurent et se lamentent de la voir disparaître dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté, mais au moment ou elle expire, voilà que le grand ressuscité qui vient de vaincre la mort, paraît tout à coup dans la chambre, entouré d'un nimbe de gloire et, dans son vol triomphant, il emporte l'âme de la défunte en Paradis. Espérons qu'à son heure dernière, le chef des Yasous, en dépit des chevelures suspendues à la porte de sa cabane, a eu la même récompense et que son âme, par la volonté du Fils, assis désormais à la droite du Père, s'est élancée, non vers les territoires ou le guerrier poursuit gibier et poisson dans une chasse et une pêche sans trêve et sans

(1) La rivière des Yasous ou le Yazoo se trouvait à 40 lieues au Nord des Natchez.

fin, mais vers les hauteurs où les élus célèbrent dans des chants suaves le triomphe définitif de la Nouvelle Jérusalem.

Le père Davion avait sa cellule sur une éminence qu'on appelait la roche à Davion, sur la rive orientale du Mississipi, entre les villes actuelles de Saint-Francisville et de Natchez, à l'endroit où fut construit le fort Adams. « Telle était la vénération que les Indiens avaient pour cet homme saint que, même après sa mort, ils portaient leurs nouveau-nés sur la colline sacrée pour attirer sur leurs têtes les bénédictions du ciel »[(1)].

Ce même mois d'août qui avait vu la fin de l'expédition contre les Natchez, Saint-Denis était revenu de son expédition au Mexique. Nous l'avons laissé se mettre en route de Caouïs (ou Caouïl) pour Mexico où, à son arrivée le 15 juin 1715, il fut d'abord jeté en prison. Il fut relâché au bout de trois mois, grâce aux sollicitations de plusieurs Français au service de l'Espagne. Le vice-roi Linares, ayant reconnu son mérite, le traita avec beaucoup de bienveillance et lui offrit le commandement d'une compagnie de cavalerie qu'il refusa. D'après Le Page du Pratz, le vice-roi aurait promis à Saint-Denis de faire un traité de commerce avec nous, quand les Espagnols seraient aux Assinaïs, et Saint-Denis se serait chargé de les y établir en retournant en Louisiane. Linares le renvoya à Caouïs, après lui avoir fourni de l'argent. De là, l'explorateur retourna au Presidio del Norte où il rendit à don Pedro de Villescas un grand service, en lui ramenant par la persuasion une tribu indienne qui, fatiguée des exactions des Espagnols, voulait émigrer. C'est alors qu'il se maria avec la fille de don Pedro et il resta 6 mois avec sa femme qu'il quitta enceinte, pour aller établir les Espagnols aux Assinaïs. Il arriva enfin à la Mobile avec don Juan de Villescas, un oncle de sa femme et trois autres Espagnols.[(2)]

1716.—Saint-Denis, à peine arrivé, se résolut à profiter de ce qu'on envoyait un détachement aux Natchitoches pour repartir. Il se mit en route le 13 août. Pour subvenir aux frais de cette nouvelle expédition, Cadillac avait été obligé de former une com-

(1) Gayarré.

(2) ibid.

pagnie des colons les plus solvables de la colonie, auxquels les commis de Crozat consentirent à avancer les marchandises qu'on leur demandait, chose qu'ils avaient refusée à Cadillac lui-même, bien que les magasins fussent pleins. Malheureusement quelques-uns des associés voulurent, à toute force, accompagner l'expédition. C'est justement ce que craignait Saint-Denis et je raconterai par la suite les inconvénients qui en résultèrent.[1]

Le curé de la Vente avait demandé que l'on autorisât les mariages des Français avec les sauvagesses chrétiennes, mais sa demande fut rejetée. En revanche, sans doute pour améliorer la moralité de la colonie, Crozat obtint de faire passer tous les ans à la Louisiane 100 faux-sauniers qui devaient travailler trois ans comme engagés, puis recevoir des terres, et 100 filles ramassées dans les hopitaux, pour accélérer le peuplement.[2]

1717.—Le 9 mars, arrivaient à l'île Dauphine 3 vaisseaux avec 3 compagnies d'infanterie, 50 colons, M. de l'Epinay et M. Hubert, le nouveau commissaire ordonnateur qui remplaçait M. Duclos, tous deux nommés par une ordonnance du 8 octobre 1716. Des instructions avaient été données au gouverneur et au commissaire, lenr recommandant de vivre en bonne intelligence et définissant leurs pouvoirs respectifs.[3]

Hubert était un homme capable, mais se montra, dès le principe, hostile à Bienville. Il poussa la haine contre lui jusqu'à l'accuser en France d'être pensionné par les Espagnols, pour empêcher la colonie de réussir. On comprend bien que Bienville ne put le lui pardonner et lui marqua son ressentiment dans les occasions qui se presentèrent.[4]

Dans une lettre adressée au conseil de marine, le 10 mai, du fort Louis de la Mobile, Bienville, tout en remerciant le conseil de la satisfaction qu'il témoignait de sa conduite, se plaint que ses services ont été mal récompensés. Il attribue son peu d'avancement à une pique de Pontchartrain contre d'Iberville et demande

(1) Pénicaut et le Page du Pratz.
(2) Gayarré.
(3) ibid.
(4) B. de la Harpe.

la croix de Saint-Louis, en disant que les sauvages sont surpris de voir cette distinction accordée à d'autres qu'à lui et qui servent sous ses ordres. Il demande aussi qu'on lui augmente ses appointements (il ne recevait que 2000 livres). C'était un des mauvais côtés de l'ancien régime de ne donner souvent que des salaires dérisoires à des hommes revêtus de hautes fonctions et ayant, avec de grandes responsabilités, des pouvoirs très étendus, si bien qu'on hésite à condamner sévèrement, même devant les accusations de concussion et de péculat les mieux établies.

Il est vrai que cette année on concéda à Bienville l'île à la Corne, située juste au sud de la baie des Pascagoulas et de la rivière du même nom, mais on la lui concéda en roture, et non en fief, comme il l'avait demandée. En outre, il eut la croix de Saint-Louis, mais cela ne calma pas son mécontentement, car il se croyait plus de titres que tout autre au gouvernement de la Louisiane. La colonie se divisa en deux camps, l'un ayant Bienville à sa tête, et l'autre l'Epinay et Hubert avec tous ceux qui étaient mécontents ou jaloux de Bienville.[1]

Les tentatives faites par Crozat pour faire de la contrebande avec les Espagnols ne réussirent pas mieux que ses essais de commerce régulier. Les transactions avec les Indiens ne représentaient qu'un trafic peu considérable.[2] Aussi, au bout de 4 ans, Crozat avait-il dépensé 450,000 livres et n'en avait-il fait que 300,000 de profit. Il ne pouvait plus payer ses dettes ni ses hommes, et le 21 août 1717, il rendit ses privilèges au roi[3], en lui représentant qu'il s'était chargé d'un fardeau au-dessus de ses forces. Sa proposition fut acceptée le 13, et on résolut de charger une compagnie de soutenir l'établissement de la Louisiane. En vertu de cette délibération, on créa la Compagnie d'Occident dont la charte fut enrégistrée au parlement de Paris le 6 septembre 1717. Law était à la tête de la Compagnie. Parmi ses privilèges, elle eut le contrôle exclusif du commerce de la Louisiane pendant 25 ans, à partir du 1er janvier 1718. Les habitants devaient être exempts d'impots pendant cette période de temps.[4] Pour l'éta-

(1) Gayarré.

(2) Ibid.

(3) Wallace.

blissement de la colonie, Law créa des actions de 500 livres chacune dont la valeur était fournie en billets d'état payables au porteur et qu'on pouvait négocier, acheter ou vendre. En peu de temps ces actions furent portées à 100 millions dont la valeur était hypothéquée sur les terres du Mississipi qu'on vendait à bas prix en quantité immense.(1) La Compagnie s'engageait à transporter pendant la durée de sa charte 6,000 blancs et 3,000 nègres à la Louisiane, mais il lui était défendu de tirer des autres possessions française d'outre-mer aucun blanc ou noir sans la permission du gouverneur de la colonie du Mississipi.(2)

Pendant les cinq années d'existence de la charte de Crozat, l'agriculture et le commerce de la Louisiane n'avaient nullement prospéré. La population, en comptant les troupes, ne dépassait pas 700 âmes (1,500 d'après Wallace). Le monopole de Crozat passait à une compagnie. La France d'alors n'imaginait pas d'autre moyen pour faire prospérer ses établissements d'outre-mer. Toutefois la remise par Crozat de la colonie au gouvernement fut un grand bonheur pour l'avenir du pays. A l'exception des trois forts construits chez les Natchez, les Alibamons et les Natchitoches, il n'avait fait que retarder les progrès de la Louisiane où l'on ne connaissait encore que l'horticulture et dont 700 individus blancs ou noirs composaient toute la population.(3)

Pendant qu'on était occupé à la construction d'un fort, à l'île Dauphine, un navire anglais vint auquel on rendit ceux des Anglais et des anglaises qui voulurent partir, que Bienville avait rachetés aux Alibamons et aux Canapouces et qui se trouvaient depuis deux ans et demi à la Mobile. Pendant près de deux mois, les nations sauvages vinrent chanter le calumet de paix à M. de l'Epinay. Sur la fin du mois d'août, l'entrée du port de l'île Dauphine fut bouchée par un amas prodigieux de sable qu'une tempête épouvantable y rassembla ; quantité de bestiaux furent noyés. L'Epinay et Bienville, voyant que les vaisseaux de France ne pouvaient plus mouiller que sur la rade de l'île aux Vaisseaux, à l'ouest de l'île Dauphine, résolurent de faire bâtir

(1) Dubouchel.
(2) M. Benjamin Sulte.
(3) Dubouchel.

un fort vis-à-vis de cette rade, sur terre ferme. On choisit pour cela un terrain à une lieue à l'ouest de l'ancien Biloxi, et on nomma ce fort le nouveau Biloxi. En même temps qu'on y travaillait, c'est-à-dire vers la fin de l'année, arriva à la rade de l'île Dauphine un navire qui amenait beaucoup d'ouvriers et de faux sauniers qu'on fit travailler au nouvel établissement.[1] Le 29 octobre 1717, le Conseil d'état envoya à l'Epinay l'ordre de remettre le commandement de la colonie à Bienville et de repasser en France. Ce qu'il avait fait de plus remarquable était l'ordonnance par laquelle il défendait aux habitants de vendre de l'eau de vie aux sauvages, mesure très impopulaire, car cette liqueur était malheureusement le moyen de séduction le plus puissant pour tout obtenir des sauvages.



(1) Pénicaut.



CHAPITRE III

De la nomination de Bienville comme gouverneur de la Louisiane jusqu'à son rappel.

1718-1726

Bienville nommé gouverneur, fondation de la Nouvelle-Orléans.—La Compagnie d'Occident pousse la colonisation vigoureusement.—Suite des aventures de Saint-Denis. — Guerre avec l'Espagne ; prise et perte de Pensacola.— Défense de l'ile Dauphine par Sérigny, reprise de Pensacola. — Le Nouveau Biloxi devient le quartier-général de la colonie.—Proclamation de la Compagnie fixant les prix.—Explorations de La Harpe.—La colonie se peuple de blancs et de nègres.—Les Allemands.—Chûte de Law et résultat de l'application de son système à la Louisiane.—Emigrants morts de faim.— Envoi de trois commissaires par le régent, Charlevoix.—Episode tragique aux Yasous, une femme héroïque.—Nouvelle campagne de Bienville contre les Natchez, il brûle les villages coupables.—Transport du siège du gouvernement à la Nouvelle-Orléans.—Bienville rappelé par suite des intrigues de ses ennemis promulgue le code noir et, à son arrivée en France, présente un mémoire justificatif.


LE 9 février arrivaient les 3 premiers navires de la Compagnie d'Occident, amenant 3 compagnies d'infanterie et 69 colons pour les concessions de l'Epinay et d'Hubert.

Ce même mois, d'après le journal historique tiré des mémoires originaux par le chevalier de Beaurain, géographe ordinaire du roi, Bienville choisit sur les bords du Mississipi, à 162 kilomètres de son embouchure, en remontant à droite, un site qu'il avait remarqué auparavant et dont il avait parlé à l'Epinay, pour

y établir le principal comptoir de la colonie. Ce fut « le Nouvel Orléans », ainsi nommé en l'honneur du régent du royaume. Il se trouvait près de l'endroit où le fleuve communique par le ruisseau ou bayou qu'on nommait alors Saint-Jean d'Iberville, avec le lac Pontchartrain. Le Mississipi y décrit une courbe en forme de demi-cercle vers l'est. L'assise en était basse et marécageuse[1], mais la proximité des lacs Borgne et Pontchartrain, la possibilité de canaliser le fleuve jusqu'à la mer préparaient un bel avenir à la future cité. « Bienville, dit le géographe Elisée Reclus, fit preuve d'une intelligence divinatrice quand il fonda, en 1718, la première baraque du Nouvel Orléans. » Il envoya M. de la Tour, ingénieur en chef de la colonie, avec 80 faux sauniers qui venaient d'arriver, pour défricher le terrain et le dessécher. Le commissaire ordonnateur Hubert se refusa malheureusement à y transporter les bureaux et les magasins de la Compagnie qui étaient à l'île Dauphime et à la Mobile, parce qu'ils étaient plus près de la mer, ce qui retarda le développement de la ville naissante.[2]

Le 8 mars, il arrivait à la rade de l'île aux Vaisseaux. deux autres navires qui amenaient des soldats et des officiers appartenant à la Compagnie et 600 colons de tout âge, de tout sexe et de toute condition, auxquels on accorda des concessions. Boisbriant arriva par un de ces navires, apportant la nomination de Bienville comme commandant général de la Louisiane. Lui-même était nommé gouverneur aux Illinois où il monta quelques jours après avec 10 canots, 100 soldats et plusieurs officiers. De 1718 à 1720, il y construisit le fort de Chartres qui devint le principal centre de l'influence française dans cette région. La nomination de Bienville causa une satisfaction générale, car personne ne connaissait mieux les besoins et les ressources de la colonie.[3]

En 1717, il était arrivé à la rade de l'île aux Vaisseaux un petit bâtiment, le Neptune, qui resta toujours à la Louisiane. Il

(1) Encore aujourd'hui, les terrains ne s'élèvent qu'à 3 mètres, en hauteur moyenne et, dans les faubourgs les plus éloignés du fleuve, la terre basse et spongieuse dépasse à peine le niveau marin. Elisée Reclus, *Géographie Universelle.*

(2) Wallace.

(3) Pénicaut.

s'agissait de savoir s'il pouvait servir à tranporter les vivres nécessaires pour les ouvriers qui travaillaient à l'établissement de la future capitale. On sonda les passes et Bienville, en dépit des critiques, le fit passer sur la barre et résolut ainsi le problème.

La Compagnie d'Occident devint la Compagnie des Indes dont le duc d'Orléans fut déclaré gouverneur. Elle embrassait toutes les colonies françaises d'Asie, d'Amérique et d'Afrique. Cette Compagnie jugea avec raison qu'il fallait, avant tout, encourager l'agriculture. En juin 1718 arrivaient sur 3 frégates 800 colons parmi lesquels se trouvaient des gentilshommes et d'anciens officiers. Les premiers espéraient obtenir des seigneuries comme on faisait au Canada. Ces colons furent dispersés sur différents points. Parmi eux se trouvaient Bénard de la Harpe avec 40 de ses gens et Le Page du Pratz avec 10 ; tous deux devaient laisser leur nom dans l'histoire de la colonie, aussi bien par leurs voyages que par leurs écrits. Toutefois cette émigration ne renfermait pas que des éléments propres à la colonisation. Bienville, dans une dépêche du 25 septembre, se plaint de ce que la Compagnie n'envoie pas de charpentiers ni de laboureurs. D'ailleurs beaucoup de paysans émigrés périrent victimes du climat.

Dans le courant de cette année, Bienville envoya M. de la Boulaye, lieutenant, avec 30 hommes et beaucoup de munitions et de marchandises, établir un poste aux Yazous et renforça le poste de Natchitoches de 40 hommes, commandés par M. de Lotbinière. Les Chétimachas continuaient à se montrer hostiles ; ils avaient tué deux sergents. Par l'intermédiaire de Pénicaut, on fit la paix avec eux à condition qu'on ne leur rendrait pas les esclaves qu'on avait faits sur eux, qu'ils rendraient tous les Français qu'ils pouvaient avoir dans leur tribu et qu'ils viendraient s'établir à une lieue au-dessous de la concession de M. Paris, ce qu'ils firent en effet. Les Chaouchas, de leur côté, vinrent s'établir à 3 lieues au-dessous de la Nouvelle-Orléans, les Ouachas à 11 lieues au-dessus. Enfin les Colapissas qui habitaient jusqu'ici les bords du lac Pontchartrain, allèrent s'installer à 13 lieues au-dessus de la Nouvelle-Orléans à droite. Toutes ces nations labo-

rieuses rendirent de grands services par les secours en vivres qu'elles fournissaient.[1]

En octobre, Bénard de la Harpe partait pour son voyage de découvertes dans la région qui s'étendait entre la Rivière Rouge et le haut Arkansas et qu'il décrit dans un journal intéressant.

Vers la fin de l'année (d'après Pénicaut), Saint-Denis revint de son deuxième voyage avec son fidèle valet Jalot et alla voir Bienville, mais ne lui raconta pas grand chose de son voyage à cause d'une pique qu'ils avaient eue ensemble. Il alla ensuite s'établir au vieux fort de Biloxi avec ses esclaves et ses effets. Parti de la Mobile le 13 août 1716, il passa l'hiver aux Assinaïs, d'où il repartit en mars 1717 pour le presidio de Saint-Jean-Baptiste. Afin que les marchandises qu'il transportait ne fussent point confisquées, il annonça qu'elles étaient à lui, car il n'y avait pas de traité de commerce entre les deux nations, et il voulut faire quelques libéralités aux Espagnols pour se les concilier, mais l'indocilité, l'avarice et l'indiscrétion des intéressés qui l'accompagnaient rompirent toutes ses mesures, comme il l'avait prévu et, pour n'en point voir la déroute complète, il se hâta d'aller à Mexico, où il arriva le 14 mai 1718. Malheureusement, le duc de Linares était à son lit de mort. Il le recommanda bien à son successeur, le marquis de Bolero, mais celui ci qui était hostile aux Français et poussé d'ailleurs par certains conseillers, fit mettre Saint-Denis en prison, d'où il ne sortit que grâce à un ordre du conseil souverain du Mexique qui força Bolero à l'élargir et lui donna Mexico pour prison. Le 25 septembre 1717 il sortit de la ville et se mit en embuscade. Vers neuf heures du soir, un cavalier fort bien monté passa près de lui. Fondre sur lui à l'improviste, le démonter, sauter sur son cheval et prendre le galop fut pour l'audacieux Canadien l'affaire d'un moment. Il arriva enfin à Saint-Jean-Baptiste dont il n'approcha que la nuit. Il pénétra dans un endroit du jardin de son beau-père où sa femme avait l'habitude de venir prendre le frais, et l'on peut s'imaginer le saisissement et la joie qu'elle éprouva en y rencontrant tout à coup son mari, mais ce dernier ne pouvait s'arrêter longtemps

(1) Pénicaut.

dans une localité où il n'était pas en sûreté, et il dut repartir en se cachant comme il était venu. De là, il continua sa route à pied et finit par arriver à la Nouvelle-Orléans, pour voir Bienville. Son beau-père lui avait fait passer à Mexico les marchandises qu'il avait pu lui envoyer, mais on les avait arrêtées comme étant de contrebande. Il finit par les ravoir, mais ne put en tirer que de quoi satisfaire à certains frais de justice qui sont énormes dans un pays où tout est or et argent.[1] Le récit de cette expédition justifie le jugement que Gayarré porte sur Saint-Denis. « C'était une âme de chevalier dans un corps de fer. Aucune entreprise ne paraissait impossible à son audace, aucun revers ne pouvait ébranler sa persévérance. » Quant à sa femme, M. Benjamin Sulte dit qu'on ne sait ce qu'elle devint. Le Page du Pratz, au contraire, prétend que les Espagnols la lui envoyèrent quelques années plus tard avec douze mulets de charge. Le peu de succès de ces expéditions fit comprendre à Bienville et à la Compagnie des Indes qu'il n'y avait rien à attendre des relations commerciales avec les Espagnols.

1719.—Le 19 avril (en Février selon Pénicaut), Sérigny amena deux vaisseaux de France avec beaucoup de soldats, d'ouvriers et de colons. De nouvelles concessions furent accordées et le pays se peuplait de plus en plus. Jusqu'à présent nous n'avons pas eu beaucoup l'occasion de parler de Sérigny. C'était avant tout un marin et un vaillant comme tous les frères Lemoyne. Il était chargé spécialement de faire le relevé des côtes de la colonie. La guerre avec l'Espagne qui dura juste six mois allait le mettre en lumière, il en avait apporté la nouvelle. Elle avait été déclarée par le Régent à Philippe V, à la suite de la découverte de la conspiration de Cellamare.

Bienville réunit ses officiers en conseil, et l'on décida d'aller attaquer Pensacola, avant que la garnison eût été renforcée. Il assembla ses troupes régulières auxquelles se joignirent des habitants, des Indiens et des Canadiens commandés par Chateauguay et Richebourg. Ces troupes réunies montaient à 700 hommes.

(1) Tous ces détails me sont fournis par Le Page du Pratz, mais il met l'arrivée de Saint-Denis à la Nouvelle-Orléans au mois d'avril.

d'après Garneau. Au mois de mai, on partit de la Mobile par terre, tandis que Sérigny, avec 3 navires, y allait par mer. Vis-à-vis de Pensacola, sur la pointe ouest de l'ile Santa-Rosa, se trouvait un fortin qui défendait l'entrée de la rade et qui n'avait qu'une garde pour sa défense. Elle fut surprise et prise sans coup férir. Nos soldats ayant mis l'uniforme des prisonniers, firent prisonnière à son tour la garde montante, puis on s'avança sur Pensacola dont on s'empara également sans combat et dont le gouverneur fut pris dans son lit. Les relations espagnoles prétendent qu'il ignorait qu'il y eût guerre entre les deux pays.[1]

Ce fut le 15 mai qu'eut lieu cette prise de Pensacola. On y laissa Chateauguay avec 300 Français. Les alliés sauvages furent renvoyés avec des présents. Sérigny et Bienville ramenèrent les autres troupes à l'île Dauphine et à la Mobile. Quelques jours après, on fit partir pour la Havane les 1,200 Espagnols qui avaient capitulé dans Pensacola et qui devaient y être envoyés en vertu de la capitulation. Ils prirent la mer sur deux vaisseaux, le *Maréchal de Villars* et le *Comte de Toulouse* qui tombèrent entre les mains des navires espagnols, armés par le gouverneur de la Havane, et nos équipages furent faits prisonniers.[2]

Malheureusement, la garnison laissée avec Chateauguay était composée de faux sauniers et de déserteurs obligés, malgré eux, de venir à la Louisiane. On avait aussi eu l'imprudence de laisser libre dans Pensacola un sergent espagnol, Silvacane, qui put ainsi travailler à son aise l'esprit de la garnison.[3] Aussi, lorsqu'au mois de juillet, don Alfonso de Carascosa de la Torre, envoyé par le Vice-Roi du Mexique, parut devant la place avec 3 frégates dont 2 étaient précisément celles qui avaient transporté à la Havane les prisonniers espagnols faits par nous à Pensacola, et que les ennemis avaient gardées au mépris des droits des gens, quand il parut, dis-je, devant Pensacola avec ses 3 bâtiments et 9 balandres portant 850 hommes de débarquement, dès le premier

(1) Dumont, Mémoires historiques. Je n'ai pas eu en mains la version française, mais une traduction qui se trouve dans l'ouvrage de B. F. French, intitulé : *Historical Memoirs of Louisiana*.

(2) Pénicaut.

(3) B. de la Harpe.

jour, des 300 hommes de Chateaugauy, 90 passèrent à l'ennemi. Au bout de 4 jours d'un semblant de défense, le reste força Chateauguay à capituler. La plupart de ces misérables entrèrent au service de l'Espagne. Les autres furent mis à fond de cale, les mains et les pieds liés.[1] Après avoir repris Pensacola, Carascosa fit voile pour l'île Dauphine qu'il croyait pouvoir enlever facilement. mais là il rencontra Sérigny qui s'y trouvait avec une frégate le *Philippe*, et qui, pendant 14 jours, déjoua toutes les tentatives des Espagnols pour débarquer, bien qu'il n'eût avec lui qne peu d'hommes sur lesquels il pût compter, une partie des soldats étant si mal disposés qu'il osait à peine les risquer devant l'ennemi. Carascosa eut beau rôder autour de Guillory, îlot situé près de l'île Dauphine et qui aurait pu servir pour aborder cette dernière, toutes ses tentatives furent déjouées.

Le 13 août, l'amiral espagnol adressa à Sérigny une sommation des plus insolentes où on lui disait tout simplement que, s'il ne se rendait pas de bonne grâce, on le traiterait comme un incendiaire. Le soir, une balandre ennemie entra dans la baie de la Mobile et y prit deux de nos bateaux, chargés de farine, dont l'un envoyé par Sérigny à Bienville qui était resté à la Mobile sans vivres et sans boissons. Cette balandre qui portait nos déserteurs de Pensacola(50 d'entre eux avaient suivi Carascosa,) alla piller une habitation française à Miragouin (Miragoène) sur terre ferme, à deux lieues de l'île Dauphine, et emporta pour plus de 20,000 livres d'effets, appartenant à des particuliers qui les y avaient envoyés, les croyant là en sûreté. Elle voulut faire une redescente pour piller le reste, mais Bienville avait été prévenu et nos déserteurs y trouvèrent le Canadien de Vilinville à la tête d'un détachement de sauvages alliés. Sept de nos déserteurs furent tués sur place, neuf se noyèrent et dix-huit furent faits prisonniers que Bienville fit fusiller, à l'exception d'un qui fut pendu, peu après, à l'île Dauphine.

Le 19 août, 2 vaisseaux espagnols s'approchèrent de la pointe ouest de l'île Dauphine et essayèrent de bombarder le fort et le *Philippe*, mais celui-ci, secondé par la batterie de terre, les obligea

---

(1) Garneau et Pénicaut.

à se mettre au large. Sérigny se multipliait pour garder l'île qui a six lieux de long. Le même jour, les Espagnols ayant essayé de débarquer à la pointe de Guillory, à l'est de l'établissement, Sérigny y envoya le Canadien Trudeau qui ayant rallié 12 sauvages dispersés dans l'île, attaqua les ennemis déjà débarqués au nombre de plus de 100. Les cris des sauvages les effrayèrent tellement que, se croyant enveloppés par une multitude, ils s'embarquèrent avec confusion et perdirent 20 hommes, qui furent tués ou noyés. Le 20, ils firent mine de tenter une nouvelle descente. Le même jour, il arriva 60 sauvages de la Mobile. envoyés par Bienville qui, réunis aux 60 de Vilinville, à 50 Pascagoulas, 15 Missouris et Illinois, 114 soldats et 9 officiers, 70 mi neurs, 60 Canadiens concessionnaires et volontaires, constituaient une force d'un peu plus de 400 hommes. Le 21, nouvelle cannonade du *Maréchal de Villars* contre la *Philippe* soutenu par la batterie de terre. Le 24 et le 25, les ennemis découragés appareillèrent pour s'en retourner à Pensacola. (1)

Dans la prévision d'un retour offensif des Francais à Pensacola, une batterie de 15 pièces fut établie pour interdire l'entrée du port et un nouveau fort édifié à la pointe de l'île Santa-Rosa. Sept bâtiments de transport, armés de 8 à 10 canons, s'alignèrent près de terre. Trois vaisseaux et une frégate ancrés au milieu du chenal achevèrent la ligne de défense en couvrant le large de leurs feux. (2) Le gouverneur de la Havane, en apprenant la reprise de Pensacola par ses compatriotes, avait fait de grandes réjouissances, (3) mais sa joie ne fut pas de longue durée.

Le premier septembre, le comte de Champmeslin, chef d'escadre, arriva à l'île Dauphine, avec 5 navires de guerre et 2 bâtiments de la Compagnie. Sérigny sur le *Philippe* le guida le long de la côte et dans la baie de la Mobile. Il fallut renforcer de 200 hommes les équipages affaiblis par la maladie. Le 15 septembre, on remit à la voile pour aller attaquer Pensacola. Le même jour, Bienville partit en chaloupe pour aller se mettre à la

---

(1) B. de la Harpe.

(2) Guénin

(3) Le Page du Pratz.

tête de 400 sauvages qui l'attendaient à la rivière Perdido. Il y arriva le 16 au soir et le 18, au matin, il reconnut notre escadre et arbora un pavillon blanc pour signaler que sa troupe était bien intentionnée. Il avait aussi avec lui une centaine de Canadiens et de volontaires. Champmeslin ayant vu le signal de terre, mouilla devant la ville [1].

L'*Hercule* que montait Champmeslin tirait 21 pieds d'eau et la passe à l'entrée du port de Pensacola n'en avait que 22, aux hautes marées. On désespérait d'y entrer, mais un vieux Canadien, Grimeau, qui connaissait parfaitemeut la côte, se fit fort de réussir, ce qu'il fit en effet et reçut en récompense des lettres de noblesse l'année suivante. Notre flotte pénétra donc vent arrière dans le port dans l'ordre suivant : la *Marie*, le *Mars*, le *Triton*, le *Philippe*, l'*Hercule* et sans répondre au feu du petit fort de l'île Santa-Rosa, nos navires s'avancèrent jusqu'à portée de fusil et alors se mirent à cribler de boulets le petit fort, les vaisseaux embossés et les bâtiments de transport. Pendant cette attaque les Canadiens et les sauvages de Bienville et de Saint-Denis tiraient sur la place même et le grand fort. Au bout de 2 heures, des boulets ramés de l'ennemi coupèrent l'extrémité de la grande vergue de l'*Hercule*, et les Espagnols se mirent à crier 3 fois : «Viva Felipe cinco» (le petit fils de Louis XIV, devenu, grâce à nous, roi d'Espagne). Champmeslin fit alors charger 3 canons de 48 qui se trouvaient sur son pont et n'avaient pas encore été employés. Au deuxième coup, visé par le maître canonnier, le grand mât d'un des bâtiments ennemis fut coupé et tomba à la mer, sur quoi nos équipages crièrent 3 fois : «Vive le Roi». Le commandant du petit fort se défendit encore une heure et ne se rendit que quand il n'eut plus de poudre. Champmeslin l'embrassa et lui rendit son épée, en disant qu'il savait distinguer un vrai soldat de ceux qui n'en avaient que le nom. [2]

Les Espagnols des navires, pendant qu'ils se canonnaient avec Champmeslin, crièrent plusieurs fois ; amène le pavillon, *traya la bandera*, mais la frayeur les empêcha d'exécuter cet

---

(1) B. de la Harpe.

(2) Toute cette page m'est fournie par la version anglaise des Mémoires de Dumont.

ordre. Il n'y eut qu'un prisonnier français qui osa le faire à leur place. Ils abandonnèrent leurs navires en y laissant des mèches allumées qui, en peu de temps, y auraient mis le feu, mais les prisonniers français, n'entendant plus le moindre bruit, se doutèrent de ce qui se passait, montèrent sur le pont, découvrirent les mèches et avertirent Champmeslin.[1]

Le chef de l'escadre espagnole, don Carascosa, voyant un de ses navires coulé, les deux autres hors de combat et les transports échoués au fond de la baie, se rendit à son tour.

Le gouverneur de la ville, Matamoro, craignant l'assaut des sauvages de Bienville, en fit autant le lendemain 18. Champmeslin ne voulut pas recevoir son épée et le fit désarmer par un matelot. Il devint la risée des soldats et des marins. Remarquez ce nom de Matamoro porté par un officier qui n'eut pas le courage de se défendre : décidément, il y a des noms prédestinés.

On accorda le pillage aux sauvages qui s'en acquittèrent consciencieusement, mais grâce aux ordres de Bienville, il n'y eut pas de chevelure de levée. Champmeslin rendit également son épée à Carascosa qui s'était défendu avec courage. Bienville, comme commandant de la province, avait le droit de mettre des officiers de la colonie dans les places conquises, mais pour ne pas donner naissance à une contestation préjudiciable au service du roi et de la Compagnie, il laissa faire Champmeslin qui fit occuper les forts par des troupes et des officiers de la marine, On ne perdit que 6 hommes à la prise de la place.[2]

Le jour même de la reddition de la ville, on aperçut en mer un grand bateau qu'on se douta être espagnol. On arbora le pavillon de cette nation et par ce subterfuge on prit le navire. Au moment où le capitaine vit qu'il était obligé de se rendre, il laissa tomber dans la mer une boîte de plomb. Un soldat qui le vit faire se jeta à l'eau et rapporta la boîte. On y trouva une lettre du gouverneur de la Havane à celui de Pensacola, par laquelle il lui mandait que, ne doutant point que la valeur des Espagnols les eût rendus maîtres du pays des Français et qu'ils ne les eussent

(1) Le Page du Pratz.

(2) B. de la Harpe

faits tous prisonniers, il lui ordonnait en conséquence, faute de vivres, de les envoyer travailler aux mines. [1]

On prit aux Espagnols dans Pensacola leurs neuf balandres, et deux navires qu'ils nous avaient pris contre le droit des gens et armés. Bienville et Saint-Denis congédièrent les sauvages après leur avoir fait des présents et ramenèrent les troupes à la Mobile et à l'île Dauphine.

Plus de 1,200 prisonniers furent embarqués sur la flotte. Champmeslin ne sachant qu'en faire (il n'y avait que pour 15 jours de vivres dans la place), en renvoya plus de 600 à la Havane. Il garda les officiers à son bord comme prisonniers de guerre, mais les traita avec bonté en leur laissant tous leurs effets, tandis que Bienville avait reçu de son frère Chateauguay, prisonnier à la Havane, une lettre l'informant que le gouverneur de cette ville refusait de lui fournir des vivres, ainsi qu'aux officiers ou matelots qui se trouvaient avec lui, et que ces derniers étaient obligés de charrier de la pierre ou de servir sur les bâtiments espagnols pour ne pas mourir de faim. M. de Champmeslin s'en plaignit vivement aux autorités espagnoles, mais n'usa pas de représailles. [2]

Sur les 47 déserteurs français dans Pensacola, il y en eut 12 de pendus au bout de la vergue du *Comte de Toulouse* qui avait servi de vaisseau amiral aux Espagnols, tant qu'ils l'avaient eu en leur possession. Les 35 autres furent condamnés à servir la Compagnie comme forçats. Le 21 octobre, l'escadre se mit en mer au nombre de douze navires, après avair brûlé le fort et les maions. On ne laissa dans ce poste qu'un officier avec quelques soldats et quelques sauvages pour avertir en cas de besoin. Le 25, l'escadre partit pour la France. [3]

Sérigny qui la suivit apprit, en arrivant à Brest, qu'il était nommé capitaine de vaisseau. Chateauguay, quand il eut été libéré par suite d'un échange avec les Espagnols, devint lieutenant du roi et commandant du fort Saint-Louis de la Mobile. En 1721,

(1) Le Page du Pratz.

(2) Guénin.

(3) B. de la Harpe.

Saint Denis, chaudement recommandé par Champmeslin, reçut un brevet de capitaine et la croix de Saint-Louis. « Tout cela était juste, dit Garneau, car c'était aux Canadiens qu'était due la conservation de la colonie. » La paix ayant été conclue avec l'Espagne en 1821 à Saint-Germain en Laye, on rendit aux Espagnols Pensacola qui se releva de ses ruines. Au recensement de 1890, on y comptait 11,571 habitants.

Un édit de mai avait réuni les compagnies de la Chine et Orientale à celle d'Occident. En dépit de Bienville qui, dès ce temps là, demandait qu'on transportât le siège du gouvernement à la Nouvelle-Orléans elle donna l'ordre de fonder le principal comptoir au Biloxi, ce qui était tomber dans le même inconvénient qu'à l'île Dauphine où les personnes arrivées de France, mouraient de faim, sans povvoir travailler à la culture. Les vaisseaux de gros tonnage ne pouvaient s'approcher de Biloxi qu'à 4 lieues (à l'île aux Vaisseaux). On ne pouvait rien y apporter des navires qu'en changeant trois fois de bateaux, de plus en plus petits. Encore fallait-il aller à l'eau avec de petites charrettes pour décharger les plus petits bateaux. Le poisson et les huitres qui s'y trouvaient en abondance empêchèrent plus tard quelques qersonnes de mourir de faim. Le terrain, un sable pur et brillant, ne produisait pas de légumes, mais fourmillait de rats tellement affamés qu'ils mangeaient jusqu'an bois des fusils.

Bienville était allé s'installer dans cette charmante contrée avec les officiers et les troupes qui se trouvaient à l'île Dauphine, où on ne laissa qu'un sergent avec 12 soldats et un pilote des côtes, pour faire aborder les vaisseaux qui viendraient de France à la rade de l'île aux Vaisseaux, située, comme on sait, vis-à-vis de Biloxi.

1720.—Le 26 janvier, Bénard de la Harpe revint de son expédition de la Rivière Rouge, après avoir établi un poste dans le haut de la rivière chez les Cadodaquious. Il avait recueilli des renseignements intéressants sur cette région.

Cette même année, il se rendit dans le Texas, y construisit à l'aide des Indiens qui détestaient les Espagnols un petit fort à

environ 250 milles des Natchitoches et, de là, adressa des propositions de commerce à don Martin Alacorne, gouverneur du Texas[1] qui répondit par des compliments mais, en même temps, prétendit que le territoire où se trouvait La Harpe appartenait à l'Espagne et qu'il emploierait au besoin la force pour le déloger, mais notre explorateur répondit que, depuis que La Salle avait pris possession du Texas, la France avait toujours considéré ce pays comme lui appartenant et que le Rio Bravo devait être la limite des Espagnols. Le gouvernement français soutint La Harpe dans la position qu'il avait prise et la Compagnie, avec l'autorisation du roi, ordonna qu'on prît possession de la baie St-Bernard[2] (aujourd'hui Matagorda), à l'embouchure du Rio-Colorado. C'est sur la côte occidentale de cette baie que Cavelié de la Salle avait établi le fort de Saint-Louis, dans sa dernière et malheureuse expédition.

Dans le courant de l'année, la Compagnie transporta plus de 1000 personnes blanches. Il arriva aussi 500 nègres. Par une ordonnance royale, les forces de la colonie furent portées à 20 compagnies de 50 hommes. C'était bien peu, même avec l'aide des colons, pour défendre cet immense territoire.

« La Compagnie envoya une proclamation fixant les prix auxquels on pouvait obtenir les marchandises aux magasins de l'île Dauphine, de la Mobile et de Biloxi et aux différents postes échelonnés le long du Mississipi, mesure qui inspire à l'historien Gayarré les réflexions suivantes : « Ainsi les malheureux que l'on envoyait à la Louisiane avaient non seulement à braver l'insalubrité du climat et la cruauté des sauvages, mais ils étaient encore tenus dans le plus oppressif esclavage. Ils ne pouvaient acheter que *de la Compagnie* et au prix *qu'elle fixait.* Ils ne pouvaient vendre *qu'à elle, au prix qui lui convenait.* Ils ne pouvaient sortir de la colonie *qu'avec sa permission.* C'était là ce qu'on appelait le régime colonial au temps où nous sommes. Nous ne pouvons

(1) Le nom de Texas rappellerait, dit-on, le cri de Tejas, Tejas, *Amis*, *Amis*, que répétaient les Indiens Assinaïs de la contrée à l'arrivée des Espagnols (Elisée Reclus),

(2) Gayarré.

découvrir en quoi les blancs que la Compagnie transportait d'Europe différaient des noirs qu'elle faisait venir d'Afrique, du moins quant à leurs rapports avec la Compagnie, car ces deux classes d'hommes ne travaillaient également que pour un maître, la toute puissante Compagnie».

Les Chickassas, à l'instigation des Anglais, commencèrent à nous attaquer. Leur premier acte d'hostilité fut d'assassiner un officier nommé Sorvidal qui, par l'ordre de Bienville, résidait parmi eux. Nos rivaux voyaient que la colonie commençait à se fortifier et, d'ailleurs, nos coureurs de bois et nos traitants se rencontraient dès lors avec les leurs sur tous les points. Bienville agissait de la Mobile pour faire déclarer la guerre aux Anglais par les sauvages alliés, mais une partie de la nation Chactas avait été gagnée par les Chickassas. Les Alibamons, de leur côté, se plaignaient qu'on ne prît pas leurs peaux de chevreuil à un aussi haut prix que les Anglais de la Caroline et que les marchandises qu'on leur fournissait fussent plus chères. Cependant, par son crédit, Bienville obtint des Chactas de se déclarer contre les Chickassas. Les Alibamons promirent de rester neutres et permirent aux Français de descendre et de remonter leurs rivières [1].

1721. Le 3 janvier, un navire de la Compagnie amena 300 autres colons, mais en favorisant l'accroissement de la population de la Louisiane, le gouvernement avait soin de veiller à ce qu'on ne s'y livrât à aucune culture qui pût entrer en concurrence avec les produits du royaume. Aussi le 9 janvier 1721, il rendit une ordonnance qui défendit de cultiver à la Louisiane la vigne, le chauvre, le lin [2].

Le 8 janvier, Chateauguay était revenu sur la *Baleine* qui amenait, sous la conduite de trois religieuses, 88 filles de l'hôpital général de la Salpétrière, pour les marier dans le pays. Penicaut, en Gaulois irrévérencieux, dit à cette occasion : «Cette marchandise fut bientôt distribuée, tant on en avait disette dans le pays et, si la sœur Gertrude (une officière de la Salpétrière) en

(1) La Harpe.
(2) Gayarré.

avait amené dix fois davantage, elle en aurait trouvé en peu de temps le débit. »

On mit ces filles dans une maison avec une sentinelle à la porte. La dernière qui restait occasionna presque une dispute entre deux jeunes gens, quoique leur Hélène ne fût rien moins que jolie et ressemblât plutôt à un soldat aux gardes qu'à une fille. Bienville la fit tirer au sort pour régler la dispute.

La frégate *Charles* qui amenait 350 nègres de l'Angola brûla en pleine mer. Les marins échappés au naufrage, mourant de faim, tuèrent les uns après les autres les nègres qui survivaient et les mangèrent. (1)

Le 23 février, Bienville reçut une lettre de la Compagnie, datée du 31 octobre 1720, lui reprochant ses démêlés avec le directeur. On lui disait que le régent le croyait l'auteur des désordres dont on se plaignait (chaos dans les affaires, dépenses exagérées) et qu'au lieu de le faire commandant de l'ordre de Saint-Louis et brigadier des armées du roi, comme il l'espérait, le régent aurait pris un parti désaventageux pour lui, si la Compagnie ne lui avait pas représenté que les directeurs avaient traversé ses bonnes intentions. En même temps, elle annonçait l'établissement d'un directeur général de la colonie. Les actionnaires se plaignaient et reprochaient à la direction d'avoir fait de grandes dépenses qui n'avaient rien rapporté et d'avoir choisi pour chefs de la colonie des hommes beaucoup plus soigneux de leurs intérêts que de ceux de la Compagnie (2). Bienville écrivit au régent que si l'établissement de la Louisiane se trouvait encore reculé, on ne pouvait en attribuer la faute qu'au manque de secours dans les temps nécessaires et aux pouvoirs excessifs que la Compagnie avait donnés à ses directeurs. On reprochait aussi à Bienville la promotion de plusieurs sergents nommés officiers et la destitution de quelques officiers. La Compagnie ordonna qu'à l'avenir Bienville ne ferait que les interdire, se réservant le droit pour elle-même de nommer aux emplois les officiers ou de les renvoyer sur les plaintes et informations qui lui seraient envoyées.

(1) Hamilton.

(1) Guyarré.

Le 1er mars, la flûte les *Deux Frères* et le *Foudroyant*, traversier, arrivèrent avec 100 allemands[1] de la concession de M. Law, reste de 200 qu'ils avaient embarqués en France, les autres étant morts pendant le voyage.[2]

Parmi ces Allemands se trouvait une femme dont les aventures en Europe et en Amérique sont racontées dans plusieurs mémoires de l'époque. On la prétendait femme du czarowitz Alexis Petrowitz, fils de Pierre le Grand. Sa ressemblance avec cette princesse était très grande. Pour échapper aux mauvais traitements du prince, un brutal, elle aurait eu recours à une mort simulée, puis se serait enfuie en pays étranger. Elle épousa à la Louisiane un chevalier d'Aubant qui avait vu la princesse à Saint-Petersbourg, et crut la reconnaître sous l'incognito qu'elle avait pris et semblait vouloir garder. Après une longue résidence à la Louisiane, elle suivit son mari à Paris et à l île Bourbon où il fut envoyé avec le grade de major. Devenue veuve en 1754, elle revint à Paris avec une fille qu'elle avait eue de son mariage et mourut dans une grande pauvreté en 1771.[3]

Le 17 mars, la frégate l'*Africain* amena 180 nègres, reste de 280 qui avaient embarqué à bord de ce batiment. Le 15 juillet arriva M. Duvergier, directeur ordonnateur, commandant de la marine et président du conseil, auquel on donnait 20,000 livres d'appointements. Le 9 septembre, Bienville quitta Biloxi pour venir demeurer au fort Condé de la Mobile (ancien fort Louis), où on lui avait fait préparer un logement. Les vivres venant encore à manquer, le 14 septembre, on envoya les troupes à la Rivière aux Perles et aux Pascagoulas pour vivre parmi les sauvages. Cette disette força la direction à prendre les vivres des concessions, ce qui causa en partie leur ruine. La garnison des Alibamons s'étant révoltée à cause de la disette des vivres, il fallut s'adresser aux Alibamons pour dresser une embuscade aux rebelles sur la route de la Caroline. Ils en tuèrent 16 et firent les autres prisonniers.[4]

(1) Voyez à la fin de la brochure page 102, une note spéciale sur leurs descendants ainsi que sur ceux des Acadiens.

(2) La Harpe.

(3) Gayarré.

(2) Détails tirés de la Harpe.

Le capitaine Renaud monta avec 50 mineurs aux Illinois, en même temps que plusieurs familles qui obtinrent des concessions proche les Illinois et auxquelles Bienville accorda des nègres pour cultiver la terre. Saint-Denis reçut une lettre de la compagnie avec le brevet de capitaine et de gouverneur de Natchitoches où il monta quelques temps après, avec 30 hommes de renfort et 3 canots. Il devait cette faveur à M. de Champmeslin à cause des services qu'il avait rendus en 1719, en aidant à repousser les Espagnols et, en géneral, à la Louisiane, sans avoir eu ni paye ni rang.[1]

1722.—Le 1er mars, Duvergier partit pour la France avec les procès-verbaux et les plaintes mal fondées de plusieurs particuliers. Il comptait faire ôter leurs emplois à Bienville, de la Tour, Chateauguay, Boisbriant et autres officiers qui n'avaient pas su lui plaire. [2] Duvergier, au lieu de fortifier la colonie, comme le voulait sagement Bienville, ne s'occupa que de l'étendre. [3] C'est ainsi qu'on força le gouverneur, qui avait toujours jugé la chose comme impraticable, à envoyer Bénard de la Harpe tenter un établissement à la baie Saint-Bernard. On fut obligé d'y renoncer à cause de l'insurmontable hostilité des indigènes, et parceque cet établissement était trop éloigné pour être susceptible d'une protection efficace. [4]

Le 4 juin M. d'Arensbourg, officier suédois, arrivait à la tête de 250 Allemands qui devaient s'établir sur le fief de l'Arkansas accordé à Law, et apportait en même temps la nouvelle de la déconfiture du grand financier, de sa fuite et de la faillite de la banque royale qu'il avait fondée. Voyons ce qu'il avait fait pour la Louisiane avant de tomber. Voici ce qu'en pense un historien contemporain bien renseigné : «La mise en application du système de Law eut deux résultats incontestables, un développement rapide du commerce et de l'industrie, et un commencement d'extension coloniale que la disparition de Law vint trop vite

(1) Pénicaut.
(2) La Harpe
(3) Debouchel.
(4) Gayarré.

enrayer. Les actions de la nouvelle compagnie montèrent rapidement. Le bruit répandu de la découverte de mines d'or et de pierreries aux bords du Mississipi enflammèrent les imaginations. On se disputait à prix d'or les concessions de terre, les duchés et les marquisats distribués par la compagnie en Louisiane. Law lui-même se fit adjuger, sous le titre de duché, un fief de plusieurs lieues carrées aux Arkansas. Les réclames, les annonces disposèrent les esprits en faveur de cette colonie et les engagements se présentèrent nombreux pour aller explorer ce nouvel Eldorado. Jusqu'à la fin du système de Law le recrutement se fit de bon gré, ensuite de force. A Paris et dans les provinces, les ordonnances des 18 janvier et 12 mars 1719 prescrivent d'y envoyer les vagabonds et les condamnés libérés en rupture de ban, et un édit du 10 mars 1720 invita les tribunaux à ordonner la transportation des prévenus pour la plupart des délits qui leur étaient déférés ; les mendiants furent arrêtés dans le même but. On y joignit les faux-sauniers, les filles séquestrées à la Salpêtrière. En dernier lieu on créa de véritables racoleurs, les bandouilliers du Mississipi qui, outre leur paye, touchaient 10 francs de prime pour chaque individu arrêté. 5,000 personnes furent ainsi capturées dans Paris ; servantes, fillettes, gens établis, notables bourgeois. Les bandouilliers arrivèrent ainsi à exaspérer tellement le peuple que, dans certains quartiers, on les assomma. Le 9 mai 1722, en présence de l'agitation causée dans le peuple de Paris par ces monstruosités, et sur les réclamations des émigrants libres qui se plaignaient du mélange flétrissant qu'on leur infligeait, il fut décrété qu'il ne serait plus envoyé de criminels ou de vagabonds à la Louisiane ».[1] M. Benjamin Sulte nous raconte un incident typique de cette belle manière de coloniser un pays. Le 18 septembre 1719, par les démarches de la compagnie des Indes, 80 jeunes filles furent mariées avec autant de garçons à l'église du prieuré de Saint-Martin des champs à Paris. On avait tiré ces filles de la Salpêtrière et les garçons des prisons de la grande ville, en leur donnant le choix d'y rester ou de partir pour la Louisiane. Après la cérémonie, les époux enchaînés par paires et escortés par une escouade de gendar-

(1) Eugène Guénin.

merie furent expédiés à la Rochelle. Il est vrai que, pour l'avenir de le colonie, ce convoi valait bien ceux que, d'après le mémoire d'un certain Redon de Rassac, on envoyait à M. de Vaudreuil et qui se composaient à moitié de femmes mariées de 55 à 60 ans, sans enfants.

Law avait envoyé 1,500 Allemands et Provençaux en Louisiane pour peupler son fief, et 6,000 autres émigrants, la plupart du palatinat, furent dirigés vers les ports de France ; mais ils ne firent voile qu'en 1721, lorsque la puissance éphémère de Law était déjà crouléə. Sur ces 6,000 personnes, plus de 1,000 disparurent avant l'embarquement à Lorient. Les autres, en arrivant en Amérique, furent jetées sur la plage ingrate de Biloxi sans moyens de subsistance, et l'on n'avait pas assez d'embarcations pour les transporter sur le Mississipi. Il y eut encombrement puis une famine terrible. Plus de 500 émigrants moururent de faim et beaucoup d'autres de chagrin et de désespoir. Enfin il se forma des complots : une compagnie de soldats suisses qui devait se rendre à la Nouvelle Orléans passa, officiers en tête, à la Caroline, chez les Anglais. Le gouvernement de cette partie des possessions britanniques avait déjà informé les autorités françaises qu'il leur arrivait continuellement des déserteurs. Des milliers d'hommes expédiés de France par Law, quelques centaines seulement restèrent à la Louisiane. (1)

Parmi ces morts de faim et de misère, il y avait des femmes et des enfants. Honteuse et lamentable histoire d'abandon et de ruine ! ce n'est pas la seule à l'actif de l'ancien régime au XVIII siècle. Ce gouvernement qui trouvait toujours de l'argent pour les fêtes de la cour, les gratifications à donner aux courtisans, aux favoris et aux favorites, ne prenait cure de ces milliers d'existences moissonnées stérilement. Double crime vis à-vis de l'humanité et de la patrie à laquelle ces émigrants, robustes et bons cultivateurs, pouvaient assurer par leur descendance l'empire de l'Amérique du Nord. Ce sont des crimes comme ceux-là dont le tocsin de 1793 sonne l'expiation.

Au mois de janvier, le père Charlevoix qui venait de Montréal arriva à la Nouvelle-Orléans. Pendant son séjour, il ménagea

(1) Garneau.

une espèce de réconciliation entre Bienville et le commissaire-ordonnateur Hubert.[1] La Nouvelle-Orléans renfermait alors une centaine de cabanes dispersées sans ordre, trois ou quatre maisons habitables, un grand magasin de bois, une petite chapelle et 200 habitants.

A ce propos Charlevoix dit : « Il y a loin de cela aux 800 belles maisons et aux cinq paroisses dont parlait *Le Mercure* (journal de France), il y a deux ans. » On voit qu'il n'y a pas que les Américains qui aient fait du « bluff ».

Le régent mit la Compagnie des Indes en régie et envoya trois commissaires, Ferrand, Faget et Machinet pour administrer le pays. Les trois commissaires donnèrent à Bienville gain de cause sur l'établissement du siège du gouvernement à la Nouvelle-Orléans et sur la nécessité de faire un établissement aux Arkansas. La Harpe reçut de Bienville l'ordre de remonter l'Arkansas avec un détachement de 16 hommes, aussi loin que possible, de faire le relevé de tout le pays, de voir s'il n'y avait pas de mines et de faire connaître à tous les Espagnols qu'il y trouverait établis que tout le territoire arrosé par l'Arkansas appartenait à la France.[2] Les commissaires du régent divisèrent la Louisiane en neufs districts civils et militaires à la tête de chacun desquels se trouvait un commandant. Ces districts étaient : 1° les Alibamons, entre la rivière de ce nom et le Tombigbec ; 2 Mobile et Biloxi ; 3 la Nouvelle-Orléans ; 4 Natchez ; 5 Yazous ; 6 Illinois ; 7 Wabash ; 8 Arkansas ; 9 Natchitoches.[3] On rendit également la présidence du conseil supérieur de la colonie à Bienville.

Au point de vue ecclésiastique, le pays fut divisé en trois grands districts, et l'on ordonna la construction d'églises et de chapelles, les colons se plaignant d'avoir été obligés jusqu'alors de se réunir pour prier autour de croix érigées en plein champ.[4]

Parmi les nouvelles concessions, celle de madame de Chaumont dans la rivière des Pascagoulas, à 12 lieues avant dans cette

(1) La Harpe.

(2) Pénicaut.

(3) Wallace dit que cette division de la Louisiane et le transport du siège du gouvernement à la Nouvelle Orléans eurent lieu en 1723.

(4) Gayarré.

rivière et à 40 lieues de la Nouvelle-Orléans, donna des grains dès cette année. Hubert fit un grand établissement aux Natchez où M. de Montplaisir établit une manifacture de tabac. Les Natchez demandèrent à Bienville et obtinrent la grâce du chef la Terre Blanche. Les tribus du haut Mississipi vinrent chanter le calumet de paix à Hubert.[1]

L'établissement des Arkansas datait en réalité des plus loin. Lorsque Tonti avait descendu le Mississipi pour aller au-devant de la Salle, il était entré dans la rivière des Arkansas et avait fait alliance avec cette nation, Quelques-uns de ses gens le prièrent de les laisser s'y établir. Il en laissa 10 et cette habitation se soutint et se fortifia petit à petit par l'adjonction de quelques Canadiens qui descendaient le fleuve,et ceux qui le formèrent traitèrent en bons pères de famille les enfants qu'ils eurent des filles des Arkansas, de sorte que cette nation nous resta toujours attachée.[2]

Sur l'Illinois, il y avait dès ce temps là une grosse bourgade presque toute composée de Canadiens, presqne tous à leur aise.[3]

L'établissement des Yasous[4] se trouvait sur la rivière de ce nom, à 160 lieues de la bouche du Mississipi. M. Le Blanc et ses associés y possédaient une importante concession, située à 5 lieues au-dessus de la bouche de la rivière. Le fort Saint-Pierre y avait été établi pour défendre le poste contre les Indiens.

C'est ici que se place un de ces épisodes tragiques oubliés des générations actuelles qui pullulent et vivent en sécurité là où les vaillants aïeux, en petit nombre parmi les sauvages, étaient exposés tous les jours à des morts terribles. Que deviennent les persécutions et les tribulations des héros et des héroïnes de nos romans et de nos feuilletons, quand on les compare aux réalités formidables de la vie des premiers colons, aux périls dont l'idée seule fait frémir la chair, suspendus constamment au dessus de

(1) Pénicaut.

(2) Le Page du Pratz.

(3) M. Benjamin Sulte.

(4) Le Yasou (Yazoo) devait son nom indien aux innombrables buttes de ses bords, dont la construction est attribuée à ce vieux peuple que les archéologues appellent les Moundbuilders. (Elisée Reclus].

leurs têtes, sans distinction d'âge ni de sexe ? Aucun drame de Shakespeare ne saurait surpasser en surprises et en horreurs le grand drame qui se joua dans les forêts américaines, entre les blancs qui osèrent y pénétrer les premiers et ces terribles acteurs sinistres et grotesques qui s'appelaient les Peaux-Rouges.

Jamais le masque à la fois comique et tragique de la destinée humaine, ses incertitudes et ses vicissitudes ne se sont révélés à nous avec la même intensité que dans les œuvres sans prétention littéraire d'un Pénicaut, d'un Dumont, d'un de la Harpe, d'un le Page du Pratz, à la fois acteurs et spectateurs du milieu qu'ils décrivent. Les sentiments ordinaires de l'homme y atteignent une vigueur, un sérieux extraordinaires, inconnus ailleurs. L'amour conjugal lui-même qui, dans une société civilisée, n'a pas d'histoire, quand il est heureux, y revêt parfois quelque chose de tragiquement grandiose comme la destinée antique. Ce n'était pas une vaine formule que prononçaient les époux de s'aimer, à la vie, à la mort. Le casse-tête des Indiens se chargeait à l'occasion d'en faire une réalité. Tels qui s'endormaient paisiblement le soir, au doux murmure de la brise printanière, ne se retrouvaient que devant Dieu. Nous allons rencontrer sur notre chemin et saluer d'un souvenir ému une de ces âmes héroïques de femme qui préfèrent la mort à la servitude.

Deux sergents de la garnison du fort Saint-Pierre, Riter et Desnoyers avaient choisi dans les environs deux emplacements qu'ils avaient cultivés pour leur propre compte et y avaient bâti des cabanes où ils dormaient avec leurs familles, en dépit des nombreux avertissements qu'on leur avait donnés. Tandis que le sergent Riter, dont la cabane était la plus éloignée, y dormait avec sa femme et son fils, âgé de 15 ou 16 ans, un parti de 10 à 12 Chickassas se glissa sans bruit, par un beau clair de lune, jusqu'à cette cabane dont la porte n'était fermée que d'un rideau. Le sergent, entendant du bruit, s'éveilla et saisit un des sept ou huit fusils qu'il avait chez lui. Il demanda à plusieurs reprises qui était là et, ne recevant pas de réponse, voulut faire feu. Malheureusement il avait pris le seul de ses fusils qui ne fût pas chargé. Les Indiens se précipitèrent sur lui avant qu'il eût le temps d'en prendre un autre, l'arrachèrent de son lit, le traînèrent

jusqu'au milieu de sa cabane, le scalpèrent et lui donnèrent un coup de casse tête qui lui fit perdre connaissance. D'autres s'emparèrent de la femme et l'entraînèrent dans un ravin avec l'intention de l'emmener comme esclave à leur village. L'enfant éveillé par le bruit se leva en chemise, atteignit la porte et s'enfuit en criant au secours de toutes ses forces. Un des Indiens le poursuivit et le blessa d'une flèche qui lui traversa le poignet. L'enfant tomba et le sauvage se précipita sur lui pour le scalper, mais la peau du pauvre garçon était si tendre qu'elle s'en allait par lambeaux. L'Indien y renonçant voulut alors lui couper la gorge, mais ayant un mauvais couteau, ne lui coupa que la peau. L'enfant, pendant ces cruelles mutilations soit qu'il se fût évanoui, sait qu'il feignît d'être mort, ne cria pas, de sorte que son ennemi, le pensant mort, le laissa baigné dans son sang et rejoignit les siens. La femme du sergent se voyant gardée seulement par deux Indiens et croyant son mari et son enfant massacrés, résolut de les venger. En quittant la cabane, elle avait glissé dans la manche de sa chemise un gros couteau de bûcheron. Au moment où ses gardes s'y attendaient le moins, elle le retira de sa cachette et en porta un si furieux coup à un de ses gardiens qu'elle l'étendit mort à ses pieds. Elle frappa aussi l'autre, mais avec moins de succès, ne lui infligeant qu'une blessure assez grave. A ses cris ses compagnons accoururent et la vaillante femme tomba criblée de flèches. Le sergent Desnoyers, ayant entendu du bruit, tira un coup de fusil pour prévenir la garnison qui accourut et dont un détachement se mit à la poursuite des Indiens, mais sans pouvoir les rejoindre. En route on trouva des poëles, des chaudrons et autres ustensiles que les Indiens avaient jetés dans leur fuite. Un orage vint d'ailleurs arrêter la poursuite. On sut que c'étaient des Chickassas, parcequ'on trouva semés, ça et là, sur le sol, des bâtons sculptés comme ils avaient l'habitude d'en avoir. On retrouva la femme du sergent Riter, ainsi que l'Indien qu'elle avait tué. Les Indiens, avant leur départ, pour ne pas laisser de trophées à leurs ennemis, avaient scalpé les deux corps. Un Illinois qui se trouvait au fort, voyant les Français y revenir sans avoir pu rejoindre l'ennemi, demanda au garde-magasin de la poudre et des balles, se mit à la poursuite des

Chickassas et revint trois jours après avec trois scalps. Il avait surpris et tué dans leur sommeil l'Indien que la femme Riter avait blessé et les deux compagnons qu'on lui avait laissés pour l'aider à marcher. On le récompensa pour sa bravoure et il parut enchanté des présents qu'il reçut à cette occasion. Quinze jours après des Indiens de la même tribu, les mêmes, peut être, qui avaient fait le coup, revinrent chanter le calumet de paix et apporter des présents an commandant du fort. On leur montra le sergent et son fils qui étaient en voie de guérison. Le père, par suite de l'émotion qu'il ressentit à leur vue, fut pris d'un fort accès de fièvre violente qui l'emporta au bout de trois jours. Quant au fils, grâce à la protection de M. Le Blanc, il fut reçu aux Invalides l'année suivante.(1)

M. Guenot, un des directeurs de la concession de Sainte-Catherine aux Natchez, ayant été blessé par un Indien du village de la Pomme Blanche, et un autre Français qui vivait tout seul dans une cabane, à une petite distance du fort Rosalie, ayant été tué par un Indien du même village pendant son sommeil, Bienville envoya le sieur Pailloux, major général de la colonie, avec des troupes pour punir ces attentats. Celui-ci s'apprêtait à attaquer les Indiens après avoir atteint les Natchez, quand le grand chef de la nation, le Serpent Piqué, vint lui offrir le calumet de paix et l'assura qu'il ne fallait pas attribuer ces actes d'hostilité aux Indiens du Grand Village qu'il habitait, ni à ceux du village de la Farine, mais à ceux des villages Jenzenaques, des Gris et de la Pomme Blanche. Le Sieur Pailloux admit les bonnes raisons alléguées par le grand chef, mais demanda une compensation pour les méfaits commis. Le Serpent Piqué obligea les 3 villages susdits à nous fournir une certaine quantité de volaille par cabane. Aussitôt qu'elle eut été livrée, les troupes s'en retournèrent à la Nouvelle-Orléans.

Le 15 juillet, le directeur Duvergier débarqua à Pensacola, apportant des croix de Saint-Louis à Boisbriant, à Saint-Denis et à Chateauguay.(2)

---

(1) Tout cet épisode m'est fourni par les *Mémoires de Dumont*.

(2) Gayarré.

1723.—Les 250 Allemands pères de famille qui avaient été envoyés par Law en Louisiane pour peupler son fief de l'Arkansas, se voyant abandonnés, redescendirent à la Nouvelle-Orléans avec l'intention de s'en retourner dans leur pays. Bienville les engagea à rester et leur donna des terres à 20 milles de la capitale, sur les deux rives du fleuve. Détail intéressant pour nous, il se trouvait des Alsaciens parmi ces Allemands. La concession qu'ils reçurent et qui reçut le nom de côte des Allemands fut divisée en 2 paroisses, Saint-Charles et Saint-Jean Baptiste et le chevalier d'Arensbourg, l'officier Suédois qui les avait amenés en Louisiane, en fut nommé commandant. Il se distingua dans la guerre des Natchez à la tête des milices et son épée se trouvait encore dans sa famille du temps de Gayarré, c'est à dire il y a un demi siècle. Ces colons, bons cultivateurs, approvisionnaient de légumes le marché de la Nouvelle Orléans et l'historien louisianais nous raconte que, tous les samedis, leur petite flottille descendait le fleuve et, le dimanche matin, étalait aux yeux des habitants de la ville leur cargaison de légumes, de fruits et de laitage. Ils ont fait place aux grands sucriers, mais leur sang coule dans les veines de bien des Louisianais restés français de langue et de tradition.(1)

Au mois d'août, Bienville transporta enfin le siège de la colonie à la Nouvelle-Orléans. Les colons commencèrent à se grouper le long des rives du Mississipi, de manière à être près de la capitale. Cette même année, le conseil supérieur de la colonie se crut obligé d'informer la cour que l'habitant ne pouvait absolument subsister si la compagnie n'envoyait pas par tous les vaisseaux des viandes salées, tant les cultures étaient encore restreintes dans la colonie.(2)

Les Chickassas nous étaient devenus de plus en plus hostiles. Bienville, par son active politique, mit en mouvement contre eux les Chactas qui, dans le courant de l'hiver de 1722 à 1223, détruisirent trois villages de l'ennemi qui troublaient le commerce du fleuve. Ils rapportèrent 400 chevelures qu'on leur paya et on les fêta du mieux qu'on put. Ils ramenèrent aussi 100 prisonniers,

(1) Voir la note à la fin de la brochure, page 102.
(2) M. Benjamin Sulte.

et tout cela, grâce à l'habileté de Bienville, ne coûta pas la vie d'un seul Français.

Charlevoix, arrivé en France, appela l'attention de la cour sur les besoins spirituels de la Louisiane. Des capucins et des jésuites furent envoyés pour évangéliser les indigènes et les disposer favorablement pour les Français.[1] D'après Ferland, les nations de la Louisiane chez lesquelles on avait placé des missionnaires restèrent généralement fidèles, mais les Natchez où l'on avait oublié d'en mettre remuaient tout le temps.

Un ouragan terrible du 11 au 16 septembre désola la colonie, détruisit le riz et le maïs et abattit l'église, l'hôpital et 30 maisons de la Nouvelle-Orléans. Le riz dispersé par les vents poussa et donna une deuxième récolte, démontrant ainsi d'une manière irréfutable la fertilité du sol.[2]

Cependant de nouveaux troubles aux Natchez allaient obliger Bienville à faire une deuxième expédition contre eux. Il n'y avait pas longtemps que le major Pailloux était revenu avec ses troupes de son expédition contre cette nation lorsque les villages hostiles ravagèrent la concession de Sainte-Catherine, tuant les bestiaux et les chevaux. Les ouvriers et les nègres qui s'y trouvaient appelèrent à leur secours Bienville qui résolut d'en finir. Au mois d'octobre, il quitta la Nouvelle-Orléans à la tête de 700 hommes et arriva aux Natchez à la fin du mois. En remontant le Mississipi, la petite armée s'arrêta chez les Tonicas dont le chef, guerrier valeureux et converti aux christianisme, se joignit aux Français avec une partie des siens ; quelques Yasous et un parti de Chactas commandé par le Soulier Rouge en firent autant. Le reste de l'armée se composait de troupes régulières, de volontaires de la capitale et des Natchez et de Canadiens. Le Serpent Piqué vint de nouveau trouver Bienville,tout mais ce qu'il put obtenir, c'est qu'on épargnerait le Grand Village et celui de la Farine, mais le gouverneur résolut de détruire les autres. La répression fut dure. En chemin on rencontra une cabane devant la porte de laquelle 3 sauvagesses pilaient du maïs pour faire de

(1) Garneau.

(2) Debouchel.

la sagamité. Les 3 Indiens qui s'y trouvaient avec elles se mirent à tirer par les meurtrières, mais l'on n'aurait perdu personne si un colon arrivé récemment au fort Rosalie, et à qui le commandant avait permis, comme aux autres, de garder comme esclave toute indienne qu'il prendrait, n'avait couru à la cabane pour en ouvrir la porte. Aussitôt qu'un des indiens eut tiré et tué ce pauvre colon, un bon gentilhomme du Béarn, le sieur Mespleix, au lieu de chercher à tuer l'Indien qui venait de tirer, le saisit à bras le corps et le tira hors de la cabane. Quand il fut dehors, Bienville ordonna de le mettre à mort et de le scalper, car il avait résolu de ne faire aucune grâce à la partie mâle de la population coupable. En même temps, il promit de donner à Mespleix la première Indienne que nos alliés sauvages feraient prisonnière. Les 2 autres Indiens furent tués par les Français qui étaient entrés dans la cabane et les 3 femmes données à des colons, dont 2 au sieur Tissier qui les avait saisies toutes deux sous un lit. En arrivant au village de la Pomme, on le trouva vide et on le brûla. Les Indiens s'étaient refugiés dans le bois ou dans les villages voisins. Après 4 jours de repos à Sainte-Catherine, Bienville divisa son armée en deux corps. Le premier, commandé par Pailloux, suivit la même route qu'on avait prise auparavant. Bienville, à la tête de l'autre, marcha au village des Grigas qu'il trouva vide. Les chemins étaient affreux et si les ennemis avaient eu le courage de dresser des embuscades, ils aurrient eu la chance de disputer le terrain à notre désavantage et de couper notre colonne.

En débouchant dans une vaste plaine au sortir des bois et des défilés, on aperçut un Indien hostile armé d'un fusil et qui semblait observer notre armée. Un Français, Maréchal, obtint de Bienville la permission de l'attaquer. Il partit comme une flèche, armé seulement d'un couteau et l'armée fit halte pour voir l'issue de la lutte. L'Indien attendit le Français, fit feu sur lui et le manqua puis s'enfuit, poursuivi par son ennemi qui l'atteignit, lui plongea son couteau dans le dos et, j'ai le regret de le dire, le scalpa, puis vint présenter son trophée à Bienville qui lui fit donner quelques marchandises. Le commandant ne conclut la paix avec le grand Serpent qu'après avoir reçu la tête du

chef du village de la Pomme Blanche et celle d'un nègre libre qui conduisait les Indiens, et pouvait leur enseigner notre manière de combattre. [1]

Bienville envoya de la Harpe pour tenter de fonder un établissement sur les bords de la Madeleine, mais on y trouva des Indiens qui, sans attaquer les Français, ne voulurent pas leur permettre de s'y établir, et déclarèrent qu'ils étaient contents de leur état et voulaient vivre entre eux, sans y recevoir aucune nation. Deux navires amenèrent chacun 100 familles allemandes. Celles du premier reçurent des concessions au bord du Mississipi.

1724.—Le 16 Février 1724, Bienville reçut l'ordre de se rendre en France pour y justifier sa conduite. La jalousie et l'opposition de ses ennemis avaient fini par triompher, mais il resta encore plus d'un an dans la colonie. Le mois suivant il publia le fameux code noir qui réglait les conditions de l'esclavage. C'était une copie du code de Louis XIV pour Saint-Domingue. Ce fut le dernier acte public de Bienville avant son rappel. [2] Il interdisait les mariages entre blancs et noirs, tout autre culte que celui de la religion catholique et ordonnait l'expulsion des juifs. Il se trouve tout au long dans le tome I de l'*Histoire de la Louisiane*, par Gayarré (pages 203 à 205). Une ordonnance de la même année punissait sévèrement la mutilation du bétail.

La population de la Louisiane comprenait maintenant, en dehors des indigènes, 5,000 personnes dont 1,300 nègres. La Nouvelle-Orléans comptait 1,600 âmes. [3]

M. de la Tour, enseigne de vaisseau, remplaça Bienville à la tête de l'administration, en attendant que Dugué de Boisbriant, nommé par intérim pour le remplacer, descendît des Illinois.

---

(1) C'est *le* dernier extrait de Pénicaut, le menuisier narrateur. Le 30 octobre 1721, ayant perdu la vue, il quitta la Louisiane qu'il habitait depuis plus de 20 ans pour essayer de se faire guérir en France. Il ne revint jamais en Amérique à ma connaissance.

(2) Hamilton.

(3) Debouchel.

1725.—Cette année, il fut défendu, sous peine de mort, de tuer l'animal d'une autre personne et le sien propre, sous peine d'une amende de soixante piastres. Cet édit avait pour cause l'habitude que les colons avait prise de se nourrir de bestiaux au lieu de les propager, dans la persuation où ils étaient que la mère patrie devait les nourrir.(1) La plus avancée des concessions à cette époque était celle des Chapitoulas appartenant à MM. de Léry, La Fresnière et Beaulieu, Canadiens Français. Bienville qu'on accusait de ne songer qu'à ses intérêts, possédait à peine 60,000 livres.(2)

1726.—Cependant la cabale montée contre lui continuait ses intrigues. Elle finit par tout emporter. Le Sieur Périer, officier de marine, fut nommé gouverneur de la Louisiane en date du 4 août. Tous les amis ou parents de Bienville furent rappelés ou perdirent leur position, Chateauguay, son frère, qui commandait à la Mobile et qui fut remplacé par Diron d'Artaguette, l'ancien commissaire-ordonnateur, ses deux neveux, les de Noyan, l'un capitaine et l'autre enseigne, et Boisbriant à son tour, quand Périer fut arrivé. C'était la disgrâce générale du parti de Bienville, un grand malheur pour la Louisiane. (3) La guerre des Natchez allait bientôt faire voir à notre absurde gouvernement la faute qu'il commettait en faisant partir de la Louisiane l'homme qu'accompagnaient les regrets des indigènes, le seul qui sût les manier et profiter de leurs rivalités au mieux de nos intérêts.

Rentré en France, Bienville présenta aux autorités de la métropole un mémoire justificatif où, après avoir parlé de ses services militaires sous d'Iberville, il ajoute : « Le sieur de Bienville ose dire que l'établissement de la colonie est dû à la constance avec laquelle il s'y est attaché pendant 27 ans sans en sortir, après en avoir fait la découverte avec son frère d'Iberville. Cet attachement lui a fait discontinuer sen service dans la marine où sa famille est bien connue, son père ayant été tué par les sauvages du Canada et cinq de ses frères étant morts dans le ser-

---

(1) Gayarré.

(2) B. de la Harpe.

(3) M. Benjamin Sulte.

vice de la marine où il reste encore le sieur de Longueil, gouverneur de Montréal, le sieur de Sérigny, capitaine de vaisseau et le sieur de Chateauguay, enseigne de vaisseau et lieutenant du roi à la Louisiane.»

Il ne saurait entrer dans le plan de ce travail de raconter en détail les événements qui se sont passés en Louisiane pendant les six ans que Bienville vécut à Paris. Je me contenterai de dire que c'est pendant cette courte période de temps qu'eut lieu le massacre des Français aux Natchez et la guerre d'extermination que nous fûmes obligés de faire à cette nation. Dans le chapitre suivant, je reprendrai donc mon récit au moment où Bienville, nommé gouverneur pour la troisième fois, revient dans la colonie.





CHAPITRE IV

Du rappel de Bienville à la Louisiane jusqu'à sa mort.

1733-1767

Arrivée de Bienville, dispositions des sauvages, le papier-monnaie.—Importance relative de Mobile.—Préparatifs de guerre contre les Chikassas, intrigues de Soulier Rouge chez les Chactas.—Première expédition de Bienville contre les Chickassas, insuccès complet, causes de cet insuccès.—Fin malheureuse de d'Artaguette.—Deuxième expédition contre les Chickassas, on conclut la paix avec eux.—Bienville demande sa retraite, fin de son administration, jugements portés sur lui.—La Louisiane de 1740 à 1760.—Fin de la carrière de Bienville.

1732

LA Compagnie des Indes, malgré les grandes fautes qu'on peut lui reprocher, laissait la Louisiane peuplée de 5,000 blancs et de 2,500 nègres au lieu des 600 Caucasiens et des 20 nègres qu'elle y avait trouvés en 1717. Elle avait construit plusieurs forts chez les nations sauvages pour les contenir et des édifices publics à la Nouvelle-Orléans. L'agriculture commençait à prospérer dans les neuf cantons, surtout dans celui des Illinois qu'on regardait comme le grenier de la colonie. Sous le régime français, jamais le pays ne fut plus florissant que sous l'administration de la Compagnie.[1]

A ce tableau peut être trop flatteur, on peut opposer le témoignage de Diron d'Artaguette[2] qui était allé faire un voyage en

(1) Debouchel.

(2) Diron d'Artaguette était toujours commandant à la Mobile et possédait un établissement à Bâton-Rouge.

France et qui était revenu avec Bienville. Petite vérole, disette de vivres, habitants et ouvriers mourant de faim et demandant à s'en aller en France ; d'autres, sans rien dire, passant aux Espagnols, tels sont quelques-uns des traits du tableau qu'il nous en donne.

Le rappel de Bienville et sa nomination de gouverneur furent salués avec délice par les colons dont il était le favori. Pendant son voyage, il écrit du Cap Français au ministre (28 janvier) que les chefs Natchez qu'il y avait vus comme esclaves, l'ont assuré que c'était la manière dure dont on les avait traités qui les avait fait se révolter et qu'il n'y avait jamais eu de conspiration générale des Indiens contre les Français.

Le premier Louisianais fut Claude Gousset, fils d'un colon canadien qui faisait un petit commerce à la Mobile.[1]

Le 15 mai, Bienville envoya au ministre un mémoire sur les dispositions des sauvages envers les Français. Il montre qu'elles sont mauvaises, grâce à la maladresse de son prédécesseur et à la mollesse et à l'impéritie avec lesquelles la guerre avait été menée contre les Natchez. Ces derniers, quoique diminués, n'étaient pas détruits. Une partie d'entre eux s'étaient incorporés aux Chickassas qui étaient acquis aux Anglais. Une partie des Chactas eux-mêmes chancelaient dans l'attachement qu'ils nous avaient toujours manifesté.[2]

Une dépêche du 30 septembre du conseil supérieur signée par Bienville, Salmon, commissaire ordonnateur et Prat, conseiller, signale la dépréciation du papier monnaie de la Compagnie des Indes et les procès qui en étaient le résultat. Du temps de la Compagnie la piastre avait valu jusqu'à 40 livres. Elle avait vendu une partie des marchandises en magasins avec 150 pour 100 de bénéfice. Les nègres qu'elles avait introduits dans la colonie et qui lui revenaient à 300 livres à peine, elle les revendait à crédit, souvent jusqu'à 1500 et 1800 livres, à des habitants qui en avaient besoin, mais qui espéraient bien ne jamais être obligés de les payer. Comme il arrive toujours, l'exploitation sans vergogne des uns engendrait l'improbité des autres. Bienville montre dans

(1) Gayarré.

(2) Ibid.

son mémoire la démoralisation produite par le papier-monnaie, l'esprit de spéculation qui en est la suite naturelle. Il dit que chacun dépense plus que s'il avait de l'argent comptant, par le fait, tout ce qu'il gagne, sans penser au lendemain.

Même après que la Nouvelle-Orléans fut devenue la capitale de la colonie, Mobile[1] continua d'être le centre de l'influenee qu'on exerçait sur les Indiens et des relations diplomatiques avec eux. Bienville avait toujours exigé des sauvages qu'ils vinssent à Mobile pour recevoir leurs présents, de sorte que, de son temps, ils avaient ignoré l'état des magasins et la force des garnisons de la Nouvelle-Orléans et de Biloxi. Périer, moins habile, avait fait venir les Chactas à la capitale où ils purent ainsi constater notre faiblesse. En outre, il avait multiplié le nombre des chefs sauvages de telle sorte que, tout en ayant trois fois plus de présents à faire, on avait beaucoup moins de prise sur les indigènes.[2]

C'est à la Mobile que se tenait le congrès annuel des Indiens, et les postes placés dans le haut des rivières qui y aboutissaient étaient une menace pour les colonies anglaises de l'Atlantique. Le bassin de l'Alabama était habité par les Chactas, les Chickassas et les Creeks, les plus nombreuses et les plus braves des tribus qui se trouvaient au sud des grands lacs et à l'ouest des montagnes. Au congrès annuel Bienville rencontrait et festoyait les tribus amies et leur offrait des présents. On peut dire à l'honneur des Français que, sauf dans le cas des Natchez, jamais troubles n'éclatèrent entre eux et leurs voisins sauvages, et quand le drapeau de la France disparut de la Mobile pour se porter vers l'ouest, les Indiens amis le suivirent dans sa migration.[3]

1734.—Au congrès auquel Bienville présida à la Mobile, il trouva que, pendant son absence, les Anglais avaient étendu leur influence sur les Indiens. Un chef des Chactas, le Soulier Rouge, ayant découvert que sa femme favorite le trahissait pour un Français, s'était laissé complètement gagner par les colons de la Caroline et il en résulta une longue guerre civile parmi les

(1) En 1890, la population de Mobile était de 31,076 habitants.

(2) Gayarré.

(3) Hamilton.

Chactas.[1] Toute cette année se passa en négociations sans résultat avec eux pour les engager à attaquer les Chickassas, et les dépêches de cette époque mentionnent continuellement le Soulier Rouge qui, nous dit Gayarré, se servait tantôt des Anglais, tantôt des Français, comme de cartes qu'il jouait.

Bienville nomma le capitaine Pierre d'Artaguette, frère cadet de Diron et qui s'était distingué pendant la guerre des Natchez, au poste de major commandant aux Illinois, avec quartier général au fort de Chartres.[2]

Les Chickassas, poussés par les Anglais, interceptaient les communications entre le Canada et la Louisiane. Bienville résolut de pousser la guerre contre eux, et commença à se préparer pour la première de ces expéditions malheureuses qui devaient ternir sa réputation militaire et jeter un voile sur la fin de sa carrière officielle.

1735.—Dans le cours de l'hiver il établit sa résidence à la Mobile. La population de cette ville avait conçu tant d'alarme de la guerre civile des Chactas qu'elle se préparait à quitter la place, si Bienville ne l'en eût empêchée. Diron d'Artaguette avait contribué à cet état d'esprit en donnant l'ordre que personne ne sortît plus que les armes à la main. Bienville révoqua cet ordre absurde. Diron avait aussi failli nous brouiller avec les Chactas, en ayant mal reçu quelques-uns de leurs chefs et refusé de faire raccommoder leurs armes. Bienville répara ces bévues, fit venir les chefs Chactas à la Mobile et s'assura leur concours. Les provisions devaient être fournies par la Nouvelle Orléans, des canons venir de France. On envoya une compagnie de soldats construire un fort et des cabanes à Tombecbé (aujourd'hui Cotton Gin Port dans le Nord de l'état du Mississipi), pour servir de point d'appui à l'expédition. Le plan de campagne était très bien fait, mais il y eut des malheurs et des contretemps qui firent tout échouer.[3]

Les Chickassas, la plus brave des tribus indiennes de toute

(1) Wallace.
(2) Wallace.
(3) Hamilton

cette région, habitaient, entre le Haut et le Moyen Mississipi, un canton qui s'étendait à l'est dans l'Alabama et vers le nord dans l'ouest de l'état actuel du Mississipi. Excités par les émissaires artificieux des Anglais de la Caroline, ils massacraient nos bâteliers et nos voyageurs. Ils voulurent même détacher de nous les Illinois qui repoussèrent leurs propositions avec mépris et envoyèrent des députés à Bienville, pour resserrer leur alliance avec nous et offrir le secours de leurs guerriers.(1) Les Chickassas comptaient encore à ce moment 450 combattants, et les Natchez qui s'étaient réfugiés chez eux et qui formaient un village à part, 180. Par un soldat qui y avait été fait prisonnier et qu'ils avaient envoyé à Bienville pour parler de paix, on sut qu'ils avaient cinq forts palissadés et qu'en outre, les particuliers, de dix en dix, avaient une cabane fortifiée de trois rangs de pieux avec meurtrières, et que ces cabanes étaient couvertes en terrasse pour les garantir du feu. Elles étaient posées de façon à se défendre l'une l'autre. Les Natchez, de leur côté, avaient construit un grand fort sur le modèle de celui qu'on avait chez eux lors de leur révolte. (2) Bienville demanda aux Chickasssas de lui livrer les Natchez, ce qu'ils refusèrent. D'Artaguette, celui qui commandait aux Illinois, reçut l'ordre de se trouver, l'année suivante, avec toutes les forces qu'il pourrait lever parmi les Français, les Canadiens et les Illinois, dans le pays des Chickassas, pour s'y joindre aux troupes de Bienville. En attendant, les Iroquois du saut Saint-Louis, les Tsonnontouans, les Ouiatenons de M. de Vincennes qui commandait au Ouabache allaient harceler les Chickassas, y faire des prisonniers et y lever des chevelures. (3)

Bienville se plaignait qu'on n'envoyât point assez de marchandises pour traiter avec les sauvages, et faisait ressortir les mauvais effets de cette politique, par suite de la nécessité où l'on se trouvait d'acheter des marchandises aux Anglais pour les revendre ensuite aux Indiens. Ceux-ci s'apercevaient de la chose et voyaient qu'on leur revendait les marchandises anglaises plus cher qu'ils ne les eussent payées en achetant directement. Ils disaient que nous ne savions plus rien faire.

(1) Wallace.
(2) Gayarré.
(3) Ferland,

Le 12 juillet on décréta qu'il serait accordé des concessions aux soldats français ou suisses qui, ayant fait leur temps de service, s'établiraient à la Louisiane.

Le Soulier Rouge, engagé par les Anglais à visiter leurs établissements à la Caroline, s'en revint avec un pavillon anglais, des présents et une médaille. Les Chactas partirent au nombre de 400, accompagnés de Lesueur avec 30 de nos gens, pour aller guerroyer contre les Chickassas, mais leur député se laissa gagner par les Anglais qui se trouvaient chez les ennemis et gagna à son tour le reste des Chactas qui rebroussèrent chemin. Cela ne faisait pas l'affaire de Soulier Rouge qui aimait à prendre de toutes mains. Avec ses amis et ses parents, il voulut attaquer les ennemis, mais ceux ci, au nombre de 200, tombèrent sur eux, les poursuivirent chaudement pendant sept lieues et en tuèrent ou blessèrent quatre, dont le frère du grand chef. (1)

Une grave mésintelligence éclata entre Bienville et Dirou d'Artaguette, le commandant de la Mobile, l'ancien commissaire-ordonnateur qui, jadis, avait défendu le premier contre ses ennemis. Dans une dépêche du 20 avril, il affirme que si le gouverneur est mécontent de lui, c'est parcequ'il a fait connaître la mauvaise conduite de ses protégés, notamment celle de Lesueur aux Chactas. Il est certain que ceux-ci n'étaient plus pour les Français les alliés fidèles qu'ils avaient été, puisque les uns tenaient pour les Anglais et les autres pour nous.

1736.—Enfin le moment de la grande expédition contre les Chickassas approchait. Il y eut des retards et des mécomptes dont Bienville n'était pas responsable. Il avait commandé pour le mois d'octobre 1735 un certain nombre de voitures pour les transports. Le 15 janvier 1736, elles n'étaient pas encore fournies. Il perdit tout le mois de février à attendre les mortiers qui devaient venir de France et qui ne vinrent pas. Cela seul suffisait pour faire échouer l'expédition, mais les autres préparatifs étaient faits. Qu'eussent dit les alliés sauvages si l'on n'avait rien tenté ? Bienville compta sur quelque heureux hasard

(1) Gayarré.

qui ne se produisit pas. Une cargaison de riz se perdit, ce qui rendit les subsistances plus difficiles. La petite armée rassemblée par Bienville se composait de 544 hommes de troupes blanches, Français et Suisses, officiers non compris. Il s'y trouvait deux compagnies de volontaires dont une de jeunes gens et de voyageurs, et l'autre de bourgeois non mariés de la Nouvelle-Orléans. Il y avait en outre 45 nègres sous la conduite d'un nègre affranchi, Simon.[1]

Ponr suivre l'ordre chronologique dans toute sa rigueur, voyons d'abord ce qui advint de l'expédition de d'Artaguette. Il avait quitté le fort de Chartres dans la dernière semaine de février et était arrivé le 9 mai aux Chikassas, à la tête de 496 hommes dont 130 soldats réguliers, volontaires et miliciens, environ 200 Illinois et Missouris, 200 Miamis, 38 Iroquois chrétiens du Saut et 38 Arkansas[2]. En attendant Bienville, il avait campé jusqu'au 20 mai en vue de l'ennemi. Dans l'intervalle il aurait reçu, d'après Gayarré, une lettre du gouverneur de la Louisiane, l'informant qu'il ne pouvait arriver aux Chickassas au temps indiqué et le laissant libre de faire ce qu'il voudrait. Lui personnellement aurait voulu qu'on attendît Bienville, mais au conseil de guerre qu'il réunit pour discuter la situation, les sauvages qui n'avaient plus de vivres demandèrent qu'on attaquât le premier village Chickassas où ils espéraient en trouver, et les officiers furent de leur avis. En conséquence, on attaqua le village ennemi avec beaucoup de vigueur, mais 400 à 500 sauvages qui étaient venus à la faveur d'un coteau au secours du village, fondirent sur les assaillants. Illinois et Miamis prirent la fuite. Ces derniers, d'après Wallace, auraient été gagnés par les agents anglais. D'Artaguette voulut sauver ses bagages et ses munitions qu'il avait laissés à la garde de 30 hommes sous Frontiguy, mais il fut renversé d'un coup de feu et, malgré le courage déployé par les soldats, une partie des volontaires, les officiers, les Iroquois et les Arkansas, nos gens finirent par être débordés ou écrasés. Vincennes aurait pu se sauver avec les siens, il ne voulut pas

(1) Gayarré.

(2) Wallace

abandonner son chef. Le père Sénat, jésuite, qui aurait pu fuir aussi, resta pour administrer les mourants. Ils furent pris avec une vingtaine de nos gens, ainsi que d'Artaguette qui n'était que blessé. Loin de les maltraiter, les Chickassas les menèrent à leur village et pansèrent ceux qui avaient été frappés pendant l'action. Ils les gardèrent pendant quelques jours comme otages, espérant, grâce à eux, avoir la paix des Français, dans le cas où ceux-ci les attaqueraient. Mais quand ils eurent appris que, par suite d'événements que nous allons décrire, Bienville avait quitté leur territoire, ils attachèrent leurs prisonniers quatre par quatre à des bûchers et les brûlèrent à petit feu, de trois heures de l'après-midi jusqu'à minuit. Trois jours après ce terrible holocauste, M. de Courcelas, officier de la Louisiane, fut brûlé au grand village des Chickassas avec un Iroquois du Saut [1]. D'après Gayarré, les Chickassas auraient épargné deux autres Français pour les échanger contre un Chickassas fait prisonnier par Bienville au commencement de l'expédition, et cet échange eut lieu pour sauver nos compatriotes. Un sergent des Ilinois qui avait été fait prisonnier par les Chickassas arriva en fugitif à la Mobile, où il donna le premier la nouvelle du désastre arrivé au corps de d'Artaguette. Il avait su si bien gagner l'amitié du sauvage dont il était devenu l'esclave que son maître lui avait donné sa liberté et des provisions, et lui avait en outre montré le chemin à prendre à travers les bois, pour arriver à la Mobile. Les Chickassas poursuivirent chaudement, pendant 25 lieues, les débris de la colonne de d'Artaguette qui aurait été annéantie complètement, sans les prodiges de valeur des Iroquois Chrétiens et des Arkansas [2]. Ces débris rencontrèrent en chemin M. de Montcherval qui marchait sur les traces de d'Arguette avec 270 Indiens et 20 Français. De son côté, M. de Grandpré était déja rendu à la rivière à Margot, (aujourd'hui Wolf River, tout près du site actuel de Memphis, dans le Tennessee), à la tête de tous les Arkansas, quand il apprit la défaite par un courrier de Montcherval, et il rebroussa chemin. Bienville n'apprit ce qui

(1) Ferland.

(2) Ibid. Cet historien ne dit rien des Arkansas, mais exalte la bravoure des Peanquichias de Vincennes.

était arrivé qu'à son retour à la Mobile, par le sergent des Illinois dont nous avons parlé plus haut. Il en rendit compte au ministre le 28 juin [1]. Lorsque d'Artaguette eut été pris, l'ennemi saisit les papiers qui révélaient les plans de Bienville, ce qui permit aux Chicdassas et aux traitants anglais qui se trouvaient avec eux de nous attendre au village d'Ackia et de nous y repousser.

Il nous faut maintenant retourner en arrière pour voir ce qu'avait fait Bienville. Il n'était parti du fort Condé de la Mobile que le lundi de Pâques, 1er avril. Vers le 20 avril, il atteignit Tombecbé. La remontée de la Mobile s'était effectuée assez heureusement. On n'avait perdu dans le trajet qu'une pirogue qui avait chaviré et les deux hommes qui la montaient. A Tombecbé, on fut retenu jusqu'au 4 mai par des pluies et des gelées continuelles. Les Chactas qui avaient promis de nous y rejoindre, au nombre de 1,200 hommes, ne partirent qu'à 600.

En arrivant au fort, on y avait trouvé aux fers un sergent français et deux suisses. Ils étaient accusés d'avoir voulu tuer le commandant et le garde-magasin, d'avoir eu l'intention de ramener aux Chickassas le sieur du Tisnet et un métis du nom de Rosalie qui s'étaient sauvés de chez ces sauvages, enfin de vouloir combattre pour ceux-ci, puis passer aux Anglais. On les fusilla avant de partir.[2]

Le 22 mai, on arriva à 9 lieues des villages Chickassas et, le 23, on éleva un fort palissadé dans lequel on laissa les malades et les soldats les plus novices. Le 24, on se mit en route sous la conduite d'un Français qui connaissait bien le pays, l'ayant visité comme traitant. Le 25, on campa à 2 lieues des villages ennemis, et l'on coucha en plein air dans une plaine entourée de bois où chacun soupa de biscuit et de porc sans allumer du feu. Mais il y avait déjà plusieurs jours que d'Artaguette avait été défait et les Chickassas nous attendaient et connaissaient nos mouvements. Le matin du 26 on s'ébranla de bonne heure et, après avoir tra-

(1) Gayarré.

[2] Dumont. C'est lui qui me sert principalement de guide dans le récit de cette expédition.

versé un ravin avec de l'eau jusqu'à la poitrine et un petit bois, on entra dans une belle plaine de deux lieues, dans laquelle se trouvaient les trois villages Chickassas établis triangulairement sur la crête d'un coteau, au bas duquel coulait un ruisseau presque à sec. Bienville voulait contourner ce coteau et aller attaquer le village des Natchez qui se trouvait un peu plus loin, mais les Chactas voulurent attaquer les villages Chickassas où, disaient-ils, ils trouveraient beaucoup de vivres dont ils manquaient complètement. Ils alléguèrent aussi qu'on ne trouverait pas d'eau plus loin, et pour nous obliger à attaquer ces villages, ils y coururent en poussant leurs cris de guerre et se mirent à escarmoucher, mais ils hurlèrent plus qu'ils ne se battirent.

L'armée s'avança et passa un petit bois en laissant le village le plus rapproché qui s'appelait Ackia sur la gauche, puis gagna une petite hauteur qui se trouvait à une portée de carabine des ennemis. Bienville y fit faire halte pour manger. Il était alors midi, on apercevait sur la hauteur où se trouvait le village 4 ou 5 traitants anglais, et les Chickassas avaient arboré le pavillon anglais sur leur fort.[1]

Un certain nombre d'officiers voyant les Chactas escarmoucher, se joignirent à eux pour demander qu'on attaquât le village d'Ackia. Comme on n'avait rien de ce qu'il fallait pour faire un siège, Bienville voulut essayer d'enlever le fort ennemi par un coup de main. A 2 heures de l'après midi, il forma un détachement composé de la compagnie des grenadiers, d'un piquet de 15 hommes de chacune des 8 compagnies françaises, de 60 Suisses et de 45 miliciens ou volontaires sous M. de Noyan. Le détachement se mit en marche et gagna le coteau, après avoir traversé le ruisseau, protégé par quelques mantelets que portaient des nègres, mais qui ne servirent pas longtemps, car un des nègres ayant été tué et un autre blessé, les autres jetèrent les mantelets à terre et s'enfuirent.[2]

Le détachement s'avança par bataillon sur 10 de profondeur en criant : vive le roi. Pendant l'ascension du coteau, un soldat fut tué. Le lieutenant des grenadiers qui se trouvait à une por-

[1] Dumont.

[2] Gayarré.

tée de pistolet en avant de sa compagnie, dans son ardeur, entra dans une cabane où il trouva trois Indiens. Il en tua un et les deux autres s'enfuirent. Dès que les troupes eurent atteint le haut de la colline, elles mirent le feu à quelques cabanes placées sur les deux ailes du fort et d'oû les Indiens eussent pu nous inquiéter, mais tant qu'elles brûlèrent, la fumée en étouffa presque les Français. La milice coloniale qui était en arrière de la troupe commença à défiler à gauche et à droite pour investir le fort, mais le sieur de Lusan, aide-major, arrêta ce mouvement, parcequ'il voulait lui-même emporter la place qui se mit à se défendre vigoureusement. Nos troupes montrèrent du courage, mais elles combattaient absolument à découvert, tandis que du fort bien protégé, on leur envoyait une grèle de balles. Il était entouré d'une palissade épaisse de plus d'une toise, avec des intervalles formés de pieux plus petits, disposés de telle sorte qu'ils laissaient des meurtrières. L'engagement dura jusqu'à 5 heures de l'après-midi et nous coûta 32 réguliers et miliciens tués et plus de 60 blessés, dont le major général de Noyan, neveu de Bienville, le capitaine d'Auterive des grenadiers et Grondel, lieutenant des Suisses, ainsi que les sieurs de Velles et Montbrun. L'aide-major Lusan, le chevalier de Contrecœur et le capitaine de Lusser avaient été tués dans le cours de l'action. (1)

M. de Noyan fit prévenir Bienville que, s'il n'envoyait pas du secours pour protéger la retraite de ce qui restait du détachement engagé, il y aurait encore des pertes considérables. Le gouverneur y envoya M. de Beauchamp avec 80 hommes. Lorsque celui ci arriva au lieu de l'attaque, il n'y trouva presque plus de soldats. Les officiers rassemblés et abandonnés gardaient leur terrain, à la cabane la plus voisine du fort. M. de Beauchamp les fit retirer, enlever les blessés et se rendit au camp en bon ordre, quoiqu'on eût encore perdu quelques hommes. Les ennemis n'osèrent sortir pour nous charger pendant la retraite. Les Chactas qui s'étaient tenus jusque-là à couvert sur la rampe du coteau se levèrent et firent quelques décharges. Ils eurent dans cette occasion 22 hommes tués ou blessés.(2)

---

(1) Dumont.
[2] Gayarré.

Bienville, dans son rapport au ministre sur cette triste affaire, dit que les Chickassas avaient creusé la terre en dedans de leurs cabanes pour s'enfoncer jusqu'aux épaules, presque à fleur de terre. La couverture de ces cabanes était de bousillage de terre et de bois, à l'épreuve des flèches à feu et des grenades, de sorte qu'il aurait fallu des bombes pour leur nuire et l'on n'avait ni canons ni mortiers. Il fallut laisser les morts sur le champ de bataille.

Grondel, le lieutenant des Suisses qui était arrivé en Louisiane en 1731, avait reçu de si terribles blessures qu'on croyait qu'il n'y survivrait pas. Il en guérit pourtant. Il s'était fait remarquer par ses duels, sa galanterie et l'affabilité de ses manières. Il se distingua également comme soldat et comme diplomate et fut décoré de la croix de Saint-Louis en 1753. Il resta encore plus de 20 ans à la Mobile après cette campagne. Il y commanda les Suisses du régiment de Halwill. Il retourna en France où il devint général, fut mis à la Bastille en 1765, survécut aux terreurs de la Révolution Française et vécut assez vieux pour voir la Louisiane devenir un des états de l'Union américaine en 1803.(1)

Après avoir pris un léger repas, les troupes se retranchèrent et s'entourèrent de palissades pour être à l'abri d'une surprise. On se reposait quand des sauvages vinrent d'un autre village pour présenter au général une lettre et le calumet de paix, mais Bienville, irrité de l'échec qu'il avait subi, refusa de les recevoir, faute grave qui eut des conséquences déplorables, comme on l'a vu auparavant. Il ordonna même aux Indiens auxiliaires de poursuivre les Chickassas qui voulaient entrer en pourparler avec lui et ils en tuèrent quatre.

Les ennemis, de leur côté, détruisirent toutes les cabanes qui auraient pu servir à attaquer le fort. Ayant trouvé les cadavres des Français tués, ils les coupèrent en morceaux qu'ils exposèrent sur les palissades. Ce spectacle, au matin du 27 mai, remplit les troupes de fureur. Elles voulaient courir à l'ennemi, mais Bienville les retint. Ce jour là, il y eut quelques escarmouches entre

---

(1) Parent et Hamilton.

Chactas et Chickassas. Deux Chactas ayant été aperçus auprès de la colline ou se trouvait le fort, par un Chickassas, celui ci fit feu. L'un des Chactas s'enfuit et l'autre tomba. Le Chickassas, croyant l'avoir tué, courut à lui pour le scalper, mais quand il fut arrivé à 10 pas du Chactas, celui-ci se leva soudain, l'abattit et lui enleva le scalp. Puis il prit le fusil de son ennemi et tout ce qui lui appartenait et s'en retourna en triomphe chez les siens. En même temps, le nègre Simon, capitaine de la compagnie noire attachée à l'armée, se signala par un singulier trait d'audace Il courut vers la hauteur où se trouvait le fort et bien que les balles plussent autour de lui, il atteignit un troupeau de chevaux qui paturaient, choisit une belle jument, sauta sur son dos et revint au camp sans avoir été blessé.(1)

Le même jour on commença la retraite. Les hommes les plus blessés furent portés sur des litières. On coucha à une lieue de l'ennemi. Pendant cette marche, un parti de nos Chactas en embuscade tua neuf Chickassas qui venaient pour voler et scalper les morts. Le jour suivant, 28 mai, on bivouaqua à une lieue du point de débarquement qu'on atteignit de bonne heure le 29, au matin. L'on manqua se quereller avec les Chactas excités par le Soulier Rouge, mais le grand chef les calma et aurait brûlé la cervelle à ce fauteur de désordre sans Bienville qui renvoya les Chactas satisfaits, après leur avoir donné des marchandises, de la poudre et des balles. Encore 24 heures et l'on était réduit à mourir de faim en pays ennemi ou à retourner par terre, car la Mobile était grandement diminuée. Cette rivière, en été, devient un simple ruisseau, surtout là ou l'on se trouvait, à 12 lieues de sa source et à 200 lieues de la Nouvelle Orléans qu'on atteignit heureusement. French, dans une note qui accompagne la traduction des *Mémoires de Dumont*, dit qu'il n'est pas facile de justifier Bienville. Il était entré dans le pays sans aucun moyen de siège(2) et, après une seule attaque, s'était retiré, sans chercher à avoir des nouvelles de d'Artaguette ou à faire quelques prison-

(1) Toute cette page est empruntée aux *Mémoires de Dumont*.

(2) Ferland dit que Bienville, en se retirant, aurait jeté son artillerie à l'eau, mais ce doit être une erreur, car Bienville dit formellement qu'il n'avait ni canons ni mortiers.

niers qui auraient pu lui en donner. Il est possible que si la jonction des deux corps se fut opérée, le résutat eût été différent. En refusant de recevoir les Indiens qui venaient lui présenter une lettre et le calumet de paix, Bienville avait été la cause de la mort affreuse de d'Artaguette et de ses compagnons.

Dans cette campagne déplorable, la perte des Français se monta à 8 ou 9 officiers et à 120 soldats. On ne saurait imputer à Bienville les délais du commencement qui empêchèrent sa jonction avec d'Artaguette, ni le manque d'artillerie. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est d'avoir entrepris cette expédition, lui qui en connaissait mieux que tout autre les difficultés, puisque, quelques mois auparavant, il disait : « alors même que je ferais marcher toute la colonie, nous ne pourrions pas nous promettre un heureux succès et ce parti violent ne doit pas être pris légèrement. » Dans sa dépèche du 9 juin au ministre où il raconte son expédition, il se plaint d'ailleurs de la qualité des recrues qu'on lui avait envoyées dernièrement. La plupart des hommes avaient moins de cinq pieds. Sur un détachement de 52 soldats, plus de la moitié avaient passé par les verges pour vol.[1] Il n'y avait rien de surprenant à ce qu'au combat d'Ackia de semblables éléments eussent abandonné les officiers devant l'ennemi.

Les Chickassas, dit Pickett, n'ont jamais été vaincus ni par de Soto en 1541, ni par Bienville en 1736 et en 1739, ni par Vaudreuil en 1759, ni par les Creeks, les Cherokees, les Shawnees et les Chactas.[2]

Le jeune Drouet de Richerville qui nous a laissé une relation de ses aventures fut gardé à vue pendant 6 mois, puis vécut en pleine liberté avec les Chickassas et fit la chasse avec eux. Au bout de 18 mois, un traitant anglais lui fournit les moyens d'échapper. Les Chickassas allèrent le réclamer au gouverneur de la Géorgie, Sir James Oglethorpe, qui leur paya sa rançon et

---

(1) Gayarré.

(2) Aujourd'hui les descendants plus ou moins métissés de ces vieilles tribus vivent paisiblement côte à côte dans le territoire Indien. La prépondérance y appartient aux Cherokees, plus nombreux et plus civilisés. Chactas et Chickassas ont la même législature. (Voir *Elisée Reclus*, le volume sur les Etats-Unis).

lui procura un passeport au moyen duquel il put retourner à Montréal, où il arriva en juin 1739.[1]

1737.—Cependant Bienville comprenait bien que la colonie ne serait jamais tranquille, tant que les Chickassas ne seraient pas réduits. Dès cette année, il demandait au ministre des mortiers et des mineurs pour les attaquer et eut la précaution d'envoyer l'ingénieur Duvergier (Gayarré l'appelle Devergès) étudier le terrain. Les Chactas guerroyèrent contre les Chickassas pour leur propre compte, entrèrent avec des forces considérables sur leur territoire et leur firent beaucoup de mal.

1738.—Bienville se plaint toujours que nos magasins sont dégarnis, tandis que les Anglais avaient en permanence des approvisionnements considérables. C'est avec des petites choses de ce genre, dédaignées par les gens qui se piquent d'idéal, que les peuples pratiques finissent par conquérir la terre.

Enfin, sur les instances de Bienville, la cour lui envoya de l'artillerie, des armes, des munitions, des vivres, des marchandises et 700 hommes. Malheureusement elle envoya aussi le sieur de Noailles d'Aime, ancien lieutenant de vaisseau qui devait commander en chef avec Bienville, ce qui ne pouvait plaire à ce dernier et empêcha la deuxième expédition contre les Chickassas d'être décisive comme elle aurait dû l'être.

1739.—L'année se passa en préparatifs contre les Chickassas. Bienville envoya son neveu, M. de Noyan, en mission chez les Chactas. Celui-ci réussit dans sa mission. La majorité de la nation se déclara prête à marcher avec nous et les traitants anglais furent pillés, blessés et mis en fuite. Une bévue des gens de la Georgie rendit ce succès encore plus complet. Le Soulier Rouge qui y était allé avec quelques-uns de ses partisans, en revint mécontent de la manière dont on l'y avait traité. Il demanda à se rapprocher de nous et, pour preuve de sa bonne foi, pilla trois magasins anglais (18 août), de sorte que toute la nation Chactas se prononça pour la guerre.

[1 Ferland.

Bien que le chemin suivi par Bienville dans sa première expédition fût le plus court, il résolut cette fois de remonter le fleuve jusqu'au point le plus rapproché des villages Chickassas. C'était la rivière à Margot. Ce point fut assigné comme rendez-vous à toutes les troupes de la colonie et de là, on devait marcher au travers des terres jusqu'aux Chickassas. En attendant, Bienville fit construire un fort à la rivière Saint-François pour servir de point de ravitaillement et d'embarquement, pour remonter jusqu'à la rivière à Margot où de Noyan arriva avec l'avant garde en août. Peu après M. de la Buissonnière qui avait succédé à l'infortuné d'Artaguette dans le commandement des Illinois, y arriva avec la garnison du fort de Chartres, une partie de la milice des Illinois composée d'anciens coureurs de bois devenus habitants sédentaires et 200 Indiens. Une semaine après, MM. de Céleron et de Saint Laurent amenèrent à leur tour une compagnie de cadets de Québec et de Montréal et un nombre assez considérable de sauvages du Nord, Iroquois, Hurons, Nipissings, Algonquins, etc. En attendant l'arrivée de Bienville, ces troupes construisirent un fort auquel on donna le nom de l'Assomption, parcequ'il fut achevé le jour où l'Eglise célèbre cette fête.

Enfin, le 12 novembre, par suite de délais inexplicables, Bienville rejoignit son avant garde à la tête de 1600 Indiens et du reste des troupes. Lorsque l'armée fut réunie, elle se trouva composée d'environ 1,200 blancs et de près de 2,400 sauvages. C'était le déploiement de forces le plus considérable qu'on eût encore vu dans la colonie. Toutefois, depuis le mois d'août, il y avait eu grande mortalité parmi les troupes non acclimatées.

On ne découvrit un chemin praticable pour aller aux Chickassas qu'au mois de janvier, et cela, au moment où les vivres commençaient à s'épuiser. Il fallut se mettre à manger les chevaux.[1] En février, un conseil de guerre fut convoqué qui décida qu'il fallait se retirer.

1740. — Pendant que l'armée, sous le commandement de Noailles d'Aimes et de Bienville, battait en retraite, Céleron par-

(1) Dumont.

tit le 15 mars avec sa compagnie de Canadiens, une centaine de Français et 4 à 500 Indiens et marcha contre les Chickassas[1].

Ceux-ci, en le voyant arriver, crurent avoir affaire à toute l'armée et lui demandèrent la paix. Bienville y consentit, après qu'ils eurent livré quelques Natchez et promis d'exterminer les restes de cette malheureuse nation, ce qu'ils se gardèrent bien de faire. Bienville n'accorda la paix qu'en ce qui concernait les Français, se réservant le droit de payer aux Chactas les chevelures qu'ils enlèveraient aux Chickassas, parce qu'ils avaient contre ces derniers de justes griefs pour lesquels ils n'avaient pas encore obtenu satisfaction. Céleron, avant de s'en retourner au Canada, rasa le fort l'Assomption par l'ordre de Bienville et celui-ci, à son tour, en descendant le fleuve, détruisit le fort Saint Francis.

L'hitorien Gayarré dont j'ai suivi le récit attribue la fin, en somme, peu décisive de cette campagne, à la jalousie de Bienville contre Noailles d'Aime. C'est là une accusation bien grave. Il est vrai que l'ingénieur Duvergier, dans son rapport au ministère, sans accuser personne, se plaint de jalousies, de piques, de conflits de pouvoir et attribue à ces causes une partie de l'insuccès de l'expédition, mais il nous semble que Bienville devait avoir à cœur, avant tout, de relever sa réputation militaire et, bien qu'en cas de succès, la gloire en eût rejailli en grande partie sur Noailles d'Aimes, il ne suffit pas de la supposition d'un historien, même impartial, pour ternir d'un pareil soupçon une longue existence de services dévoués rendus à la patrie. Dans tous les cas, la fin de cette campagne justifie le jugement suivant de l'historien Wallace. «Il est trop évident que les résultats de la campagne furent hors de proportion avec les dépenses qu'elle avait occasionnées.» Ces dépenses, d'après Gayarré, montèrent à 1088383 livres du 1er janvier 1737 au 31 mai 1740, sans compter les dépenses courantes de la colonie. Ajoutons que 500 hommes étaient morts de maladie.

Les Natchez, eux, n'avaient pas désarmé. Ils s'étaient retirés de chez leurs alliés les Chickassas et rôdaient dans le pays

(1) Ferland dit qu'il rencontra en chemin les Chickassas, les battit et leur tua 36 hommes.

sans demeure fixe. Deux mois après la conclusion de la paix, en juin, ils attaquèrent un bateau qui allait de la Nouvelle-Orléans aux Illinois, au moment où il arrivait presque à destination, en tuèrent les occupants et emportèrent la cargaison, après avoir mis le bateau en pièces. Il s'y trouvait une jeune fille de 15 à 16 ans qui allait du couvent des Ursulines de la Nouvelle-Orléans aux Illinois, où elle avait une sœur mariée au garde-magasin. Elle eut la bonne fortune d'échapper aux Indiens et d'arriver chez sa sœur, après avoir voyagé à travers les bois et vécu d'herbes sauvages.

Deux ouragans effroyables, arrivés les 11 et 18 septembre ravagèrent la colonie qui s'en ressentit l'année suivante, car il en résulta une grande disette de vivres. Dans le courant de l'automne, les Natchez attaquèrent sur le Ouabache 24 chasseurs et traiteurs français ou canadiens. Les ennemis étaient au nombre de 140, et s'étaient saisis d'une hauteur boisée et fourrée qui dominait le petit bayou où le mauvais temps avait jeté nos gens qui étaient complètement à découvert. Malgré cette inégalité numérique et le désavantage de leur position, les Français se défendirent pendant 6 heures ; 16 d'entre eux restèrent morts sur le champ de bataille avec une jeune fille et une femme qui avait montré une grande intrépidité, allant prendre et couper les cornes à poudre de ceux qui étaient tués, pour la partager entre les survivants valides. Les huit Français qui restaient chargèrent les ennemis, tête baissée, et se firent jour les armes à la main. Cinq furent blessés, mais trois s'en tirèrent sains et saufs.

1741.—La guerre continuait entre Chickassas et Chactas et ceux ci s'aguerrissaient et avaient généralement l'avantage. Soulier Rouge nous était revenu complètement et avait fait, à la tête de ses partisans, une brillante campagne contre les ennemis de sa nation. Le 31 octobre, le Conseil d'Etat eut la sagesse de proroger pour 10 années l'exemption de tous droits d'entrée et de sortie accordée par l'arrêt du 30 septembre 1732, sur les marchandises que l'on portait à la Louisiane et sur les denrées qui en venaient.

Le gouvernement français, justement mécontent du résultat

de la dernière campagne contre les Chickassas, avait adressé des reproches très vifs à ce sujet à Bienville. Celui-ci profondément touché du blâme dont il était l'objet, demanda à être remplacé et sa demande fut agréée. Loubois fut chargé par intérim du gouvernement de la colonie, en attendant la nomination d'un nouveau gouverneur.

Avant de partir, Bienville eut la satisfaction de réunir tous les chefs des Chactas dans un même esprit d'attachement pour nous, comme en témoigne sa dépêche du 18 février. Le 26 mars, il écrivait au ministre : « Si le succès avait toujours répondu à mon application aux affaires de ce gouvernement et à mon zèle pour le service du roi, je lui aurais volontiers consacré le reste de mes jours, mais une espèce de fatalité attachée depuis quelque temps à traverser la plupart de mes projets les mieux concertés, m'a souvent fait perdre les fruits de mes travaux et peut être une partie de la confiance de votre Grandeur. Je n'ai donc pas cru devoir me raidir plus longtemps contre ma mauvaise fortune. Je souhaite que l'officier qui sera choisi pour me remplacer soit plus heureux que moi. Je vais donner toute mon attention, pendant le reste de mon séjour ici, à aplanir les difficultés attachées à la place que je lui remettrai et je peux me flatter de lui laisser les affaires en meilleur état qu'elles n'ont jamais été » Nobles paroles, dignes de clore une pareille carrière !

Gayarré qui l'accuse d'avoir fait manquer par sa faute la dernière expédition contre les Chickassas, ne peut s'empêcher de lui rendre ce témoignage : «Il était venu à la Louisiane à l'âge de 18 ans et il en partit à l'âge de 62 ans, en emportant les regrets, l'estime et l'affection de tous les colons qui l'appelaient le père de la colonie...De tous les gouverneurs de la Louisiane, Bienville en avait certainement été le plus habile et était l'homme qui lui avait rendu le plus de services. La colonie était en quelque sorte sa création...»

Wallace dit de lui : « Bienville fut toujours actif et prévoyant. Il était patient au milieu des factions et quand un de ses plans échouait, il en préparait un autre. La France ne l'aida pas assez. Il inspirait aux sauvages le respect et la crainte et

les punissait avec une barbarie égale à la leur, quand les circonstances le demandaient, mais il leur faisait des présents, quand ils le secondaient. La carrière officielle de Bienville est sans parallèle dans l'histoire de la France américaine. Quelques erreurs ou fautes inséparables de l'humaine nature qu'il puisse avoir commises, sa popularité dans la province où il avait passé la plus grande partie de sa vie, depuis son adolescence jusqu'au seuil de la vieillesse, ne fut jamais sérieusement ébranlée. On l'a justement nommé le père de la Louisiane dont d'Iberville avait été le fondateur.»

1743.—Le nouveau gouverneur, le marquis de Vaudreuil, un autre Canadien, arriva à la Louisiane le 10 mai 1743 et Bienville partit pour rentrer en France. Il ne se maria jamais et mourut à Paris, où il s'était fixé, le 7 mai 1767, à l'âge de 87 ans.[1] Diron d'Artaguette qui était arrivé en Louisiane en 1708 disparait en même temps que lui de la colonie qu'ils avaient tous deux administrée. Il laissa derrière lui une mémoire honorée, méritée par ses vertus, ses talents et ses travaux.

Bienville était, comme Sérigny, capitaine de vaisseau. Quand il mourut, on lui rendit les honneurs militaires. Il fut enterré au cimetière de Montmartre. Le portrait gravé qu'on a de lui, reproduction d'une peinture à l'huile qui se trouvait au manoir familial des Lemoyne à Longueil, au Canada, le représente avec une figure martiale et une noble tête qui s'accordent avec son histoire.[2] Il se trouve parmi les portraits des personnages célèbres que M. Benjamin Sulte donne dans son « Histoire des Canadiens-Français. »

Les vingt années qui vont de 1740 à 1760, dit cet historien, nous montrent La Louisiane constamment agitée par la guerre des sauvages, la disette, la crainte des Anglais, les malversations des fonctionnaires et l'embarras du papier-monnaie. Les dépêches que M. de Vaudreuil commença à écrire, dès cette année, ne sont qu'une continuation des plaintes formulées si souvent par Bienville au sujet du manque d'approvisionnements et de la fai-

(1) M. Eugène Guénin lui en attribue 89, mais d'après Bibaud, il etait né à Montréal en 1680, ce qui ne ferait que 87 ans.

(2) Wallace.

blesse génerale de la colonie. On en était encore à se nourrir en grande partie des vivres apportés de France. La colonie ne produisait pas assez de vivres pour les cultivateurs du sol et pour les troupes, remarque Gayarré. S'il faut en croire les dépêches des gouverneurs, les habitants étaient toujours à la veille de mourir de faim, et cela durait depuis 40 ans.

1744.—En 1744, M. de Vaudreuil disait «s'il n'était pas arrivé de farine par *l'Eléphant*, les soldats eussent été sur le point de la révolte.» Cette même année, le Conseil d'Etat ordonna l'abolition du papier monnaie introduit depuis 11 ans, malgré les avis de Bienville. Ce fut un grand soulagement pour la colonie, mais M. de Vaudreuil commit la faute de rétablir les monopoles en affermant des postes chez les sauvages, comme cela se faisait au Canada. Déjà néanmoins un pas était fait ; on cultivait le riz, le tabac et l'indigo [1].

On sait que le gouvernement de Louis XV mettant le cmbole à ses fautes et aux hontes dont il couvrait la patrie, par le traité de Paris en 1763, céda la Louisiane à l'Espagne, notre alliée malheureuse dans la guerre de 7 ans, afin de la dédommager de la perte de la Floride qu'elle abandonnait aux Anglais, pour recouvrer Cuba. La prise de possession par l'Espagne ne se fit pas sans obstacle, ni sans protestation de la part des colons. En 1765, ils envoyèrent à Versailles une pétition demandant au roi de ne pas céder le pays à l'Espagne. Jean Milhet de la Nouvelle-Orléans fut chargé de la porter en France. A son arrivée à Paris, il alla voir Bienville qui, sur sa demande, l'accompagna à Versaille. Le duc de Choiseul les reçut poliment, mais leur fit comprendre que toute tentative pour changer les faits accomplis était inutile. Il avait lui-même conseillé la cession de la Louisiane. Il argua de la dépense énorme que la colonie causait à la France et de l'impossibilité où on était de la garder [2].

Dans les deux années qui suivirent le traité de Paris eut lieu l'immigration d'un certain nombre de Canadiens et surtout d'Acadiens à la Louisiane. « Cette immigration, dit Debouchel,

---

(1) M. Benjamin Sulte.
(2) Wallace.

donna à la colonie un peuple de mœurs irréprochables, endurci à toutes les fatigues, propre à tous les travaux, d'une persévérance sans égale et d'un courage à l'épreuve. La Louisiane s'y est en quelque sorte retrempée dans son caractère ».

1769.—Il n'entre pas dans le cadre de ce travail de raconter les évènements qui se produisirent ultérieurement, ni de s'étendre sur l'exécution des cinq patriotes Lafrenière, Marquis, Milhet, Noyan et Caresse, qui payèrent de leur vie leur fidélité et leur attachement à cette patrie qui les avait reniés et livrés à l'étranger. Cette dernière amertume, du moins, avait été épargnée à Bienville. Quand ce triste événement eut lieu, il y avait deux ans qu'il avait rejoint dans le paradis des braves le guide et le compagnon de sa jeunesse, le célèbre d'Iberville, auquel il avait survécu de 61 ans.

En jetant un coup d'œil sur cette longue carrière, les mots de l'Ecclésiaste, vanitas vanitatum et omnia vanitas, se présentent naturellement à nous. Ils peuvent servir d'épilogue à la longue existence de Jean-Baptiste Lemoyne de Bienville. Jamais noble vie ne justifia mieux ce dicton des anciens : « ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux. » Elle évoque à l'esprit toutes les exclamations, tous les proverbes qui expriment les tristesses du cœur humain, la désespérance des fatalités imprévues, la mélancolie profonde qui, en définitive, s'attache aux choses d'ici bas.

Né aux bords du Saint-Laurent à une époque où la Nouvelle-France elle-même sortait à peine de son berceau, il vit passer aux mains des Anglais cette colonie et ces mers intérieures pour la possession desquelles il avait, tout jeune encore, combattu et versé son sang sous les ordres de d'Iberville. Quant à la Louisiane qu'il avait contribué à fonder et qu'il gouverna pendant 40 ans, à laquelle il avait consacré les énergies de sa jeunesse, les forces de sa maturité, on la livrait, ironie amère du destin, à un peuple, devenu notre allié, il est vrai, mais contre lequel il l'avait jadis défendue avec succès. Ainsi, avant de mourir à Paris, en 1767, un peu plus de 20 ans avant la révolution qui devait emporter cette vieille monarchie qu'il avait servie avec tant de dévouement, il avait vu flétrir tour à tour les espoirs, s'évanouir tous les rêves

qu'il avait caressés. Quoi qu'en disent les optimistes ou ceux qui ont réussi, la vaillance, le travail, la persévérance ne sont pas toujours récompensés et ne suffisent pas pour aboutir infailliblement au succès définitif. Et pourtant les Canadiens-Français ont le droit d'être fiers de pouvoir considérer comme un des leurs le marin qui, au sortir de l'adolescence, quitta pour toujours la terre natale et s'en alla tenir haut et ferme, autant que les circonstances le lui permirent, le drapeau de la France sur les bords du Mississipi. La statue de ce fils du septentrion qui se dresse sous le ciel brûlant de la Nouvelle-Orléans prouverait à Lemoyne de Bienville, s'il pouvait se relever de la tombe où il dort depuis 136 ans, qu'il n'a point, après tout, travaillé en vain, puisqu'une puissante cité américaine, le plus grand entrepôt d'exportation de coton du globe(1), le glorifie comme son fondateur et s'élève entourée de jardins que décorent le magnolia, le jasmin et l'oranger, là où il n'avait trouvé qu'un marais fétide, des roseaux et la morne solitude des premiers âges du monde.

Sans doute elle n'appartient plus à la France, la glorieuse reine du Mississipi, mais l'honneur de l'avoir fondée n'en rejaillit pas moins sur la patrie. Si par suite de l'évolution incessante de l'humanité, les nations actuelles viennent à se transformer ou à disparaître, quand on établira le bilan de chacune d'elles, le compte de ce que le genre humain lui devra, ce ne seront pas tant les batailles gagnées ni les territoires conquis qui lui assigneront un rang élevé dans l'histoire des peuples que l'éclat des lettres, des sciences et des arts, les œuvres impérissables que ces trois manifestations du génie de l'homme auront laissées derrière elles et les fondations utiles et durables, léguées à la postérité impartiale, à ce que notre Gilbert appelle « l'incorruptible avenir. »

---

(1) 100,000 personnes y vivent de ce travail. (Elisée Reclus).



NOTE SUR LES ACADIENS ET LES ALLEMANDS EMIGRÉS EN LOUISIANE.

D'après Elisée Reclus, la population de la Louisiane était en 1890 de 1,116,828 habitannts et l'on évaluait du huitième au cinquième la proportion de ceux qui avaient le Français pour langue maternelle. Voilà tout ce qui reste de ce rêve d'empire à jamais évanoui pour la France. Les districts des Opelousas et des Attakapas arrosés par les bayous Atchafalaya, Tèche et Vermillon sont, d'après le même géographe, ceux où la population d'origine française et franco-canadienne se maintient à l'état pur, parlant la langue des aïeux. Un des comtés qu'arrose le bayou Mermenteau, affluent direct de la mer, a reçu le nom d'Acadie de la population qui l'habite et le village d'Evangéline y rappelle " le grand dérangement " de la baie des Mines, c'est-à-dire l'expulsion des Acadiens.

Monsieur le professeur Alcée Fortier de l'Université de Tulane, dans la brochure que j'ai déjà citée et qu'il a eu l'obligeance de m'envoyer, a fait une étude intéressante sur les Acadiens qui habitent les bords de la Tèche et leur dialecte. Il y donne une liste d'expressions employées dans les paroisses de Saint-Martin et de Sainte-Marie, parmi lesquelles j'en ai remarqué plusieurs que j'ai entendues pour la première fois, il y a quelque quarante ans, au troisième de zouaves en Afrique : roupiller (sommeiller), un plein de soupe, (un gourmand), poser la chique et faire le mort (demeurer coi.) Les Acadiens de la Louisiane, comme les Canadiens, aiment les expressions maritimes. Les familles les plus nombreuses parmi eux sont les Thibodeaux, les Broussard, les Landry, les Leblanc, les Bourgeois, Les premiers descendent du célèbre meunier Thibodaux, seigneur de Chipody en Acadie, du temps de Poutrincourt ; ils ont donné leur nom à une ville située sur le bayou Lafourche. Un Thibodaux a été président du sénat en 1824, et gouverneur par intérim pendant quelques semaines. Les Acadiens ont gardé le caractère de leurs aïeux et de leurs frères de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick. Ils sont généralement honnêtes et laborieux, profondément religieux et très attachés à l'idiome maternel, mais ils ont besoin de s'instruire.

Je dois également à M. Fortier des renseignements sur les Louisianais d'origine allemande. J'étais curieux de savoir s'ils avaient gardé leur culture française, si, au contact de la civilisation américaine ; ils ne s'étaient pas américanisés plus vite que les autres, et il paraît que non. Quelquefois les noms se sont francisés. Casbergue (de Katzenberger), Trègre (de Trager) Scheixneider (Schneider) ; d'autres sont restés franchement allemands, Keller, Troxler, Haydel, ou à peine transformés, Wèbre, Hymel, mais tous ont encore le Français pour langue maternelle, témoignant ainsi de la puissance d'assimilation de notre patrie, de la forte empreinte que son génie laisse sur ceux mêmes qui, étrangers d'origine, redeviennent étrangers, après lui avoir appartenu pendant le cours d'une ou deux générations.

20,000,000

VINGT MILLIONS

de Machines à Coudre SINGER

SONT REPANDUES DANS TOUS LES

PAYS DU MONDE

Que faut-il de plus pour prouver leur supériorité ?

LA COMPAGNIE SINGER,

immense Corporation, d'une richesse incalculable a des usines aux Etats-Unis, en Canada, en Ecosse, en Autriche, en Russie et des succursales dans toutes les villes des différents continents.

C'est la seule Corporation du genre traitant directement avec le Comsommateur.

Son système s'étend dans tous les comtés et dans toutes les paroisses de la Province de Québec ; de là l'avantage qu'il y a pour les familles de pouvoir traiter avec une Compagnie puissante, stable, ayant toujours parmi elles un représentant de la Singer pour leur donner satisfaction.

GERANCE PRINCIPALE POUR LA PROVINCE :

63, rue de la Couronne - - Québec.

Agence dans chaque Comté de la Province.

N. H. ASSELIN,

GERANT.

TABLE DES MATIÈRES

		PAGES
CHAPITRE	I.—De la Fondation à l'Administration de Crozat.—1699-1712	1
"	II.—Administration de Crozat.—1712-1718..................	28
"	III.—De la nomination de Bienville comme gouverneur de la Louisiane jusqu'à son rappel.—1718-1726...........	39
"	IV.—Du rappel de Bienville à la Louisiane jusqu'à sa mort.—1733-1767...	79
NOTE sur les Acadiens et les Allemands émigrés en Louisiane..........		102
ANNONCES		103-119